Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Henry Bordeaux

MURDER-PARTY

ou

CELLE QUI N'ÉTAIT PAS INVITÉE

(1931)

Table des matières

À LADY MENDL
qui a introduit en France
la *murder-party,*
mais en y ajoutant
sa grâce et son esprit.

Paris, le 24 décembre 1930

H.B.

I

LA CLAIRIÈRE DE CREVIN

La clairière de Crevin est un de ces lieux romanesques recherchés des voyageurs qui désirent s'exalter sur les tragédies de la vie réelle. Elle est à peu de distance de Genève, – de Genève si romanesque elle-même sous ses airs froids et puritains et échauffée encore des souvenirs de tant de passions religieuses et de conflits héréditaires tandis que se construit paisiblement au bord de son lac le Palais de la Société des Nations ; – de Genève peuplée d'ombres illustres et de couples enlacés. Car Chateaubriand y promena Mme Récamier, Mme de Staël y poursuivit impitoyablement Benjamin Constant, Liszt s'y ennuya en compagnie de Mme d'Agoult, Byron s'y disputa avec sa maîtresse qui était la sœur de celle de Shelley-Ariel, Balzac, à la villa Diodati où il succéda à Byron, conquit puis étonna la sensuelle mais prudente Mme de Hanska, et dans la rue des Belles-Filles, Henri Amiel, partagé entre cinq ou six fiancées, ne cessa, toute sa vie durant, de démonter méthodiquement et tristement son cœur comme une montre. Mais la clairière de Crevin fut le théâtre d'un drame autrement violent et sanglant.

Il faut traverser le pittoresque village de Veyrier, au-dessus de l'Arve, entrer en Savoie et longer la frontière. Un sentier en pente, assez rude au départ et souvent barré par les branches des buissons, se rapproche des parois du Salève, entre sous les arbres, et l'on débouche, en le suivant, sur un étang noir que les sapins et les chênes rapprochés

couvrent à demi. Des rayons de soleil, perçant la voûte des feuillages, essaient en vain d'animer ces eaux mortes. Un peu plus loin, on découvre enfin, à l'orée du bois, cette clairière. Dans le voisinage d'une grande ville, il est peu de retraites aussi sauvages : la montagne nue, les bois, l'étang l'entourent de silence et d'une atmosphère orageuse. Avant l'espace libre, sous un sapin, on aperçoit une pierre taillée grossièrement, et assez semblable à un rude mausolée. Des rameaux retombent sur l'inscription et l'on doit les écarter pour lire :

FERD. LASSALLE
NÉ LE 11 AVRIL 1825
MORT À LA SUITE D'UN DUEL
LE 31 AOÛT 1864.

Il n'est pas rare qu'à ces rameaux des fleurs soient suspendues, offrande de quelque disciple attardé, ou de quelque naïf étudiant qui persiste à voir dans le célèbre agitateur allemand un apôtre des causes ouvrières, ou plutôt de quelque jeune femme ou jeune fille sentimentale attendrie par une destinée que l'amour brisa prématurément.

Là fut ramassé Lassalle blessé et sans illusion sur sa blessure. Dans tout l'éclat de sa puissance, due à son génie oratoire, à son habileté littéraire, à la générosité d'une vieille maîtresse fortunée, la comtesse de Hatzfeld, qui l'avait mis à l'abri des difficultés matérielles, et à l'exploitation éloquente de la « sainte cause du peuple », le grand chef socialiste, devenu l'homme à la mode à Berlin, avait rencontré l'obstacle contre lequel il allait buter. C'était un magnifique obstacle : une jeune fille de vingt et un ans, belle à miracle, casquée d'or, les yeux rayonnants, le corps lancé en avant comme

ces Victoires balancées à la proue des navires, Hélène de Dönniges. Elle se joua du grand homme avec une désinvolture adorable et un sourire infernal et finalement le mit en présence de son fiancé, le prince roumain Yanko Racowitza, sur un champ de tir. Quel que fût le vainqueur, elle était décidée à l'épouser et secrètement souhaitait que ce fût Lassalle. Toutes les chances étaient pour celui-ci, d'une force exacte au pistolet. Il fut tué. Telle est l'histoire de la clairière de Crevin.

Elle fait partie d'un vaste domaine, bois, prairies et vignobles, sur le coteau qui borde la chaîne rocheuse du Salève et finit à la plaine genevoise, entre Veyrier et Bossey, vieux villages, l'un suisse, l'autre savoyard, tant la frontière se mêle, aux églises toutes parées de poésie rustique. Jean-Jacques raconte dans les *Confessions* qu'il fut mis en pension, tout enfant, chez le pasteur Lambercier qui desservait alors la paroisse de Bossey. Là il prit le goût de la nature et de la vie champêtre et celui du fouet que lui distribuait Mlle Lambercier. Une inscription sur un mur rappelle ce séjour, mais ne le détaille pas.

Le domaine de Crevin se rassemble autour d'un château qui domine la pente, entre les bois qui occupent le fond et le vignoble qui descend, bien exposé au soleil, vers la ferme de l'Hôpital. Ce château, grand rectangle allongé, d'un seul étage, date de la fin du dix-septième siècle et a déjà l'élégance mesurée des demeures du dix-huitième. Sa façade d'entrée est du côté de la montagne. Une cour, plantée de marronniers et précédée d'un petit jardin à la française avec des buis taillés et des parterres de sauges, le sépare de la grille ouvragée et, de l'autre côté de la route, un bassin avec un haut jet d'eau, une mare qui reflète des verdures penchées et qui porte, comme une flottille de radeaux, des

feuilles de nénuphars, une pelouse montante aboutissent par plans successifs à la paroi du Salève.

L'autre façade jouit d'une vue étendue : la plaine, Genève qui, le soir, s'illumine de mille feux et que domine la cathédrale Saint-Pierre, le lac Léman enfin resserré là comme un grand fleuve bleu.

Autrefois, ces étangs de Crevin avaient la réputation de répandre la malaria. Mais tout le pays a été assaini à la suite des travaux immenses entrepris par le constructeur du château, noble Jacques Grenus, syndic de Genève, de cette famille des grands banquiers genevois qui furent les prêteurs des ducs de Savoie et des rois de France et qui avaient pour blason trois épis avec cette devise : *plein grenus* ou plein grenier. Ce Jacques Grenus, décédé à la fin du dix-huitième siècle, laissait huit fils qui tous moururent sans postérité. Le domaine passa en d'autres mains. Est-ce le souvenir de l'ancienne malaria, est-ce le ululement plaintif et habituel des chouettes dans les bois, est-ce le bruit fait par la mort de Lassalle, mais il est resté sur Crevin une sorte de légende tragique : on y attend des fantômes et l'on assure que la ruine et la mort rôdent encore dans les halliers d'alentour, du côté des mares. Il a fallu tous les aménagements heureux et aimables des propriétaires actuels pour le libérer et en faire une charmante et accueillante demeure.

Or le château a été loué cette année, les propriétaires ayant entrepris le tour du monde, par la comtesse de Foix qui désirait y tenir ses assises pendant la saison de Genève. On sait que la saison de Genève correspond à la session tenue en septembre par la Société des Nations, celle où les grands ténors de la politique internationale donnent à pleine voix. « Genève, dit un personnage des nouvelles *Précieuses,*

celles de Robert de Flers et de Francis de Croisset, a commencé par être un article de foi, et puis c'est devenu un article de mode ; on parlait d'abord de la session de Genève, puis la session est devenue la saison. Nous avons eu d'abord des enthousiastes, des apôtres, prêts au martyre. C'était le Temple de la Paix, c'en est aujourd'hui le Casino. – Alors le Temple est détruit ? – Non, il y a une annexe. » Il y a même plusieurs annexes : les hôtels où ces messieurs de la Paix délibèrent, les restaurants où ils se rencontrent, les salons où les belles Précieuses, avec de la poudre et du rouge, se chargent de rendre à tous ces humanitaires le sens de l'inégalité et le goût de la conquête.

La comtesse de Foix, qui a passé, mais de peu, la quarantaine, et qui accentue cette disgrâce par l'extravagance de ses modes, aurait toutes les raisons du monde pour s'abstenir de jouer un rôle à Genève. Elle est d'origine américaine et les États-Unis se sont mis à part de la Société des Nations dont l'idée première est venue pourtant de ce touriste imprévu, le président Wilson, qui régenta l'Europe, fit le traité de Versailles où il déposa maints pétards à retardement et fut désavoué par son pays à nos frais. Son mari est un de ces grands seigneurs d'aujourd'hui, inutilisés dans un temps qui ne les comprend plus et cependant les redoute, et dans tous les cas ne sait plus employer leur importance naturelle, leur aisance dans la dépense et le commandement. Hors cadre, ils ne se plaisent que dans la compagnie de leurs chevaux et de leurs chiens, sur leurs terres, à la chasse, sur un champ de courses, ou, tout au contraire, dans une société raffinée où ils se laissent volontiers apprivoiser, amateurs des jeux dangereux. Mais ils ne détestent rien tant que les conversations soi-disant sérieuses où les femmes se haussent à la conduite des peuples. Ce ne peut être donc qu'à son

corps défendant que le comte de Foix a suivi sa femme au château de Crevin.

Mais de cette Ethel, fille d'un roi de l'acier, venue de New-York à temps pour renflouer son navire en perdition, il est demeuré, malgré son indépendance d'humeur, l'homme lige. Car elle entend profiter de l'opération en utilisant pour son compte le nom, le rang, les relations, l'influence. Outre-mer, on n'est pas volontiers désintéressé. Elle a même un peu trop redoré le blason, et la candidature du comte au Jockey Club a rencontré, de la part de quelques généalogistes pointilleux, une résistance qu'elle a brisée. Car elle prétend se rattacher directement, – elle, dont le grand-père était un valet de ferme irlandais émigré en Amérique, – à ces comtes de Foix qui furent les rivaux des comtes de Toulouse et des ducs d'Aquitaine et qui, dès le onzième siècle, régnaient sur les deux versants des Pyrénées, leurs immenses territoires allant de Foix, Tarascon, Aix, le château de Castelpenent, celui de Lordat dont il reste encore quelques pans de murailles cramponnés aux rochers qui dominent la vallée de l'Ariège, à Pamiers, Saverdun, Mirepoix, Lesat, Le Mas d'Azil, Mazères dont le château était leur résidence favorite. Elle s'annexe la gloire de Roger II, le vainqueur des Maures, de Roger III qui prit part à la première croisade et s'y lava de l'excommunication lancée contre lui par le Pape pour crime de simonie, trafic et vente de biens ecclésiastiques. Et encore de Raymond-Roger qui accompagna Philippe-Auguste en Terre Sainte et se distingua à la prise d'Ascalon et au siège de Saint-Jean-d'Acre, de Roger-Bernard II, dit le Grand, qui battit les Albigeois, de Roger-Bernard III qui, prisonnier du roi d'Aragon, se révéla un des meilleurs poètes de son temps, enfin de toute la série des Gaston, et spécialement du charmant et courtois Gaston Phébus. Il est vrai que la lignée des comtes de Foix s'arrête à Mathieu de Castelbon qui mourut

sans postérité, et dont la sœur, Isabelle, comtesse de Foix, vicomtesse de Béarn et de Castelbon, épousa Archambault de Grailly, captal de Buch, lui apportant tout ce riche héritage. Plus tard, Henri IV devait en bénéficier et l'incorporer à la monarchie.

Ethel n'a pas hésité à susciter des héritiers directs, mais dépossédés, à ce Mathieu, fils de Roger-Bernard III de Castelbon. Et pour lui être agréable, Roger-Bernard, son mari, dont la race se perd en effet dans la nuit des temps, n'a pas hésité non plus à provoquer en duel une paire d'archéologues dont la science ne tint pas devant les menaces. En sorte que l'ancien héritage nobiliaire et irréel a été recueilli, non sans peine. Elle l'a paré de ses millions qui ont achevé de le faire accepter dans la société parisienne. Encore déclare-t-elle volontiers qu'elle s'est montrée généreuse en ne revendiquant pas le Bigorre, le Couserans et même le Béarn confisqués par les rois de France.

Pourquoi vouloir encore par surcroît régner à Genève ? Ne s'est-elle pas mise en tête d'aider M. Briand à composer les États-Unis d'Europe ? Mais le goût du monde et de la nouveauté est chez elle poussé si loin qu'elle a oublié, au début de la fameuse saison, son rôle de muse internationale, rien que parce qu'un nouveau jeu de société, extraordinaire et brutal, est venu d'Amérique. Ce jeu, voici qu'elle a imaginé de l'importer chez nous. Il sera intronisé au château de Crevin. Elle a lancé des invitations, peu nombreuses, mais choisies, et singulièrement libellées. Après l'heure du dîner, huit heures et demie, les invitations portent cette indication mystérieuse, moitié française, moitié anglaise : *à dix heures, murder-party*. Dix heures est une concession faite à son mari. Dix heures a failli motiver une scène conjugale. Elle préten-

dait se contenter de *the murder-party* qui commencerait avec le repas. Mais Roger-Bernard s'est insurgé.

— Eh quoi ! a-t-il protesté. Vous allez troubler l'estomac de nos hôtes dès le premier service en laissant circuler dans le jardin des fantômes, en proposant à table des rébus par le moyen d'allusions sournoises ou de communications ténébreuses apportées par de clandestins émissaires ! Non, non, chère amie, si je dois vous aller tuer quelques lièvres ou quelques perdreaux dans nos bois de Crevin pour régaler vos invités, je n'entends pas qu'on oublie de les savourer en dégustant mon Château-Latour ou mon Corton de grandes années, sous le prétexte de suivre la trame d'une fausse intrigue criminelle et de dépister un assassin fictif. De tels usages seraient la fin de notre civilisation. Qu'ils soient pratiqués en Amérique où l'on ne sait ni manger ni boire, cela prouve en faveur de l'ingéniosité des maîtresses de maison qui détournent ainsi l'attention du scandale de leurs sauces et de leurs boissons frelatées. Mais chez nous, grâce à Dieu, on sait encore dîner.

— Comme vous traitez mal mon cher pays, Roger-Bernard !

— Le défendriez-vous sur ce point ?

— Sur ce point il se défend peu, j'en conviens. Mais il vous surpasse sur tous les autres.

— Pas à la guerre que nous lui avons apprise.

— Mais il en a mieux profité.

— Oh ! cela, je vous l'accorde, Ethel, je vous l'accorde des deux mains.

— Et voyez comme il l'emporte par l'imagination. Ce jeu nouveau, *the murder-party*, ce n'est pas en France qu'on l'eût inventé.

— Heureusement ! Je le comprends d'ailleurs assez mal.

— Je vous l'expliquerai. Mais que j'eusse donc aimé commencer le jeu par une promenade à la clairière où ce Lassalle fut tué en duel !

— Avant le dîner ? Ce sera une promenade hygiénique et nous réserverons pour la digestion vos fantômes.

— Oh ! Roger-Bernard, que vous êtes ironique ! Laissez-en du moins circuler quelques-uns dans le jardin pendant le repas. J'ai besoin de faire croire à un cambriolage.

— Non, non, chère amie, je suis inexorable. À partir de dix heures du soir, vous aurez toute liberté.

— Alors, je remplacerai ces ombres par des télégrammes, des lettres ou des coupures de journaux. Mais ce ne sera plus le jeu véritable.

— Vous saurez lui restituer, dès le café et les liqueurs, son importance et sa fureur.

— Sa fureur ?

— Sans doute. N'est-ce pas un jeu sanglant et mortel ?

— Un jeu simplement, Roger-Bernard, un jeu.

Comme ils devisaient de bonne amitié, quelques jours après cette algarade qui avait abouti à un accord et qui sau-

vegardait la tranquillité du repas, Roger-Bernard en profita pour demander quelques explications :

— Vous savez, chère amie, que j'ignore toutes les langues étrangères, y compris la vôtre.

— C'est assez l'habitude française.

— Alors ! traduisez-moi *murder-party*. Ensuite, vous définirez.

— Eh bien ! c'est une partie de meurtre. On simule l'assassinat de l'un des convives, ou même de plusieurs.

— C'est gai.

— Oui, le nombre n'est pas limité. Et tous les autres invités doivent découvrir l'auteur ou les auteurs du crime. Un prix est décerné au meilleur détective.

— Je comprends en gros. Mais comment opère-t-on, je vous prie ? Il faut composer un scénario.

— Sans doute, sans doute. Vous ne vous êtes même pas aperçu que j'en composais précisément un, depuis quinze jours.

— Toute seule ?

— Insolent ! Non, Roger-Bernard : avec l'aide d'un auteur dramatique de métier, Pierre Bussy.

— L'académicien ? Il n'a écrit que des pièces amoureuses.

— Qui vous dit que l'amour ne sera pas le mobile du crime ? J'eusse préféré un drame policier pour ma part. Mais

nous pourrons l'y mêler. Pierre Bussy est installé à Genève et je le vois chaque jour.

— Ne pouvez-vous me donner quelque idée de votre scénario ? Je serai discret et vous savez que je ne devine jamais rien.

— Qu'il vous suffise d'être orienté vers un crime passionnel.

— C'est ce que je déteste le plus. Les journaux en sont remplis. Tenez, j'ouvre *le Petit Dauphinois* qui nous donne ici les dernières nouvelles. Comptez : à Draguignan, une femme empoisonne son mari avec la complicité de son amant ; un Espagnol extermine une dactylographe à Paris, par sadisme ; un commerçant, à Versailles, taillade sa femme à coups de rasoir ; à Paris, encore, une jeune fille tue son patron qui refusait de l'épouser et une dame américaine blesse grièvement la femme d'un médecin dont elle était la maîtresse. Quel tableau de chasse ! Et tout cela dans la même journée. Vous verrez que tout ce joli monde sera acquitté.

— Cela prouve qu'il y a encore dans notre vieille société de belles violences et un sang chaud.

— Ne les défendez pas. Cela prouve un état d'anarchie permanent. Je ressens pour ma part une horreur sacrée pour ces belles violences. – Tu ne m'aimes pas ? Un coup de revolver. – Tu ne m'aimes plus ? Un bol de vitriol ! – Tu en aimes un autre ? Deux morts. – Ah ! que du moins ceux qui se placent hors la loi en s'aimant respectent la liberté de l'amour et du plaisir et ne lui imposent pas leur contrainte personnelle ! Les contraintes sociales suffisent.

— Oui, Roger-Bernard, vous êtes un homme du dix-huitième siècle, vous n'attachez pas d'importance à ce que vous appelez…

— D'un joli nom : la bagatelle.

— Vous badinez avec elle et l'un de vos poètes vous avertit qu'on ne badine pas avec l'amour.

— C'était un romantique et vous préférez jouer, vous, avec la mort.

— Elle n'est pas invitée et nous nous contentons de son simulacre. C'est le goût américain.

— Extra dry. Ce n'est pas le nôtre. Je vous avertis, chère amie, que votre jeu, chez nous, ne réussira pas.

— Il a déjà réussi.

— Comment, déjà ? Où donc ?

— Ah ! vous retournez le fer dans la plaie. J'ai été devancée. Il a déjà été donné deux fois, chez lady Howart à Versailles, et à Paris chez la princesse Falize.

— Vous y étiez ?

— Sans doute. Vous ne voudriez pas que je fusse absente lors d'une telle première. Pendant ce temps-là, vous vous occupiez de vos chevaux et de votre chenil dans notre château de Saint-Léonard-sur-l'Oise.

— Racontez-moi, si vous en avez le loisir.

— Je n'ai jamais de loisir. Et j'attends précisément cet après-midi M. Pierre Bussy pour les dernières mesures à prendre.

— Il est toujours en retard.

— En effet, il devrait être là.

Décidément Ethel de Foix était de bonne humeur, ou désirait rallier son mari au nouveau divertissement importé d'Amérique. Elle consentit à lui donner force détails sur ce qui s'était passé chez lady Howart à Versailles. C'était un drame fort embrouillé, avec une double intrigue mêlée, afin de dérouter les esprits. Mais le jeu commençait, dès l'arrivée des convives.

— Vous entendez, Roger-Bernard : dès l'arrivée…

— J'entends parfaitement. On doit mal manger chez lady Howart.

Donc le jeu commençait dès l'arrivée des convives qui trouvaient dans l'antichambre des coupures de journaux où il était annoncé qu'une Égyptienne, enfermée dans un asile d'aliénés à Londres, s'était échappée avec l'idée fixe d'aller à Paris pour y tuer lord Seymour. C'était lord Seymour, un des invités, qui était censé recevoir.

On se mettait à table avec un certain désappointement parce que lord Seymour, tout désigné pour jouer le rôle de la victime, était absent. N'allait-il pas revenir d'un instant à l'autre ? Mais non, lady Seymour informa ses hôtes que son mari, appelé brusquement en Angleterre à cause des événements des Indes, avait dû partir en avion. Était-ce un faux départ ? Cependant, à plusieurs reprises, pendant le dîner, une forme voilée frappa aux portes vitrées de la véranda où le repas était servi. Ce ne pouvait être que l'Égyptienne en quête de lord Seymour. Des ombres passaient dans le parc, sans doute des policiers avertis de cette présence insolite. Pendant ce temps, à l'intérieur de la véranda, une autre in-

trigue se nouait dont les spectateurs avaient été avertis par des lettres, des télégrammes, des factures qu'ils avaient pu consulter dans une corbeille, au salon, avant de passer à la salle à manger. Ils savaient que Raymond Laray, le célèbre auteur dramatique, était las de sa liaison avec Mme de Rive qui lui coûtait fort cher, le ruinait et troublait son repos et son travail par des scènes orageuses, l'empêchant de produire, l'accaparant, le séquestrant. Ils ne furent pas étonnés de le voir, pendant tout le repas, faire une cour assidue à sa voisine, la blonde baronne de Méry, sous les yeux de sa maîtresse exaspérée, comme s'il prenait plaisir à torturer celle-ci. Au dessert, Mme de Rive n'y tenant plus, en effet, sortit de la salle, comme si elle allait prendre une crise de nerfs. Tout de même, son amant attitré ne pouvait la laisser dans cet état. Lentement, comme à regret, Raymond Laray la suivit, disparut à son tour. Dans le jardin on entendit tout à coup des pas rapides sur le sable, puis deux coups de feu. Deux ou trois des convives se levèrent, se précipitant au dehors. Après quelques instants, ils revinrent, déclarant qu'il n'y avait personne dans le parc et qu'on ne s'expliquait pas les coups de revolver. Lady Seymour donna alors le signal du départ et l'on passa au salon où toute liberté fut donnée aux invités de fouiller la villa. Et ce fut comme une meute lancée à la poursuite du gibier.

Au premier étage, Raymond Laray, dans une grande pièce qui devait être le studio de lord Seymour, renversé dans un fauteuil, le plastron couvert de sang, le front troué d'une balle, ne donnait plus signe de vie. Il tenait encore un stylo dans sa main crispée. Sur la table, devant lui, on pouvait lire une lettre commencée. C'était une lettre de rupture adressée à Mme de Rive. Celle-ci, dans la chambre voisine, était de tout son long étendue sur le lit, baignant dans l'encre rouge, un revolver à la main. Et, plus loin, couchée sur le

ventre, la tête enveloppée dans un foulard de soie qui ne permettait pas de distinguer ses traits, une femme mystérieuse portait aussi des traces de sang et serrait un poignard.

— Trois morts, il y avait trois morts ! termina Ethel triomphante.

— Quel massacre ! renchérit son mari en ricanant.

— Eh bien ! maintenant que je vous ai tout raconté, devinez donc ce qui s'était passé. Vous avez le choix entre de nombreuses hypothèses. Raymond Laray s'était-il suicidé avec sa maîtresse ? Celle-ci l'avait-elle tué par jalousie, ainsi que la femme inconnue surprise avec lui, pour se donner la mort ensuite ?

— Mais non, mais non, chère amie, l'arrêta Roger-Bernard. C'est en vain que vous cherchez à me donner le change. Une pareille hécatombe ne peut être que l'œuvre d'un fou. La femme inconnue, c'est votre Égyptienne. Elle a tout tué et votre histoire est stupide.

— Mais pourquoi aurait-elle tué ?

— Une folle n'a pas besoin de raisons. Elle aura pris votre Raymond Laray pour lord Seymour.

— Mais elle-même ?

— Pendant qu'elle y était, elle n'allait pas s'épargner.

La comtesse de Foix considéra Roger-Bernard avec faveur. Elle ne lui cacha pas son admiration :

— Vous avez deviné. Du premier coup. Vous avez l'esprit simplificateur. Quel dommage que je ne vous aie pas

emmené chez lady Howart ! Vous eussiez gagné le prix, un sucrier d'argent.

— Un sucrier ? Quelle erreur ! Une fiole à poison eût été de circonstance. Et c'est ce jeu-là que vous allez jouer chez nous ?

— N'est-ce pas qu'il est passionnant ?

— Dites qu'il est odieux. Autrefois, dans les châteaux, à l'automne, quand les soirées sont longues, on se réunissait entre voisins de campagne et l'on jouait des charades.

— Des charades ?

— Mais oui, des charades. C'est un vieux jeu français. Il est charmant. Il réclame beaucoup d'imagination et de fantaisie. Jeunes gens et jeunes filles s'en allaient fouiller les vieilles armoires, les coffres, les bahuts, les placards, pour en sortir toutes sortes d'étoffes, de châles, de coiffures, de costumes afin de se travestir. L'histoire, la légende, la féerie leur étaient offertes. Il y avait des couplets pour les jolies voix, des scènes de comédie pour les amateurs de farces, et des idylles pour les sentimentaux. Le spectacle se déroulait devant l'assemblée des parents qui devaient deviner le mot ou la phrase. En vérité, c'était délicieux.

— Un peu enfantin, Roger-Bernard, avouez-le.

— Je n'avouerai rien, protesta le comte de Foix qui se leva et s'en fut ouvrir une bibliothèque vitrée.

Il en retira un ouvrage de grand format, très mince, relié en rouge avec filets d'or et armoiries d'or :

— Tenez, car je désire achever de vous convaincre, Ethel. Hier soir, ne pouvant m'endormir, j'ai pris ce volume. Il m'a enchanté.

— Qu'est-ce donc ?

Mais il ne se pressa pas de répondre et continua son plaidoyer.

— Vous trouvez la charade puérile. Elle fut remplacée par le théâtre de société. C'est aussi un heureux badinage. On faisait dans le monde des comédies, des ballets, des revues qui valaient bien celles de vos auteurs à la mode. J'ai donc lu hier soir ce livret. Voilà de l'esprit, de la légèreté, de la grâce, et même de l'actualité.

— Mais qu'est-ce donc, je vous prie, Roger-Bernard ?

— Le *Ton de Paris*. Cela date du dix-huitième siècle. L'héroïne, Mme de Sénanges, est une femme à la mode, nerveuse et toujours un peu en retard, libre de son esprit et de son humeur, mais esclave de ses relations et de ses obligations mondaines au point de ne pouvoir disposer de cette liberté. Je n'ai qu'à feuilleter pour découvrir de jolies répliques : « A-t-elle un amant ? » s'informe, comme il convient, un nouveau valet de chambre. Et la camérière qui l'initie de lui répondre : « Un amant prend bien du temps et je ne vois pas trop celui qu'elle y pourrait donner. »

— Ça, c'est bien observé : j'en conviens.

— Elle a sans cesse besoin d'argent, comme tout le monde aujourd'hui. Pourtant elle ne se ruine pas en toilettes, car elle sait se servir de l'art de la réclame. Tout comme aujourd'hui. Il suffit qu'elle porte un chiffon pour le lancer. Aussi, quand elle rappelle, – mollement, – à sa couturière,

qu'elle lui doit bien de l'argent, n'est-elle guère étonnée de s'entendre répliquer par celle-ci : « Je ne vous en demande pas : portez la première tout ce que je fais, voilà tout ce que j'exige de vous. »

— Vous êtes sûr que cette pièce est du dix-huitième siècle ?

— Je vous l'affirme. Cependant l'exquise Mme de Sénanges est criblée de dettes. Elle joue aux cartes. Son mari qui a du tact fait pour elle tout ce qu'il peut : il s'en va.

— C'est charmant.

— Elle a été sauvée une première fois de la faillite par M. de Marsal, officier de haute valeur qui a dû, je pense, être professeur à l'École de guerre. C'est un homme distingué, mais ennuyeux, comme il y en a tant. Dans les grandes occasions, – celle des dettes, par exemple, – il est parfait ; mais dans les quotidiennes on peut trouver mieux. Heureusement, il est parti en expédition, au Sénégal ou au Maroc. Un de ses camarades, M. de Mirville, qui a moins d'avenir, mais plus de gaieté et de belle humeur, l'a remplacé. Oh ! très peu. Mme de Sénanges, quand il va la voir, reçoit, et toujours trente personnes, et si elle donne un rendez-vous au dernier moment elle le décommande : elle allait oublier des devoirs indispensables, une visite à une exposition, une répétition générale, un dîner en ville. Voici le passage, précisément. « Avec une maîtresse telle que vous, soupire M. de Mirville, on pourrait très bien mourir vierge et martyr. » Mais elle de répliquer : « Ma dissipation, ma porte ouverte toute la journée à tout le monde me mettent à l'abri de l'espionnage, des scènes, et de toutes les misères qui tourmentent une jeune femme soupçonnée. »

— C’est parfait.

— Mais oui, sa dissipation protège jusqu’à sa vertu.

— Naturellement.

— La chère enfant est la plus désintéressée, la plus sacrifiée des femmes, j’allais dire la plus héroïque. Elle ne pense point à elle, elle ne vit pas pour elle, il n’est personne de plus dépendant. Je cite encore, c’est la conclusion : « Le public, dit-elle, est le juge le plus bizarre, le plus sévère ; je lui sacrifie sans cesse ce qui me plaît le plus et je ne le crains pas moins. »

— Nous sommes toutes ainsi, Roger-Bernard. Et l’on nous méconnaît.

— Est-ce à cause du public, chère amie, que vous me menacez de ces assassinats à domicile, pour divertir vos invités ?

— Certainement, c’est à cause de lui. Il faut être à la page et savoir devancer la mode. C’est aujourd’hui le ton de Paris.

— C’est plutôt le ton de New-York qui désire passer la mer. Et savez-vous de qui est ma petite comédie ? De Lauzun, du fameux duc de Lauzun. Connaissez-vous le duc de Lauzun ?

— Lequel ? mon ami. Il y en eut plusieurs. Serait-il de nos parents ? Devrais-je le connaître ?

— Sans doute. C’était un roué, mais un roué spirituel. À seize ans, il avait donné rendez-vous à Versailles à une petite actrice de la Comédie : elle était de son âge et, comme lui, manquait d’expérience. Mais, dans la mansarde qu’il avait

louée, les deux enfants aperçurent une énorme araignée et leur trouble fut si grand qu'ils lui cédèrent la place.

— Cette anecdote est délicieuse. Je la replacerai. En avez-vous d'autres sur ce Lauzun ?

— Il y en a plus que vous n'en pouvez cueillir. Vous rappelez-vous *la Petite Marquise* de Meilhac et Halévy ? Ça, c'est du joli théâtre. Eh bien ! Lauzun joua la pièce au naturel avec une Anglaise, lady Sarah Bunbury. Ils s'aimaient : elle lui proposa de partir avec elle pour la Jamaïque. Il ne se souciait pas d'amours si lointaines ni si totales. Il refusa, elle ne voulut plus le revoir. Il en fut très malheureux, mais à Paris. Plus tard, il fit l'expédition d'Amérique. Il a contribué à la libération de votre cher pays.

— Voilà qui me le rend encore plus sympathique.

— Au moment de la Révolution, le cœur chaud et la tête légère, il fut de ceux qui s'abusèrent sur la liberté. Il prit un commandement dans l'armée du Rhin. On ne tarda pas à lui couper la tête. C'était alors le ton de Paris.

— Un mauvais ton, Roger-Bernard, un bien mauvais ton.

— Mais c'est à ce mauvais ton-là que vous prétendez revenir avec votre jeu d'assassins.

— Un simple divertissement.

— On commence par se divertir.

La discussion conjugale ne se serait pas autant prolongée si elle n'avait été le signe d'une divergence d'opinions incoercible. Qu'y avait-il de commun entre cet héritier des Richelieu et des Lauzun attardé dans notre temps, aussi léger et dissipé dans ses mœurs que ferme dans ses jugements et

traditionnel dans ses opinions, soutenu sans même le savoir par un passé toujours vivant, le cerveau intact dans le dérèglement des sens, le courage intact, malgré le goût du plaisir, et il l'avait prouvé dans la guerre, et cette femme d'outre-mer, apportant dans le vieux monde les audaces et les brutalités du nouveau sans craindre de bousculer d'anciens usages et de vieux préjugés ? L'un parlait charades et théâtre de société, l'autre crimes et détectives. Ils ne pouvaient se rencontrer. Pourtant ils se mirent d'accord, mais sans plaisir, pour faire place au nouveau jeu d'Amérique dans ce château de Crevin que la comtesse de Foix avait loué dans l'idée de régner sur Genève et de contribuer à la paix du monde.

II

ISABELLE

Qu'y avait-il de commun entre le comte et la comtesse de Foix, entre ce gentilhomme inutile et cette Américaine transplantée ? Leur fille unique, Isabelle, ainsi appelée en mémoire de la comtesse Isabelle de Foix qui fut vicomtesse de Béarn et de Castelbon. Encore Ethel avait-elle désiré la nommer Garsinde ou Ermengarde, noms plus anciens dans la famille. Ils avaient perdu un fils en bas âge, celui qui eût été l'héritier du nom, et ils ne l'avaient pas remplacé.

— Des enfants ! N'en a pas qui veut ! avait répliqué vertement à la comtesse la fermière de Crevin qui en assemblait neuf autour d'elle, ce dont la grande dame avait paru s'offusquer comme d'un manque de tact chez de pauvres gens.

Sur la fin de la courtoise discussion, l'arrivée d'une automobile fut signalée par les appels stridents d'un klaxon.

— La voici ! reconnurent le père et la mère d'Isabelle, cette fois d'un accord spontané.

Elle réclamait impérieusement l'ouverture de la grille. La grille s'ouvrit et un cabriolet dont la jeune fille maniait le volant avec autorité et sans précaution, – un cabriolet grenat à capote grise avec l'élégance de ligne des grandes marques américaines, – pénétra en trombe dans l'allée, comme s'il avait conservé son élan, vira autour des platanes et s'arrêta

net devant le portail. Un instant plus tard, la jeune fille rejoignait ses parents sur la terrasse où ils n'avaient point omis de prendre, l'un le thé, l'autre le porto, pendant leur escarmouche au sujet des charades, du théâtre de société et de la *murder-party*.

— Encore un accident ! dit-elle après les premières politesses, d'ailleurs écourtées, en s'emparant du flacon paternel et dédaignant le samovar. Un motocycliste écrasé au pont de Carouge, par la faute d'une camionnette de livraison qui a mal pris son virage.

— Mort ? questionna sa mère.

— Probablement à l'heure qu'il est. Tout à l'heure il respirait encore. J'ai offert de le transporter à l'hôpital. Heureusement une autre auto m'avait devancée. Vous voyez l'effet de ce sang sur ma carrosserie toute neuve. Je m'y serais résignée, mais sans agrément.

Elle rit, montrant de belles dents nettes et blanches qui éclairaient le visage trop bronzé par le soleil, bronzé comme les bras nus, le cou, le commencement de la gorge. Elle ressemblait, comme tant de jeunes filles d'aujourd'hui, à un jeune garçon en terre cuite, à un pâtre grec gardien de chevaux, de quinze ou vingt chevaux, sauf que les traits eussent été plus irréguliers et moins durcis. Car Isabelle, si elle ne pouvait prétendre à la beauté, ne pouvait néanmoins passer inaperçue. Mélange de deux races, elle portait sur elle les traces de cette contradiction. Assez grande et taillée en force, les attaches très fines, elle tenait de sa mère cette vigueur brusque et décidée, et de son père une sorte de grâce altière, qui tantôt s'adoucissait jusqu'à devenir charmante, et tantôt pouvait devenir insolente et dédaigneuse. De même, habituellement hardie, active et volontaire, elle était sujette à

des sautes d'humeur et tombait tout à coup en des accès de mélancolie qui la laissaient désemparée. De longues périodes de tension nerveuse dans le commandement, suivies de périodes désœuvrées, désarment ainsi quelquefois, tout au moins par intermittences, les descendants des vieilles familles fatiguées. Il y a une étape d'usure après les étapes d'ascension. Quel âge pouvait avoir Isabelle ? Un peu plus de vingt ans. Elle se jetait en avant comme une enfant gâtée accoutumée à être entourée et écoutée. Le respect filial n'est plus de mode. L'égalité, qui est le grand vice démocratique, nivelle les âges et les valeurs. Parents et enfants ne sont plus que des camarades. La comtesse de Foix passait à sa fille tous les caprices, sous le prétexte que c'est la loi de New-York où les jeunes filles jouissent de tous les privilèges et font la pluie et le beau temps, en sorte qu'Isabelle supportait mal la contradiction et aimait fort à dominer.

Isabelle, pourtant, craignait de déplaire à quelqu'un, et ce quelqu'un ne la contrariait jamais, se contentait de la regarder d'une certaine manière. De ce quelqu'un elle percevait, par de mystérieux avertissements, la moindre désapprobation, celle qui ne s'exprime pas par des mots et se contente d'un sourire, d'une moue, d'une expression fugitive, étonnée ou ironique. Elle ressentait pour son père une admiration secrète et passionnée, – physiquement, à cause de l'élégance de la personne et des gestes, du naturel aisé dans toutes les manifestations extérieures, du port des vêtements, spécialement des cravates, de la sûreté du goût dans les aménagements et le choix des bibelots, comme s'il était conseillé par les artistes d'autrefois, ceux qui savaient construire et meubler exactement, – et moralement, pour la justesse des opinions, leur mesure, leur force sous la modération des termes. Elle lui avait appliqué un jour une phrase qu'elle avait trouvée dans un ouvrage du dix-septième siècle sur le

père de Mme de Sévigné. Cette phrase était tirée de l'*Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin, mais elle n'en savait rien : « Il était extrêmement enjoué, disait Bussy-Rabutin du baron Celse-Bénigne de Chantal. Il y avait un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens ; mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait : c'était encore par l'air et par la grâce dont il disait les choses : tout jouait en lui. » Ce n'était pas que le comte de Foix fût si gai. Mais *tout jouait en lui* en effet, et sa fille l'avait bien vu. Seule peut-être, elle avait deviné tout ce qu'il y avait de clarté intelligente et de connaissance humaine et politique chez cet homme oisif et inutilisé.

Cependant lui-même ne paraissait pas correspondre à ce culte filial, comme s'il refusait de l'admettre. Trop fin pour ne pas comprendre l'admiration passionnée dont il était l'objet, pourquoi s'efforçait-il de l'écarter, ou, tout au moins, de la refroidir ? Il avait conscience de ne la point mériter tout entière. La part de sa vie qu'Isabelle ignorait ne lui permettait pas d'accepter un culte qu'il estimait excessif. C'est la punition de ceux qui, à la manière d'autrefois, gardent secrètes leurs liaisons ou leurs amours afin de ne point troubler la paix du foyer et d'y maintenir intacte leur autorité sur leurs enfants, d'être contraints à une sorte d'hypocrisie et de donner d'eux-mêmes une image faussée, supérieure à la réalité, à l'entourage qu'ils ont le devoir de ménager. Pervertis ou d'esprit vulgaire, ils s'en accommodent ; équitables ou délicats, ils en souffrent. Le comte de Foix en souffrait et s'efforçait de se soustraire aux attentions d'Isabelle par une ironie qui la peinait ou la glaçait. Intérieurement, il adorait cette enfant, tout en déplorant l'éducation américaine qu'elle recevait de sa mère et qu'il ne pouvait empêcher.

La conversation, sur la terrasse de Crevin d'où la vue s'étend jusqu'à Genève, – Genève où, bientôt, dans quelques

jours, puisque septembre commençait, se débattrait platoniquement en de belles harangues la paix du monde, – était tombée après le fait divers raconté négligemment par la jeune fille. Cependant le mort du pont de l'Arve n'avait pas été plaint outre mesure. Isabelle paraissait préoccupée. Son père l'observait et sa mère ne songeait qu'à sa partie de crime. Celle-ci, poursuivant son idée, interrogea :

— N'aurais-tu pas, toi qui vas si vite, trop vite, – au fait non, on ne va jamais trop vite, – n'aurais-tu pas doublé la voiture de M. Pierre Bussy que j'attends ?

— Oui, maman, au sortir de Genève. Une vieille bagnole. Il n'est pas encore ici.

— Il est très en retard. Jamais nous n'aurons le temps d'achever ce scénario.

— Ah ! c'est juste : à quand la fête, maman ?

— Jeudi prochain.

— Et à quel chiffre vous êtes-vous arrêtée ?

— À quel chiffre ?

— Oui, combien de victimes parmi les convives ?

— Deux seulement, dont une dans ta chambre.

— Dans ma chambre ? Ah ! non, par exemple !

— Isabelle, ma chérie, tu ne peux refuser ce service à ta mère.

— Merci bien ! Pour que mes tiroirs soient ouverts, mes robes froissées, mon lit défait et peut-être maculé de sang de poulet ou d'encre rouge, comme ma carrosserie a failli l'être

au pont de l'Arve ! Prenez une des chambres inoccupées. Vous y logerez très bien votre cadavre.

— Isabelle, je t'en supplie, ta chambre me convient à merveille, à cause de sa situation dans le château. Les autres sont trop mal placées pour la vraisemblance.

— Et la vôtre ?

— La mienne est réservée à la première victime, celle qu'on découvre tout d'abord. Tu vois, je te donne l'exemple.

— Vous, maman, c'est autre chose. Vous êtes l'auteur. L'auteur est obligé à des sacrifices. Mais je ne veux pas que ma chambre soit le théâtre d'un crime, même imaginaire. Je ne pourrais plus y dormir tranquille. Je serais hantée.

— Voyons, un bon mouvement. Vraiment, je ne puis choisir une autre pièce.

Isabelle parut réfléchir, puis elle se mit à rire tout haut, comme si elle découvrait une solution amusante :

— Eh bien ! conclut-elle, je céderai ma chambre, à une condition.

— Dis vite.

— Vous donnerez votre approbation à un projet que je vais vous annoncer.

Toute à son idée fixe, la comtesse n'hésita pas une seconde :

— Entendu, j'approuve.

Déjà son mari intervenait :

— Prenez garde, Ethel. Isabelle va nous débiter une sottise. Je la regarde depuis qu'elle est arrivée. Elle cherche à nous donner le change, et je la devine très préoccupée.

Les joues de la jeune fille étaient trop brûlées de soleil pour pouvoir rougir. Mais leur hâle s'accentua subitement.

— Êtes-vous sorcier, papa ? répliqua-t-elle en tâchant de rire encore et en se versant, pour se donner une contenance ou pour prendre de l'aplomb, un second verre de porto.

Il l'enveloppa de son regard gênant, tendre pourtant :

— Qu'as-tu fait à Genève aujourd'hui, Isabelle ?

Elle se tourna vers sa mère, comme pour chercher du secours, et cette fois courut droit au but :

— Eh bien ! je m'y suis fiancée.

— Ah ! ah ! s'écria la mère, voilà qui est parfait !

— À qui ? réclama le comte de Foix, un peu trop impérieusement.

Car sa fille, peu habituée à ce ton paternel, retrouva toute son énergie et se redressa comme pour le défier :

— À quelqu'un que vous ne connaissez pas beaucoup, mais qui est de mes amis.

— Je te demande son nom.

— Georges d'Aigues.

— Parfait, parfait, approuva Ethel.

— Ah ! non, déclara Roger-Bernard. Mon amie, je ne vous comprends pas. On ne se fiance pas avant d'avoir consulté ses parents.

— En France peut-être ; en Amérique, c'est courant.

— Nous sommes en France.

— En êtes-vous bien sûr ? Les mœurs ont beaucoup changé. Plus que vous, Roger-Bernard, plus que vous. Et vous ne vous en rendez pas suffisamment compte. Vous en êtes resté aux temps d'autrefois.

— Où les hommes commandaient.

— Ils ne commandent plus. Chacun est libre. C'est un grand souffle de liberté qui est venu d'Amérique.

— Et de la Révolution. Mais parlons d'Isabelle que vous avez élevée à votre gré.

La jeune fille leva les yeux sur son père, timidement cette fois, mais comme décidée et prête au martyre :

— Vous me désapprouvez, papa ? En quoi Georges d'Aigues vous déplaît-il ? Il est de bonne noblesse, comme nous.

— Pas comme nous, protesta Ethel versée dans la généalogie des comtes de Foix, pas comme nous qui remontons au dixième siècle.

Roger-Bernard, agacé, calma son zèle nobiliaire :

— Oui, les barons d'Aigues sont de bonne noblesse. J'en conviens. Il ne s'agit pas de cela.

Isabelle, désireuse de séduire son père, commença de plaider sa cause avec chaleur :

— Alors, que lui reprochez-vous ? Son manque de fortune ? C'est vrai. Mais il a passé le concours des Affaires étrangères, il est attaché aux bureaux de la Société des Nations, il a de beaux appointements, un bel avenir. Ne suis-je pas assez riche pour deux ? Me blâmez-vous d'avoir refusé d'autres prétendants ? Ne suis-je pas majeure et responsable de mon choix ? Ne m'avez-vous pas laissé toute liberté dans mes relations, mes fréquentations, mes jeux ? N'ai-je pas joui de mon indépendance, et parfois même plus que je ne l'eusse souhaité ? Alors, pourquoi intervenir tout à coup dans la chose qui m'intéresse le plus au monde ?

Elle attaquait pour se défendre, – c'est une tactique recommandée, – et semblait reprocher à son père, sinon ouvertement, du moins par allusion, de ne s'être pas assez occupé d'elle, dans l'embarras que lui causaient ses chevaux, ses chiens, ses terres et tout ce qu'elle ne pouvait connaître de sa vie et dont elle était jalouse. N'y avait-il pas dans sa protestation comme l'écho d'une déception d'enfance et d'adolescence et le signe d'une passion méconnue ? Enfin, n'était-elle pas assurée de la complicité de sa mère qui l'avait toujours poussée à arranger l'existence à sa guise ?

— Elle a raison, elle a raison déclara en effet celle-ci.

Le comte de Foix, sans cette approbation désordonnée, se fût sans doute montré plus conciliant, car il avait perçu l'amertume secrète du plaidoyer.

— Une fille bien née, dit-il avec calme mais avec autorité, ne se marie pas sans le consentement de son père.

— Je vous le demande, papa, je vous le demande instamment.

— Tu me le demandes après avoir donné ta parole. Je ne puis admettre que cette parole soit valable.

— Vous savez donc quelque chose sur Georges ?

— Non, je n'ai pas d'objection directe à formuler sur lui, du moins pas encore. Il ne me plaît pas, voilà tout. Je puis revenir sur cette impression défavorable. Donne-moi le temps de l'étudier.

Isabelle esquissa un sourire :

— Aujourd'hui, papa, l'on est pressé.

— Tout le monde est pressé approuva encore Ethel, excepté ce Pierre Bussy qui n'arrive pas.

— Permettez, chère amie, reprit Roger-Bernard. J'ai assez d'expérience pour connaître les gens au visage.

— Georges d'Aigues a de beaux traits.

— Ce n'est pas suffisant. Il ne m'inspire pas confiance, sans que je puisse indiquer pourquoi. Et puis on ne met pas les as des Affaires étrangères aux postes subalternes de la Société des Nations : personne ne l'ignore. Je doute fort de son avenir. Il n'a pas l'étoffe d'un ambassadeur.

— Oh ! nous en connaissons, papa…

— En effet, accentua Ethel, toujours prête à venir à la rescousse, nous en connaissons d'assez piètres.

— C'est peut-être pour cette raison que notre politique étrangère est si médiocre. Une alliance avec nous serait pour ce jeune homme un avantage inespéré.

— Mais non, il est charmant, il peut choisir.

— Jusqu'à quel point convoite-t-il ta dot et ton nom plus que ta personne, voilà ce que je désire éclaircir. Donne-m'en le temps, Isabelle. Ce ne sera pas très long. Tu pourrais, si tu m'écoutes, attendre et trouver mieux.

— Papa, celui-là me plaît, et pas un autre.

— Une camaraderie de tennis ou de danse. Ne t'emballe pas si vite. Ne parlons pas de fiançailles jusqu'à ce que j'aie examiné et pesé ce garçon.

— Je l'ai invité.

— Tu le décommanderas.

— Moi aussi, intervint encore Ethel, je l'ai invité à notre *murder-party*. Je ne puis pas le décommander sans impolitesse. C'est impossible.

Roger-Bernard parut très contrarié, quand il ne se mêlait jamais, d'habitude, des invitations de sa femme et ignorait même parfois, dans son indifférence, le nom des convives en venant à table :

— Vous vous êtes vraiment trop pressée, chère amie. Il fallait me consulter.

— Vous n'êtes jamais là.

— Vous n'y êtes guère. Dans tous les cas, il vous appartenait plus qu'à moi de surveiller votre fille au lieu de préparer des assassinats.

— Surveiller ? On ne surveille pas une jeune fille aujourd'hui : ce serait une injure. Est-ce donc un reproche que vous m'adressez, Roger-Bernard ?

Il se ravisa aussitôt, car il ne redoutait rien tant que les scènes conjugales qu'il estimait ensemble inutiles et inélégantes, et n'avait-il pas réussi, au cours de l'après-midi, à préserver sans trop de heurt l'ordonnance et la tranquillité du repas qui précéderait la fameuse partie de crime ?

— Mais non, chère amie, tout au plus une constatation.

Le valet de chambre vint annoncer M. Pierre Bussy, de l'Académie française, ce qui acheva de dissiper l'orage. Le nouveau venu avait gardé sur lui, dans la vieillesse, cette bonne humeur et ce charme plaisant qui avaient assuré la fortune de ses premières pièces.

— Quel retard, mon cher maître, quel retard ! souligna sans pitié la comtesse en l'accueillant. Un verre de porto, et vite au travail.

— Un verre de porto, volontiers. Figurez-vous qu'en Suisse on m'offre du café au lait ! Sur toute la Suisse, d'ailleurs, est répandue une bonne odeur de café au lait.

Le comte se leva, après avoir salué aimablement le visiteur, et fit signe à sa fille.

— Nous vous laissons à vos horreurs.

— Nos horreurs ?

— Sans doute : avec ma femme pour complice, vous allez encore tuer quelqu'un.

— Par amour, n'est-ce pas, madame ? Ce sera par amour.

— Précisément, je tiens l'amour dans un crime pour une circonstance aggravante.

À peine furent-ils seuls qu'Isabelle s'approcha de son père, inquiète et le visage trouble.

— Oh ! papa, vous m'avez fait tant de peine !

À son tour, la considérant avec douceur, il connut l'inquiétude. Mais il s'efforça de prendre un ton enjoué :

— Tu n'es qu'une petite sotte. Tu devrais bien m'écouter… Je saurais te choisir un mari.

— Il est trop tard, soupira la jeune fille en le regardant bien en face.

Et ses yeux étaient chargés de tristesse, si différents des yeux qui avaient vu, sans émotion, un corps saignant sur la route.

— Est-ce bien sûr ?

— Oui.

Il l'attira à lui et l'embrassa. Elle fut si surprise de cette caresse inattendue qu'elle pleura un peu, très peu.

— Tu ne veux pas réfléchir ? implora-t-il encore, avec une sorte d'amertume dont elle fut frappée.

— C'est tout réfléchi.

— À ce point ?

Elle inclina la tête pour toute réponse.

— N'en parlons plus, conclut-il, mais sans aucun élan et visiblement à regret.

Ce fut elle qui, furtivement, lui baisa la main. Elle triomphait sur toute la ligne. Mais le mécontentement de son père la remplissait de mélancolie et empêchait son amour de s'épanouir.

III

LES CONVIVES

La comtesse de Foix avait triché au jeu, – au jeu importé d'Amérique. Elle avait promis à son mari, formellement promis qu'il ne serait pas question des crimes à commettre pendant toute la durée du repas. *The murder-party,* comme le portaient les invitations, ne commencerait qu'à dix heures du soir, le dîner achevé, et même le café et les liqueurs servis. Cette promesse, qu'il lui fallait bien tenir, plus le grand soir approchait, plus elle l'estimait intolérable, voire scandaleuse. Comment préparer des assassinats sans créer autour d'eux une atmosphère favorable, une atmosphère de peur et d'épouvante qui oppresserait les convives ? Or, rien ne pouvait être plus contraire à cette préparation, rien ne pouvait refroidir davantage la curiosité que le paisible accomplissement des rites de la table et la succession de plats succulents, – Roger-Bernard se montrait fort exigeant sur cet article bien français, – parmi les fleurs, l'éclat des toilettes, le brillant des conversations entre personnes désireuses de se plaire et qu'un voisinage bien choisi, nécessaire à l'ordonnance raffinée d'une réception, inclinerait naturellement à la joie. S'il se fût agi d'une charade ou d'une comédie de société, ou de quelque ballet, comme l'eût souhaité le comte, rien de mieux. Mais il s'agissait de tuer deux de ces dames et de laisser aux autres invités le soin de découvrir les assassins et de deviner la cause de leurs sanguinaires violences. Chez lady Howart, à Versailles, chez la princesse Falize, à Paris, l'atmosphère avait été obtenue dès l'entrée dans

le hall, où de mystérieuses dépêches étaient disposées avec art sur un plateau, à la disposition des arrivants. Tandis que l'on mangeait et buvait, ou tout au moins qu'on s'efforçait de manger et de boire, circulaient dans le parc ou dans le jardin des apparitions fantomatiques, ou bien le sable des allées craquait sous des pas clandestins. Déjà l'on vivait dans la terreur. Qu'attendre, au contraire, de gens équilibrés par l'absorption de nombreux plats excellents et de vins généreux, tout bourdonnants encore de traits d'esprit et barbouillés d'allégresse ? C'était courir à un échec certain. On sourirait devant les cadavres. On s'amuserait du meurtrier. Lady Howart et la princesse Falize triompheraient aisément, et la *murder-party* du château de Crevin passerait sans nul doute pour un ridicule événement mondain.

Ethel, ne pouvant s'y résigner, – et l'honneur de son pays natal, inventeur du jeu, n'était-il pas en cause ? – avait cherché une solution élégante à un problème aussi délicat. Cette solution, elle l'avait enfin trouvée, favorisée par la chaleur exceptionnelle de ce début de septembre. Et même elle avait ri toute une journée de son ingénieuse découverte sans en faire part à personne. Quand le comte Roger-Bernard en tenue de soirée, magnifique à son habitude en smoking et gilet blanc, la vint rejoindre au salon vingt minutes avant l'heure fixée par les invitations parce qu'elle le désirait consulter sur les places à table, il la trouva si réjouie qu'il lui en témoigna son propre agrément :

— Comme vous êtes gaie ce soir, chère amie ! Jamais on ne pourra vous croire l'auteur de tant de crimes imaginaires et impunis.

— Mon humeur est changeante, Roger-Bernard.

— Permettez-moi de jeter un coup d'œil sur la salle à manger. La vue d'une table bien dressée, avec le linge damassé, notre simple vaisselle de Sèvres blanche bordée d'or, les cristaux qui renvoient la lumière, et les fleurs doublées par la glace du surtout, est un spectacle réconfortant.

— À votre aise.

— Ce sera d'ailleurs pour vous une gageure de substituer la tragédie au plaisir de la bonne chère.

— En effet.

— Je ne sais comment vous la gagnerez.

— Je le sais.

— Vous paraissez bien sûre de vous. J'arrive de Chamonix où je me suis fait conduire en automobile. J'espérais y respirer un air moins étouffant que celui qu'on respire ici au pied du Salève dont les roches nous renvoient la chaleur. C'était pareil. Et même, le soir, il fait bon à Crevin à cause du voisinage des bois et des étangs.

Et le comte, s'étant rapproché en causant de la porte de communication, l'ouvrit afin d'embrasser du regard le spectacle qu'il convoitait. Il recula, frappé d'étonnement. La salle à manger était vide, absolument vide, sans couverts, et même sans table et sans chaises. Elle s'offrait nue comme la main.

— Ah ! çà, dit-il à sa femme, êtes-vous informée de ce déménagement ? Où dînons-nous ce soir ?

Ethel éclata de rire :

— Ah ! ah ! voilà !

— Vos cambrioleurs ont pris de l'avance. Ils se sont un peu trop pressés.

— Il n'y a pas de cambrioleurs. Nous nous en sommes tenus, Pierre Bussy et moi, aux crimes passionnels.

— Alors, daignez-vous m'expliquer ce qui se passe ici chez moi ? Il faut un quart d'heure en auto pour venir de Genève. Nos invités vont arriver. Où les recevrez-vous ?

— Ici, pour commencer.

— Et le dîner ?

— Rassurez-vous, Roger-Bernard. Il sera servi, et même bien servi, et nous n'irons pas le chercher bien loin.

— Sur la terrasse ? C'est une idée ingénieuse. Il y fait bon par ces belles soirées d'été.

— Non, pas sur la terrasse.

— Dans le jardin ?

— Ni dans le jardin.

— Je donne ma langue aux chats. Expliquez-moi, je vous prie, cette fantaisie.

— Eh bien ! voilà ! nous dînerons dans la clairière où ce fameux Lassalle fut tué pour les beaux yeux d'Hélène de Dönniges.

— C'est insensé.

— Point du tout. L'extrême chaleur de ces dernières journées m'en a fourni l'occasion. J'ai découvert que nous serions beaucoup mieux là-bas qu'ici.

— On est toujours plus confortablement dans une salle à manger et l'on y mange chaud.

— Mais on mangera chaud dans la clairière. J'ai acheté une cuisine roulante munie des derniers perfectionnements.

— On n'y verra rien.

— Nous serons éclairés par des candélabres. Leur clarté vivante est plus flatteuse que les lampes électriques sur les joues et les épaules des femmes.

— Elle est plus faible.

— Je la renforcerai, s'il est nécessaire, par de grands feux d'herbes sèches et de bois mort, à l'autre bout de la prairie.

— Vous mettrez le feu à la forêt, et que diront les propriétaires ?

— Il y aura des surveillants. Enfin j'ai convoqué la lune. Elle apparaîtra entre les sapins.

— Vous avez pensé à tout et je vous rends grâces. Mais quelle imagination saugrenue, quand il était si simple de dîner chez soi !

— Vous oubliez l'atmosphère, cher ami.

Roger-Bernard qui refermait soigneusement la porte de la salle à manger vide se retourna, vaguement inquiet et redoutant quelque nouvelle lubie :

— L'atmosphère ? répéta-t-il, comprenant mal et s'attendant à tout.

— Mais oui, l'atmosphère criminelle.

— Ah ! pardon, Ethel, vous m'avez donné votre parole qu'il ne serait pas question de vos crimes pendant toute la durée du repas.

— Je la tiendrai. Mais vous n'empêcherez pas la lumière de la lune de danser sur le gazon comme une sylphide, ni les flambeaux de jeter des lueurs mouvantes et favorables à l'apparition des fantômes, ni les chouettes de ululer. Je compte beaucoup sur les chouettes.

— Vous pouvez y compter. Le bois en est infesté.

— Leur ululement est lugubre. Il passe pour annoncer la mort.

— Ce sera complet.

— Il le faut bien. Et les ombres de Lassalle et d'Hélène de Dönniges ne manqueront pas, elles aussi, de se déranger pour venir à la rescousse. Vous aurez la gentillesse de raconter leur histoire à nos hôtes.

— Jamais de la vie.

— Si, si. Je vous en prie. Vous la connaissez à merveille et je vous promets un succès flatteur.

Roger-Bernard ne put, cette fois, se tenir de sourire. Décidément il était battu et mieux valait se montrer beau joueur dans la défaite :

— Ethel, vous êtes une grande tragédienne. Votre *murder-party,* – ai-je bien prononcé ? – restera plus célèbre, je vous en réponds, dans les annales mondaines, que celles de lady Howart et de la princesse Falize. Nos convives ne savent pas ce qui les attend. Ils partiront d'ici glacés d'horreur.

— C’est ce qu’il faut. C’est exactement ce qu’il faut.

— Et voilà ce qu’on appelle aujourd’hui une partie de plaisir !… Isabelle n’est-elle pas encore descendue ? L’avez-vous prévenue du changement de décor ?

— Oh ! Isabelle, cher ami, ne s’occupe plus de la maison. On la voit à peine, elle part à toute heure dans son cabriolet. Elle rentre à l’instant et doit s’habiller en hâte, ce qui me contrarie fort, à cause de sa chambre dont j’ai besoin pour le second crime. Elle est toute à ses fiançailles.

Le front de Roger-Bernard se rembrunit à ce rappel de fiançailles qu’il avait dû accepter à son corps défendant. À peine faisait-il bon accueil à Georges d’Aigues lorsqu’il le rencontrait en compagnie d’Isabelle, et c’était pour la jeune fille une réelle souffrance de constater cette réprobation persistante et inexplicable. Elle s’était risquée la veille à demander à son père la cause d’une telle répulsion. Mais il ne l’avait pas donnée, ou n’avait pu la donner, se retranchant derrière des intuitions, des préventions qu’il promettait même d’écarter. Ses longues habitudes de courtoisie empêchaient seules son futur gendre de se rendre compte du drame secret qui se jouait entre le père et la fille.

Tout à ses devoirs de maître de maison qu’il tenait pour essentiels, il écarta résolument l’objet de ses préoccupations et s’informa du menu qu’il approuva, non sans ironie :

— *Truites sauvages à la nage*. Que signifie ce jargon ?

— Ce sont des truites saumonées. Des truites de torrent, au bleu.

— Il fallait le dire. Le langage culinaire doit être simple et précis. Notre maître d’hôtel me paraît farci de littérature.

J'espère du moins qu'il ne lit pas vos romans policiers… *Médaillons de ris de veau Sévigné*. Qu'est cela, dites-moi ?

— Ma foi, je n'en sais rien, Roger-Bernard.

— Sonnez le maître d'hôtel.

— Je veux bien, mais sans doute est-il déjà dans la clairière.

Le maître d'hôtel répondit à la sonnerie et récita d'un seul trait, comme un collégien sa leçon :

— Monsieur le comte, ce sont des ris de veau panés d'un côté, sautés au beurre, servis avec garniture de petits champignons à la crème, petites tomates entières, fonds d'artichauts ornés de petits pois au beurre et une lame de truffe sur le médaillon.

— Hum ! l'eau m'en vient à la bouche. Allez, mon ami, dans la nouvelle salle à manger et servez chaud.

Le maître d'hôtel ayant fait demi-tour avec discipline, le comte de Foix acheva sa lecture :

— *Perdreaux rôtis sur canapé*. À la bonne heure : je reconnaîtrai mon gibier au passage. Et mes vins ? Comment ferez-vous pour chambrer le Corton et rafraîchir le Montrachet ?

— Il y aura des seaux de glace pour le Champagne et même pour votre Montrachet. Et la température est si clémente que votre Corton sera presque chaud.

— C'est bien. Vous n'avez rien oublié. Passons maintenant aux convives.

— Comment ! vous ignorez leur liste ? Je reconnais là votre insouciance ou votre indifférence.

— Je me fie à vous, chère amie.

— Moi qui désire vous consulter sur le protocole ! Je crains de l'avoir quelque peu bousculé.

— Il ne faut jamais bousculer le protocole. Si vous touchez aux formes dans les relations mondaines, ce sera l'anarchie. Il n'y a déjà que trop de ces anarchistes de salon qui prétendent profiter des plaisirs de la société tout en affichant leur affranchissement de ses préjugés, afin de se ménager ailleurs des appuis. Leur double jeu n'est qu'un exercice de lâcheté.

— Oh ! ne soyez pas si sévère, Roger-Bernard ! Je me suis contentée de favoriser des affinités électives par le moyen du choix des places. Ne contrarions pas les affinités électives. Elles se vengent.

— Votre système est bien dangereux. Énumérez-moi donc vos invités. Je gage que vous avez fait appel à toutes les nations.

— Seulement la France, l'Angleterre, l'Amérique, la Suisse et l'Albanie.

— L'Albanie ?

— Oui, le comte Gregory qui la représente à Genève pour ses revendications, et la comtesse.

— Bien. Et la Suisse ?

— Un seul : le docteur Dominant qui soigne les maladies nerveuses et les neurasthénies.

— Comment a-t-il pu se soustraire à ses clientes aux maux innombrables ?

— Oui, sa clinique est si encombrée qu'il a dû louer un hôtel supplémentaire.

— Il aurait pu louer tous ceux que les délégations occupent. À l'Amérique maintenant.

— Un seul couple, sans me compter.

— Ne vous comptez pas, Ethel. Vous êtes Française, et même de la plus vieille France. Mais vous l'oubliez quelquefois.

— Comment l'oublierais-je, Roger-Bernard ?

— Eh bien ! mais ce soir même, avec votre absurde jeu venu de New-York.

— C'est pour le franciser.

— J'espère que vous n'y parviendrez pas.

Leur discussion sur la *murder-party* allait-elle recommencer ? Un silence, chargé d'un petit orage de grêle, suivit, que brisa le comte avec courtoisie :

— Et votre couple américain ?

— Mr. et Mrs. Edgar Hilden. Mr. Hilden est le correspondant des plus grands journaux des États-Unis. Il est venu à Genève pour les séances de la Société des Nations, et il a amené sa nouvelle jeune femme.

— Sa nouvelle jeune femme ?

— Oui, il en est à son troisième divorce.

— C'est une manière d'union libre. Vous avez pensé à votre publicité avec ce journaliste. Ainsi vos crimes traverseront-ils les mers comme hier Costes et Bellonte. Tout cela, chère amie, n'est que du menu fretin. Je suppose que vous me réservez les noms des convives plus reluisants. Passons à la Grande-Bretagne.

— Elle est en effet brillamment représentée. Tout d'abord lord Robert Musgrave.

— Ah ! oui, celui qui fut au Foreign Office le bras droit de sir Austen Chamberlain. Je le croyais en disgrâce.

— Le ministère Mac Donald le voulait disgracier en effet, mais il a dû l'envoyer en mission aux Indes et aujourd'hui il l'envoie à la session de Genève avec M. Henderson.

— Et lady Musgrave ?

— Vous ne savez donc pas qu'elle est à demi folle depuis qu'elle a perdu une délicieuse fille à l'âge de l'adolescence ? Elle communique avec la morte et vit dans un autre monde. J'ai invité Mme de Maur, la femme de notre ambassadeur à Berne, – l'ambassadeur ne sera libre qu'après le dîner, – et sa fille Claire, parce que cette charmants jeune fille passe pour être l'amie intime de lord Musgrave qu'elle a connu à l'ambassade de Londres et à la légation du Caire.

— Son amie seulement ?

— Oh ! vous, Roger-Bernard, vous ne croyez pas aux passions platoniques. Songez qu'ils sont séparés par des lieues. J'ai précisément placé Claire de Maur à table à côté de lord Musgrave pour réparer un soir l'injustice de cette séparation.

— Comme vous êtes bonne, vraiment, Ethel, de flatter ainsi les amours illégitimes ! Qu'avez-vous fait encore pour elles ?

— Eh bien ! j'ai mis sir Brian Daffodil, du bureau de la Coopération intellectuelle, qui est professeur d'histoire de l'art à l'Université d'Oxford et qui a publié un énorme ouvrage sur l'esthétique sociale de John Ruskin, à côté de M[rs] Harriett Rowsell, la romancière anglaise qui s'était mariée à Boston et qui n'a pu supporter les manies de son mari.

— La pauvre femme !

— Elle n'est pas retournée pour autant en Angleterre et vit l'hiver sur la Côte d'Azur, l'été en Suisse ou à Paris. Il paraît qu'ils flirtent depuis trente-trois ans.

— Depuis trente-trois ans ! Alors vous eussiez pu laisser toute la table entre eux.

— Vous ne cessez pas de plaisanter, Roger-Bernard, sur les affaires de cœur. Mais vous ne plaisanterez plus tout à l'heure devant les belles victimes que nous immolerons devant vous.

Le comte de Foix, tout en écoutant sa femme, consulta le cartel qui marquait huit heures et quart. Il entraîna la comtesse sur la terrasse pour interroger la nuit bienveillante où la projection des phares et les appels des klaxons ne manqueraient pas de signaler la venue des convives. La nuit était douce et molle. Des souffles d'air tiède passaient, chargés du parfum des regains fraîchement coupés. Les étoiles étaient reculées par la clarté de la lune qui ne tarderait pas à se lever au-dessus du Salève et percerait le rideau des arbres de Crevin. Au loin, les feux de Genève brillaient plus que le firmament.

— N’est-ce pas, dit-elle à mi-voix, comme impressionnée par la splendeur du ciel nocturne, que nous serons bien dans la clairière ?

— Il y fera peut-être frais plus tard.

— J’ai tout prévu. Une toile nous préservera de tout vent.

— C’est égal : j’eusse préféré la salle à manger.

— Comme vous êtes bourgeois, Roger-Bernard, et que vous manquez donc de fantaisie !

— Si nous revenions, chère amie, à votre liste ? Elle n’est pas épuisée.

— En effet. Vous m’avez fait mêler la Grande-Bretagne à la France. Mes invités français seront eux aussi favorisés. J’ai prié Mme Aisery dont le mari est retenu à Genève par un dîner d’affaires important, mais qui viendra pour la *murder-party* avec l’ambassadeur de France, M. de Maur, le consul italien à Genève, M. Ferrari, le sous-préfet de Saint-Julien, un homme charmant, dont je ne retrouve pas le nom, et deux secrétaires de la Délégation japonaise, tous conviés à ce même dîner rival qui est un dîner économique international et décidés à nous rejoindre au plus tôt.

— Que de diplomates de renfort ! Et je compte deux nations de plus, l’Italie et le Japon. Vous n’avez pas invité un nègre ?

— Vous connaissez, Roger-Bernard, nos préventions américaines.

Le comte de Foix sourit aux préventions américaines. Il préféra revenir aux convives français :

— Aisery, le directeur de notre Compagnie aérienne Paris-Bagdad ? Je goûte fort son intelligence, sa hardiesse. Je le rencontre quelquefois au Jockey dont il fait partie. Sa femme, la jolie Mme Aisery, toujours si peinte et si élégante dans ses toilettes à la mode de demain, est une des plus exquises femmes de Paris. Vous avez eu là un choix heureux et je vous en félicite.

— Elle ne sera pas votre voisine, et je le regrette pour vous. Car vous aurez à votre droite Mme de Maur, et à votre gauche la comtesse Gregory.

— Plaisir austère, mais protocolaire. Comme vous aurez vous-même lord Musgrave à votre droite, et à votre gauche le comte Gregory. Lord Robert Musgrave est un peu majestueux, mais il a gardé beaucoup d'agrément.

— Oui, je l'aurai à ma droite, mais il sera accaparé par Mlle Claire de Maur.

— Qui ne sera pas à sa place.

— Je lui ai donné un avancement amoureux. À ma gauche je prendrai Pierre Bussy.

— Votre flirt ?

— Oui, mon cher vieux flirt de collaboration et d'amitié. Vous n'en prenez pas ombrage ?

— Certes non, chère amie. Mais le comte Gregory sera furieux.

— Tant mieux, cette fureur épaissira l'atmosphère criminelle.

— … Que clarifiera le contentement des couples que vous aurez favorisés.

— Non, l'amour prédispose aux pensées de mort. L'amour et la mort marchent de compagnie. Shakespeare les met côte à côte, et votre Alfred de Musset. Je placerai donc M. d'Aubré, notre secrétaire d'ambassade à Berne, à côté de la pimpante Mme Aisery.

— Ah ! vous avez invité M. d'Aubré ?

— Naturellement. On m'assure qu'il l'adore depuis fort longtemps, mais l'on n'est point certain qu'elle ait pour lui plus qu'une tendre amitié.

— Vous me faites rire avec votre tendre amitié : comme s'il y avait autre chose de sérieux entre homme et femme que la recherche du plaisir !

— Ne jouez donc pas au Lauzun, Roger-Bernard. N'est-ce pas qu'il sera bon d'entourer Mme Aisery de quelques soins aimables avant de la sacrifier ?

— Qui vous parle de la sacrifier ?

— Mais elle sera notre première victime. Vous la retrouverez dans ma chambre baignée dans son sang.

— Je ne veux pas voir cela.

— Vous êtes chez vous, Roger-Bernard. Vous assisterez à ce spectacle, mais Grace Aisery, – elle s'appelle Grace, un joli nom, – se relèvera au dernier acte pour nous saluer avant de retourner à Genève dans la nuit, en compagnie de son cher mari, et de son sigisbée, M. d'Aubré. Mais que faites-vous donc avec vos doigts ?

Le comte levait, en effet, ses doigts successivement et trois fois répéta ce manège.

— Eh bien ! je compte, chère amie, et j'arrive à treize. Mauvais chiffre, et qui convient à vos desseins criminels. Le treizième est cette délicieuse Mme Aisery que vous immolez si légèrement.

— Treize ?

— Parfaitement. Comptez, vous aussi. Lord Robert Musgrave ; Mme de Maur et sa fille ; sir Brian Daffodil et Mrs Harriett Rowsell ; Pierre Bussy, votre flirt ; M. d'Aubré, celui de Mme Aisery ; le comte Gregory et la comtesse ; Mr. et Mrs. Edgar Hilden ; et le professeur Dominant. Total : treize convives. Plus vous, Isabelle et moi : seize. Vous m'aviez parlé d'un dîner de dix-huit couverts.

— Vous oubliez Georges d'Aigues. Vous oubliez toujours Georges d'Aigues. Il sera au bout de la table avec Isabelle, sa fiancée.

— Vous les placez à côté l'un de l'autre ?

— Naturellement.

— Je n'en vois pas la nécessité.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Roger-Bernard ? Deux fiancés ! Vous n'avez pas de cœur. Je m'en suis déjà aperçue.

— Quelle erreur, Ethel, quelle erreur ! Je supporte mal la présence de cet individu, voilà tout.

— Cet individu, cet individu ! Mais il s'agit de notre futur gendre, un gentilhomme parfait, beau et sportif, diplomate par surcroît, et à qui vous avez vainement cherché des tares.

— Il me déplaît, voilà tout.

— Mais il plaît à Isabelle.

— C'est le malheur.

Comme le comte se penchait au bord de la terrasse, il vit briller les phares d'une automobile débouchant de la route de Genève sur la route nationale d'Annemasse à Saint-Julien qui longe le coteau de Crevin avant d'aborder la pente au village de Bossey :

— Voici, dit-il, la première charrette de vos condamnés. Dans cinq minutes, ils seront là.

Il fallait en effet compter cinq minutes à peine pour achever le circuit et stopper devant la grille du château.

— Eh bien ! convint-il, avec cet individu, cela fait dix-sept. Vous avez le temps de me peindre le dix-huitième.

— Je l'ai gardé pour la bonne bouche. C'est ma trouvaille, et j'ai bien envie de vous en réserver la surprise.

— À votre aise, pourvu que cette surprise ne soit pas trop excentrique.

— Comme vous avez des mots sévères, Roger-Bernard ! Excentrique ! La princesse Falize avait un numéro sensationnel : miss Europe, dont la beauté classique assurait le succès de sa soirée. Connaissez-vous miss Europe ?

— Sans doute : j'ai déjeuné à côté d'elle. On ne la remarquait pas tout d'abord, et puis on ne remarquait plus

qu'elle, tant il y avait d'harmonie répandue sur son visage et sur tout son corps. Cependant je la trouvai trop brune à mon gré.

— Oui, vous préférez les épaules blanches. Eh bien ! vous serez servi. Moi aussi, j'aurai mon numéro sensationnel.

— Oh ! un numéro sensationnel pour lequel il n'y a qu'une mauvaise place au bout de la table, si j'ai bien compris votre classement, en face d'Isabelle et de ce M. Georges d'Aigues.

— Évidemment : je ne pouvais le faire passer avant des ambassadeurs et des académiciens. Elle aura pour voisins le docteur Dominant qui l'observera et Mr. Edgar Hilden qui l'interviewera pour ses journaux d'Amérique.

— C'est donc une femme ?

— Et quelle femme !

— Vous m'inquiétez vraiment, Ethel, vous m'inquiétez. Je redoute vos bizarreries et vos fantaisies. Est-elle du moins de notre monde ?

— Vous ne le voudriez pas. Un numéro sensationnel. Elle sera la seconde victime. On la trouvera morte dans la chambre d'Isabelle, couchée sur son lit. Et il faudra deviner : suicide ou assassinat ? Vous devinerez comme les autres invités, cher ami. Vous avez si facilement rétabli ce qui s'était passé à la *murder-party* de lady Howart où vous n'étiez pas !

— Nommez-la-moi, je vous en prie.

Les freins d'une automobile grincèrent devant le portail d'entrée. Elle avait dû prendre le virage en vitesse et s'arrêter brusquement.

— Ce n'est peut-être pas la peine. Si c'était elle ! Sûrement elle arrivera la première. Elle ne doit pas encore avoir l'usage du monde. Elle ne joue les princesses qu'au cinéma.

— Une *star ?*

— Oui.

— Laquelle ?

— La plus célèbre en France.

— Clarisse Villevert ?

— Vous devinez toujours.

— C'est insensé.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai.

Et le comte de Foix, dont le visage venait d'exprimer la plus véhémente colère, s'avança la bouche fleurie et le sourire d'usage sur les traits, au-devant de la nouvelle venue, de la première venue qui faisait une entrée de théâtre dans une robe en moire rubis avec manteau japonais brodé noir, rouge et or, un peu trop voyante et somptueuse pour une réception à la campagne. Puisqu'elle devait mourir dans une chambre de jeune fille, elle y mourrait en beauté.

— Comme nous sommes heureux de vous recevoir ici, mademoiselle !

La comtesse qui, un instant, avait redouté un éclat de son mari, tant elle l'avait vu irrité au seul nom prononcé de Clarisse Villevert, respira devant cet accueil, comme si elle ignorait l'empire qu'il exerçait sur lui-même dès que le reprenait la vie de société. À son tour, elle s'avança vers le numéro sensationnel qui devait assurer le triomphe de sa soirée.

Isabelle, en mousseline de soie vert d'eau et mantelet de panne noire à grand col de renard blanc, ce qui soulignait un peu trop la nuance foncée des épaules et des bras cuits au soleil, resplendissante de jeunesse, les yeux rayonnants et les dents humides éclairant le visage, descendait au même instant. À son tour, elle salua l'étoile et ajouta :

— Mon fiancé, Georges d'Aigues, m'a parlé de vous. Il vous admire beaucoup.

— Ah ! dit Clarisse Villevert avec un mauvais sourire, il vous a parlé de moi ?

Le regard d'Isabelle rencontra alors celui de son père. Elle vit plus loin que sa mère n'avait vu et retrouva au fond des yeux cette inquiétude qu'elle y avait surprise toutes les fois qu'elle avait tenté de lui parler de son fiancé. De quel danger inconnu était-elle le signal dans cette soirée de fête, – de fête donnée en l'honneur du crime ?

IV

MISE EN MARCHE

Quelques centaines de mètres séparent le château de Crevin de la clairière où Lassalle fut blessé à mort. Ethel de Foix avait raccourci la distance en prenant par les dépendances et par une allée de noyers qui rejoint les bois. Elle avait fait jeter du sable fin sur ce chemin étroit afin qu'il fût doux aux petits souliers de satin qui le fouleraient. Et même elle avait pensé engager une cohorte de paysans savoyards afin de l'éclairer avec des torches au passage du défilé, mais la lune, commandée et exacte, se levant au-dessus du Salève, serait le meilleur lampadaire.

Quand tous les invités furent rassemblés, le comte de Foix s'offrit le plaisir de leur montrer la salle à manger vide. Personne n'en fut choqué. On s'attendait, en venant, à des aventures extraordinaires : elles commençaient par cet escamotage. Des cocktails furent passés à la ronde avant d'affronter la marche en plein air. Puis la comtesse entraîna ses hôtes dans le lieu symbolique qu'elle avait choisi à cause de son romanesque sanglant. Elle prit la tête du cortège, avec Mme de Maur, la femme de notre ambassadeur à Berne, qui eût préféré un endroit clos à cause de ses rhumatismes menaçants et de ses goûts casaniers, et la comtesse Gregory qui, peu sûre de ses manières, s'efforçait de copier celles des grandes dames et ne manquait pas de les exagérer. Mais, peu à peu, sous la clarté bienveillante de la lune – bienveillante parce qu'elle est mesurée – les couples s'égrenèrent derrière

elle, selon les affinités électives comme elle disait pour avoir mal lu Goethe, et selon ses prévisions mêmes pour les places à table, contrariées toutefois çà et là par des rencontres habiles ou maladroites.

Claire de Maur, toute en blanc, robe de crêpe georgette et manteau de panne blanc garni d'hermine, blonde par teinture plus que par nature, blanche et rose avec des pâtes et des fards, mais gracieuse au delà de toute expression avec ses beaux yeux bruns veloutés aux longs cils chargés de mélancolique langueur, s'était rapprochée sans hésiter de lord Robert Musgrave visiblement troublé dès son apparition :

— Oh ! lui dit-elle, vous revoir, après si longtemps !

— Petite Claire, protesta l'homme d'État anglais, quand serez-vous raisonnable et n'oublierez-vous plus mon âge ?

— Ne parlez jamais de votre âge, Robert. Soyez vous-même ce soir, je vous en prie, vous-même et non pas un autre.

— Il est si difficile et si dangereux d'être soi-même !

— Eh bien ! acceptez le danger.

— Pour moi, je l'accepterais, mais pour vous…

— Moi, je n'ai pas peur.

Ils n'avaient pas prévu la délicatesse d'Ethel de Foix qui les plaçait l'un à côté de l'autre au mépris du protocole.

Sir Brian Daffodil qui, en pieux disciple de John Ruskin, pratique le culte exclusif de la beauté et qui tient, disait-il, son nom de fleur d'ancêtres versés dans l'art des jardins, tâ-

chait au contraire de se soustraire à la poursuite quasi éternelle de Mrs Harriett Rowsell pour courtiser, à sa manière étrangère et féline, l'élégante Mrs. Hilden en robe de tulle noire bordée de velours et paletot turquoise, et lui décocher des compliments, dont la poésie recouvrait à peine la vivacité.

M. d'Aubré, secrétaire d'ambassade, s'attachait aux pas de la pimpante Mme Aisery, dont la taille allongée se parait à merveille d'une toilette de mousseline à pavots jaunes et noirs et qui couvrait ses laiteuses épaules d'un manteau jaune à col de lynx. Elle passe pour l'une des plus raffinées coquettes de Paris, sans qu'on ait jamais pu lui attribuer une liaison avec certitude. On a beaucoup parlé, précisément, des assiduités de M. d'Aubré, mais il sait, lui, à quoi s'en tenir et déplore que les bruits publics n'aient pas plus de consistance.

— Vous savez, Grace, – Dieu ! que j'aime votre nom !…

— Mon nom seulement ?

— Faut-il vous dire ?…

— Pas maintenant.

— Dans cette comédie que nous jouons ce soir…

— Vous appelez ça une comédie !

— Tragédie, si vous préférez.

— Je ne préfère pas, mais j'y meurs, et même j'y meurs assassinée. Sans savoir par qui. Peut-être par vous.

— Ah ! non. Je ne pourrai jamais me résigner à vous voir mourir. D'autant plus que, d'après le scénario, je suis votre amant.

— Ne vous vantez pas : mon futur mari, parce que, – toujours dans le scénario, – je divorce.

— Divorcez dans la réalité.

Elle le regarda bien en face :

— Vous savez bien que j'aime mon mari.

— Et moi ?

Elle rit, et son rire clair sonna sous la lune :

— Vous aussi. Beaucoup.

La star célèbre, théâtrale dans sa robe grenat, avait manœuvré pour isoler d'Isabelle Georges d'Aigues. Mais elle avait peine à contenir sa voix courroucée et il scandait leur dialogue de : *Plus bas, on nous entend*.

— Tu ne t'attendais pas à me voir ici, Georges ?

— Naturellement.

— Si tu l'avais su, tu ne serais pas venu.

— Certes non.

— Ah ! le secret a été bien gardé. La comtesse de Foix me l'avait demandé.

— Mais que venez-vous faire ici ?

— Un numéro. Une morte. J'ai accepté pour la voir.

— Qui ?

— Ta fiancée, parbleu !

— Chut !

— Elle ne répond pas du tout au portrait que tu m'en avais fait.

— Mais si !

— Tu m'as menti, une fois de plus. Elle est mince et musclée, elle est fraîche, elle plaît aux hommes.

— Mais non.

— Je te dis que si. Tu ne l'épouseras pas.

— Voyons, Clarisse, vous savez bien nos conventions.

— Oui, mais elle devait être laide et elle ne l'est pas.

Georges d'Aigues n'était pas inquiet sur le couple qui les précédait. Un couple qui s'est choisi n'entend pas les propos des autres. Mais il se retourna pour voir qui les suivait. Un groupe de quatre hommes se pressait sur le chemin étroit : Edgar Hilden prenait trois interviews à la fois pour ses journaux d'Amérique. On ne perd pas son temps dans le monde, dans le Nouveau Monde. Il réclamait à Pierre Bussy, l'académicien, son avis sur l'art dramatique en France depuis la guerre et sur l'avenir du cinéma. Puis il se tournait avec un sourire aimable vers le comte Gregory, comme s'il ressentait une curiosité immodérée des affaires d'Albanie que les États-Unis avaient le tort immense de trop ignorer. Après quoi il interrogeait le professeur Dominant sur les maladies nerveuses et l'écoutait pourfendre les théories freudiennes dans leurs exagérations érotiques.

Le comte de Foix fermait la marche avec sa fille. Il épanchait sa mauvaise humeur qu'il dissimulait si habilement en société :

— Quelle idée de nous emmener dans cette clairière ! Et ce jeu américain où l'on simule des assassinats ! Et cette star qu'on invite comme pour une représentation !

— Clarisse Villevert. Une célébrité, papa.

— On se renseigne sur les célébrités. Celle-ci, qui ne cherche que le succès et la fortune, et qui les cherche sans arrêt ni pitié, est la fille d'une blanchisseuse et d'un métèque. Elle n'a ni instruction ni usage.

— Mais elle est belle. Pourquoi, papa, cette sévérité ? vous qui êtes toujours si indulgent ! Il m'a semblé tout à l'heure que vous aviez de la tristesse.

— Moi ? non. J'aime beaucoup ma petite Isabelle et je la voudrais heureuse.

— Je le suis tant :

— Vraiment ?

— Oui, vraiment, papa. Il ne faut pas me gâter ma joie dans cette belle nuit de fête. Vous surtout.

— Pourquoi moi surtout ?

— Parce que vous savez bien mon affection, mon… mon admiration.

— Oh ! non, pas d'admiration, petite. Les hommes ne sont jamais admirables, ou si rarement, et par intermittences. Va vite rejoindre M. d'Aigues puisqu'il en est ainsi. Mais où est-il ?

— En avant.

— Pourquoi ne t’a-t-il pas attendue ?

— J’étais avec vous. Il vous redoute instinctivement. Vous ne cherchez pas à l’attirer. Promettez-moi…

— Mais oui. Va le rejoindre. Il est devant le groupe de ces messieurs. Avec qui est-il ?

— Avec l’étoile.

Il dut retenir sa fille qui avait buté contre une borne.

— Ah ! murmura-t-il, tu as heurté la pierre de l’inscription.

— Quelle inscription ?

— Celle de la mort de Lassalle.

V

LES PLAISIRS DE LA TABLE



MENU

Montrachet 1915

Château Latour 1918

Corton grand vin 1915

Pommery brut 1911

Le consommé madrilène froid ou chaud en tasse

Les truites sauvages à la nage

Les médaillons de ris de veau Sévigné

Les perdreaux rôtis sur canapé Bread sauce

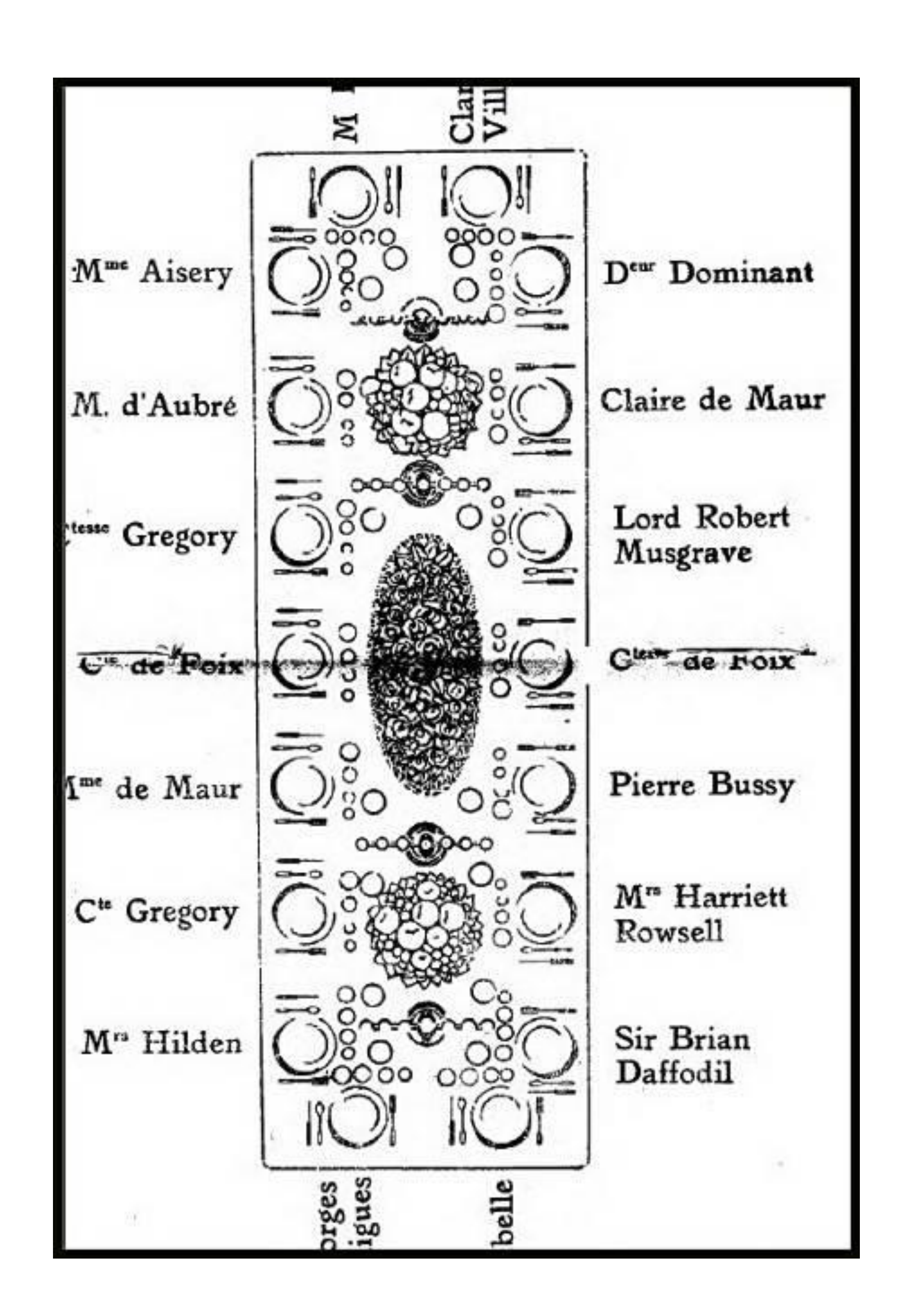
Pommes chipp

La salade mimosa

La bombe Hélène

Les fruits au Porto

à dix heures, Murder-party


Mme Aisery
Deur Dominant
M. d'Aubré
Claire de Maur
tesse Gregory
Lord Robert Musgrave
de Foix
de Foix
me de Maur
Pierre Bussy
Cte Gregory
Mrs Harriett Rowsell
Mrs Hilden
Sir Brian Daffodil

VI

CONVERSATIONS

Ainsi le comte de Foix et sa fille Isabelle rejoignirent-ils les invités dans la clairière où la table était dressée avec un art extrême du décor. Des candélabres nombreux, dont le souffle presque imperceptible du soir inclinait à peine la flamme, distribuaient une lumière chaude et mouvante sur les fleurs du surtout doublées par une glace, sur les corbeilles de fruits colorés, sur les carafons de rubis ou d'or, sur les verres de Baccarat, sur la chair et les toilettes des femmes, et jusque sur leurs ongles trop rouges qui paraissaient tachés de sang comme le cou des colombes poignardées. À travers les sapins et les chênes, la lune, maintenant détachée de la montagne et montant en plein ciel, lançait comme une pluie d'argent ses rayons sur les convives et jusque sur les eaux mortes de l'étang voisin abritées dans leurs taillis. Ils jouaient un peu plus loin, dans la clairière dégagée, sur l'herbe, comme une ronde de sylphes à la musique monotone des grillons. La douceur de la nuit était telle que plusieurs de ces dames laissèrent glisser leurs manteaux et ne craignirent pas d'offrir leurs épaules à la fraîcheur.

Chacun se louait du tact et de la délicatesse de la comtesse de Foix dans le choix des places, sauf le comte Gregory qui estimait l'Albanie désavantagée et défiait du regard, presque en face de lui, Pierre Bussy l'académicien qu'il considérait comme un usurpateur et qui ne soupçonnait rien de ces manèges malveillants, et sir Brian Daffodil qui, enragé

d'être le voisin de Mrs Harriett Rowsell, commença de se tourner vers Isabelle sans se rendre compte que la jeune fille était fiancée et que dès lors il convenait de ne la point divertir de son bonheur par la conversation même la plus brillante.

— Pourquoi, lui reproche Isabelle qui a hâte de s'isoler avec Georges d'Aigues, vous détourner de Mrs Harriett Rowsell, votre voisine, qui penchait tout à l'heure vers vous un visage implorant ?

— Je brûle, mademoiselle, de vous raconter notre histoire. Avec la loyauté de la jeunesse, vous me donnerez raison. Nous sommes deux revenants, Harriett et moi.

— Deux revenants ?

— Oui, deux revenants. Quand nous nous sommes rencontrés, il y a trente-trois ans, nous nous sommes reconnus, car nous avions le même goût pour les ballades écossaises. Nous ne pouvions nous rassasier de nos promenades parmi les bruyères de Lochmaben. Tous deux, nous étions fiancés.

— Comme moi, se hâte de proclamer Isabelle.

— Vous l'êtes ? Quel dommage !

— Pourquoi est-ce dommage ? demande-t-elle en riant.

— Mais parce que je dois brusquer la fin de mon histoire et me tourner décidément vers ma voisine de droite. Nous étions alors fiancés, mais pas ensemble. Chacun de son côté. Elle aurait dû mourir le lendemain de mon mariage, et moi le surlendemain.

— Pourquoi la supprimer la première ?

— Les femmes ne devraient pas poser cette question. Parce que les femmes, en amour, donnent toujours l'exemple. Elle a survécu. Moi aussi. Vous voyez bien que nous sommes des revenants.

Puisqu'il lui faut décidément abandonner cette jolie partenaire de droite, il interpelle Pierre Bussy qui est de l'autre côté de M[rs] Harriett Rowsell et que la comtesse de Foix, pour l'instant, laisse vacant, afin d'adresser elle-même la parole à son hôte le plus illustre, lord Musgrave.

— Ce jeu importé d'Amérique, monsieur l'académicien…

— On ne doit pas en parler pendant le dîner…

— *The murder-party* est un témoignage de la barbarie d'outre-mer. Je lisais récemment, dans mes journaux de Londres, la reproduction d'une enquête menée aux États-Unis. Le journaliste demandait aux plus hautes personnalités, évêques, professeurs, magistrats, quelles étaient leurs lectures favorites. Presque tous répondirent : les livres de détectives, ceux d'Edgar Wallace, ceux de Conan Doyle, et encore ceux d'auteurs beaucoup plus repoussants. Et pourquoi ? à cause du problème à résoudre. De là à imaginer ce jeu d'assassinats, il n'y avait qu'un pas.

— Il a été franchi, dit Pierre Bussy. Mais ce jeu peut être relevé par la psychologie.

— La psychologie, monsieur l'académicien ! Demandez à lord Musgrave, qui est l'autre voisin de la comtesse de Foix, ce qu'il pense de la psychologie américaine. Il n'y a pas si longtemps que lord North, ambassadeur de Sa Majesté la reine Victoria à Washington, demandait son rappel. Et savez-

vous pourquoi il demandait son rappel instamment et immédiatement ?

— Comment le saurais-je ? Il ne se plaisait pas en Amérique.

— Il ne pouvait pas s'y plaire. C'était un homme très distingué et même raffiné dans ses manières. Quand il dînait à la Maison-Blanche, il voyait parfois le Président sortir de sa poche un couteau pour couper la viande.

— Vous plaisantez, sir Brian, intervient Mrs Rowsell.

— Je ne plaisante pas, et il n'y a pas si longtemps. Cependant, à Londres, Sa Majesté la Reine refusait de le rappeler. Alors il mit sous enveloppe diplomatique un insecte qui, pendant un repas, avait sauté sur lui de la personne du Président, et qu'il avait saisi avec promptitude et habileté, parce que son avenir était en jeu. Il fut aussitôt rappelé.

— Sir Brian, proteste encore Mrs Harriett Rowsell, tandis que l'académicien rit de l'insecte historique, vous êtes insupportable. Les États-Unis sont un pays admirable d'énergie, de volonté, de création. Ils se sont faits en moins d'un siècle.

— Précisément, ils se sont faits trop vite.

— Ils se sont faits si bien qu'ils dépassent aujourd'hui tous les autres en puissance d'argent et de production.

— Mais vous n'avez pas pu y rester, Harriett.

— On y porte le plus beau linge, on y offre les fêtes les plus chères.

— Mais on y croit la vieille Europe finie, quand elle est demeurée la gardienne de la civilisation.

— L’Europe, sir Brian, se détruit elle-même de ses propres mains.

M[rs] Harriett Rowsell défend l’Amérique depuis qu’elle l’a quittée. Son roman le plus célèbre, *Eternal Love,* est, comme il arrive à la plupart des femmes écrivains, l’histoire de son cœur. Éric et Annabella, ses deux protagonistes, se rencontrent quand ils sont déjà fiancés l’un et l’autre. Irrésistiblement attirés l’un vers l’autre, ils ne songent pas, néanmoins, dans leur loyauté, à rompre des liens antérieurs, mais chacun d’eux fait l’aveu de sa passion nouvelle à celle et à celui qui les peuvent seuls délier. La fiancée d’Éric et le fiancé d’Annabella n’estiment point qu’une rupture doive intervenir. Ainsi les deux mariages sont-ils célébrés qui séparent pour toujours les deux amoureux. Mais trente ans plus tard, ayant vécu l’un aux Indes, l’autre en Écosse, ils se retrouvent dans un salon de Londres et s’aperçoivent que leur amour est resté tel qu’au premier jour de leur rencontre. Lui a contracté une maladie de foie sous des climats excessifs : il revient jaune et ossifié de l’empire d’Asie. Elle, engourdie dans un château d’Écosse, s’est alourdie et empâtée. Rien ne leur demeure plus de ces attraits physiques qui les avaient sans doute autrefois précipités l’un vers l’autre. Néanmoins, sous les apparences que le temps a modifiées, survit ce quelque chose d’inaltérable qui, précisément, est l’amour.

Isabelle, qui a lu ce livre suranné, survivance de la littérature victorienne, en reconnaît avec surprise les héros sur les indications que lui a fournies son aimable voisin. Sir Brian Daffodil, la cinquantaine dépassée, est encore séduisant avec son masque rasé et régulier, sa maigreur musclée,

sa voix harmonieuse et son érudition à l'usage du monde. Et si les cheveux prématurément blancs et coupés courts de Mrs Harriett Rowsell, son visage chétif et mince allongé en triangle et déjà flétri, la vieillissent jusqu'à la soixantaine, les yeux dorés ont gardé une si limpide candeur, la bouche a tant de grâce, et la tournure tant de sveltesse, qu'une fraîche jeune fille paraît cohabiter avec la chère vieille dame. Ainsi n'a-t-elle point perdu le don de plaire, mais c'est un charme de spiritualité qu'elle exerce et non un autre. Elle donne envie de tenir des propos intelligents et honorables, élevés même, sur des sujets d'humanité ou d'art.

« Ils pourraient s'aimer encore, songe Isabelle, sans trop de ridicule. Et sir Brian est excédé de cette éternelle amoureuse… » Puis, elle se tourne résolument vers Georges d'Aigues, son fiancé, avec une pensée nouvelle d'anxiété : « M'aime-t-il ? M'aimera-t-il toujours ?… »

La comtesse de Foix entretient lord Musgrave de ses voyages aux Indes, afin de ne pas le restituer trop ostensiblement à Claire de Maur. Lord Robert Musgrave est un bel homme qui porte à peine cinquante ans, bien fait, haut et fort, au visage rasé un peu rouge, avec un grand front lumineux et des yeux de rêveur un peu surprenants dans un ensemble aussi viril. Il a été le principal secrétaire du Foreign Office à Londres et on le regardait en Angleterre comme le successeur d'un lord Cromer ou d'un marquis Curzon, quand le ministère Mac Donald, sans le mettre absolument en disgrâce, a réduit son importance. Comment est-il si différent de ses deux compatriotes, sir Brian Daffodil et Mrs Harriett Rowsell ? Mais n'y a-t-il pas, dans la Grande-Bretagne, comme « deux races qui, entre-croisées bien souvent comme

deux fils, demeurent distinctes à travers l'histoire ? L'une, la celtique, se reconnaît à son rêve léger et délicat, à ses imaginations aériennes, à son chimérique idéalisme, à son tendre sentiment, à la grâce fantasque et musicalement harmonieuse de sa poésie, à la sorcellerie subtile de son art, à ces divinations d'un au-delà de mystère que de loin en loin, par un signe, la vivante nature fait pressentir au poète… Cette race a certainement pour filles l'une des âmes de Shakespeare, celles de Spencer, de Keats, de Shelley, de Tennyson, de William Morris, de Walter Pater[1]… » De Ruskin aussi, le maître de sir Brian. L'autre race, plus positivement anglaise, plus individualiste, plus violente dans l'action, positive et passionnée ensemble, et « de temps en temps arrachée à son travail persévérant par des crises d'imagination poétique et sombre », serait représentée dans la littérature par un Swift, un Byron, une Charlotte Brontë, un Carlyle, un Kipling. Chez lord Musgrave, si préoccupé à travers la guerre et après la guerre de la domination anglaise, un drame intime s'est mis en travers du droit chemin tracé par sa volonté. Comment la comtesse de Foix a-t-elle pénétré dans son jardin secret ? Il a connu Claire de Maur tout enfant à l'ambassade française d'Hyde Park. Elle est devenue jeune fille dans son voisinage, tandis que lady Musgrave, désespérée de la perte de son unique enfant, sombrait dans une demi-démence. Il avait accoutumé de la promener dans les beaux parcs de Richmond, de Kew ou de Windsor ou dans les musées. Comment se défier des rencontres d'une jeune fille de dix-huit ans et d'un homme de près de cinquante ? Cette jeune fille s'était éprise de cet homme supérieur qui avait tenté vainement de la fuir.

---

[1] André Chevrillon : étude sur Rudyard Kipling.

Les impossibilités et les distances s'étaient entassées entre eux. Ils s'étaient rejoints au Caire, en Italie, aux sports d'hiver en Suisse. Deux ans auparavant, ils s'étaient donné rendez-vous à Mürren qui est une haute station alpestre en face de la Jungfrau, et lord Musgrave avait manqué à sa parole. Il avait écrit à la jeune fille une tendre lettre de rupture. Depuis cette date ils ne s'étaient pas revus.

Il raconte à sa voisine les fêtes données par le Guicowar à Baroda, et qui consistaient en combats d'éléphants et de rhinocéros, et aussi de gladiateurs nus armés de griffes en cornes :

— Ils se ruent les uns contre les autres, et leurs corps sont bientôt tout rougis de sang. Grisés par cette vue, ils entrent dans une sorte de frénésie et se déchirent jusqu'à là mort, à moins que le Guicowar n'arrête la bataille en passant un collier de perles au cou du vainqueur.

— C'est horrible et excitant.

— Les nations d'Europe ne se sont-elles pas, madame, pareillement déchirées dans la guerre ?

Claire de Maur n'écoute plus depuis un instant les propos que lui tient le docteur Dominant sur les diverses étrangetés de ses plus belles neurasthéniques. Elle se recueille toute dans l'attente lumineuse de communiquer après tant de mois noirs avec son cher voisin.

— Je ne dois pas vous accaparer, dit avec un sourire entendu Ethel de Foix à lord Musgrave.

Celui-ci ne proteste pas. Que le mystère de sa vie commence d'être connu, il n'en a cure pour l'instant. Il retrouve son amie perdue, et il la retrouve intacte.

— Parlez-moi, Claire, afin que j'entende votre voix que je n'entendais plus.

— Mais, moi, j'entendais la vôtre.

— Oh ! comment pouviez-vous l'entendre ?

— Vous savez bien que je vous écoutais. On croyait que vous parliez pour le monde entier, et c'était pour moi. À votre retour des Indes, vous avez prononcé un grand discours à la Chambre de commerce de Londres.

— Un discours économique, sourit l'homme d'État qui devine bien où elle veut en venir.

— Parfaitement, un discours économique devant le microphone. Les journaux anglais m'avaient avertie. À l'ambassade de Berne, nous entendons parfaitement le poste de Londres. J'ai voulu vérifier où j'en étais de mon anglais. J'ai tout compris.

— Tout, vraiment ?

— Oui, vraiment. Au milieu des renseignements sur la production et les échanges, il y avait le récit d'une randonnée au bord du Gange. Une jeune fille hindoue qui s'approchait du fleuve incarnait pour vous le printemps. Votre automne, disiez-vous, en était rajeuni, et ainsi le vieil empire britannique sans cesse renouvelé par son contact avec le vaste monde. Cela, c'était pour moi, n'est-ce pas, et non pour les marchands de la Cité ?

— C'était pour vous, Claire. J'espérais que vous m'écoutiez.

— Plus tard encore, dans un autre discours…

— Dans tous mes discours publics répandus par la T.S.F., j'ai mis une phrase pour vous.

— Et je l'ai toujours trouvée. C'était délicieux, cet aveu d'amour à distance.

— Il n'y a plus de distance, Claire, entre nous…

Comment un grand journaliste américain perdrait-il une quatrième occasion d'interview ? Edgar Hilden est placé à côté de la plus célèbre étoile du cinéma français. C'est une chance pour lui, mais plus encore pour elle, car il a le pouvoir de transformer cette célébrité locale en une célébrité mondiale. Les stars des États-Unis ont une tout autre situation artistique et financière que les chétives étoiles des nations européennes. Cette Clarisse Villevert, qui est si fabuleusement belle dans sa robe grenat, le corps moulé dans tous ses harmonieux contours, le visage régulier et les yeux dévorants, ne le comprend-elle pas ? Elle ne lui prête aucune attention. Elle paraît absorbée dans une pensée qui l'agite, la tourmente, lui incline la tête de droite et de gauche comme si elle cherchait à fouiller les bois à la clarté de la lune. Sans doute ne l'a-t-elle pas identifié : les présentations se font si mal ! Il se présente donc de nouveau et ne produit aucun effet. Déjà vexé, il engage la conversation :

— Vous êtes une femme terrible, mademoiselle, ce qu'on appelle chez vous, je crois, une femme fatale. Les rôles de

femmes fatales sont toujours dévolus à des brunes. Vous tuez beaucoup, n'est-ce pas ?

Clarisse est contrainte à répondre, mais s'exécute de mauvaise grâce :

— Je suis tuée aussi.

— Quand ?

— Dans *Yamilé*. Dans *le Collier de clous de girofle*.

— Ah ! oui, je vous ai vue dans ce film tunisien. Vous étiez une fille du désert : Ghezella, je crois, la femme d'un vieux chef usé par l'âge, mais jaloux et vindicatif. Vous vous épreniez d'un officier français que vous aviez vu à cheval et qui était jeune et superbe. Chaque nuit vous le rejoigniez au risque de votre vie. La première fois que vous lui apparaissiez, vous aviez sauté du dehors, avec une souplesse de panthère, sur la fenêtre et vous vous teniez dans l'embrasure, éclairée par la lune, enveloppée d'un châle dont les franges s'effilaient jusqu'à vos genoux. Vous restiez immobile, ne sachant pas s'il voulait de vous. Et puis vous lui jetiez la rose rouge de l'oasis. Alors il vous recevait dans ses bras. En effet, dans ce film-là vous étiez étranglée par votre vieux mari. Il faudrait faire une affaire avec l'Amérique, changer le titre qui est long et obscur, appeler le film *Ghezella* et vous faire sauver au dernier moment par le jeune officier. En Amérique, il faut un dénouement heureux pour la sortie.

Mais il parle pour lui tout seul, bien qu'il propose une affaire. Il ne peut pourtant pas s'interviewer lui-même sur le cinéma. Clarisse Villevert s'est détournée de lui et continue d'agiter la tête de droite et de gauche, de la pencher, de la redresser, comme si elle inspectait les lieux avec insistance ou comme si elle était en proie à des tics nerveux. Elle est

bien la première star européenne qui se dérobe à une offre des États-Unis. Ne serait-elle pas atteinte quelque peu dans ses facultés mentales ?

Le professeur suisse qui l'observe d'un œil complaisant, – l'absorption de Claire de Maur par lord Musgrave lui laisse tout loisir, – veut profiter d'un mouvement qui projette le beau visage mobile de son côté et voici qu'il entreprend l'artiste sur sa spécialité :

— La plupart de mes clientes, mademoiselle, sont comme vous des virtuoses. Oui, des virtuoses dans l'art, de faire vibrer la lyre des émotions.

Il est assez content de cette phrase qui, cependant, n'a pas semblé porter. Plus direct, il reprend :

— Vous n'avez jamais visité ma clinique. Ou plutôt ma villa. Une villa spacieuse et gaie, au-dessus du lac. Pas au bord, à cause des accidents. Je vous y invite, mademoiselle.

Cette fois il obtient une réponse, mais sèche :

— Je vous remercie, monsieur, je ne suis pas malade.

— On croit toujours n'être pas malade. C'est une grande faiblesse ou une grande frivolité. Or, nous tenons de nous-mêmes le pouvoir de nous guérir. Notre équilibre dépend de nous. Autrefois, l'on ne soignait chez l'homme, et surtout chez la femme, que l'animalité. C'était le temps où l'on considérait l'intelligence comme une suite de phénomènes, le vice et la vertu comme des produits comparables au sucre et au vitriol. Le corps importait seul ; l'esprit suivait sa direction, participait à sa santé comme à ses déchéances. Mais, poussé plus loin, le positivisme démontra que le jeu des influences, – vous me suivez, mademoiselle…

— Mal.

— … Le jeu des influences, que l'on n'avait guère étudié, pendant toute une période du dernier siècle, que du dehors au dedans, s'exerçait aussi bien du dedans au dehors. Notre vie intérieure pouvait, dans une certaine mesure, corriger, redresser nos organes défaillants ; les anciens psychologues, que nous appellerions aujourd'hui des psychiatres, l'affirmaient en conseillant une bonne et forte hygiène morale. Et Goethe n'était-il pas allé jusqu'à prétendre que nous ne mourions que par une diminution de notre volonté ?…

Il a multiplié les grâces pendant ce discours, afin de retenir l'attention de sa voisine, de sa future cliente, et il en reçoit cette réponse :

— Ne trouvez-vous pas, docteur, que ces fleurs sont bien gênantes ?

— Elles sont inutiles, car leur parfum en plein air est perdu.

— N'est-ce pas qu'elles sont inutiles ?

Elles empêchent Clarisse de suivre, à l'autre bout de la table, les manèges de Georges d'Aigues et d'Isabelle de Foix qui lui font vis-à-vis. Si elles l'empêchaient totalement, passe encore, mais elles l'obligent à des torsions continuelles du cou et de la tête qui sont fatigantes et lui livrent un spectacle incomplet, d'ailleurs affligeant.

Découragé, le docteur Dominant profite d'une seconde où Claire de Maur se tourne de son côté pour lui expliquer, à voix confidentielle :

— Cette Clarisse Villevert est une malade, une grande malade. Elle est au dernier degré de la neurasthénie. Pour

moi, elle est obsédée. Peut-être même fait-elle de la mélancolie anxieuse. Observez-la, ne fût-ce qu'un instant. Vous la verrez atteinte d'une nervosité extrême qui implique un détraquement cérébral, d'une agitation saccadée qui ne présage rien de bon. Elle est à surveiller.

— Il faut la guérir, docteur. Elle est belle et veut être heureuse.

— Elle ne l'est pas, et fera un malheur.

Mais déjà Claire de Maur, dont les yeux resplendissent de plaisir, écoute la voix profonde de lord Musgrave.

M. d'Aubré, pour faire sa cour, doit subir les derniers potins de Paris que Mme Aisery excelle à raconter. Elle n'est pas femme à perdre un succès. Elle a beaucoup d'esprit et y ajoute celui des autres, car sa mémoire est excellente. Ainsi doit-il rire d'un certain M. de Bourganeuf, surnommé le danseur mondain à cause de sa passion pour la danse. M. de Bourganeuf, devenu veuf d'une femme qu'il adorait, se serait trouvé par surcroît privé de danser, s'il n'avait découvert un dancing de banlieue attenant à un cimetière. Il y pouvait pleurer en dansant.

Tour à tour le comte de Foix tâche à distraire et amuser ses voisines, Mme de Maur qui, sans sa fille Claire, ferait une médiocre ambassadrice, toute pénétrée de soucis ménagers, et la comtesse Gregory dont l'unique rêve est de paraître une grande mondaine, et même une grande mondaine parisienne. L'Albanie ne l'y a pas préparée. Elle sort de sa bouche peinte à l'excès des phrases toutes faites, qu'elle a entendu émettre précédemment. Ainsi, comme il est question des derniers ac-

cidents d'aviation, assure-t-elle qu'on n'a jamais montré un tel mépris de la vie.

— Oh ! sourit le comte de Foix, ne croyez pas cela. Le souci de la vie humaine n'a jamais été bien grand. Je lisais hier dans Chamfort, qui est mon auteur favori (la comtesse Gregory approuve avec complaisance, ignorant totalement ce Chamfort), l'aventure de ce lord anglais qui, s'étant grisé dans un cabaret, avait assommé le garçon. Quand il eut recouvré ses sens, l'hôtelier le lui reprocha : « Mettez-le sur la note, » dit-il simplement.

Mais l'Albanie comprend mal la plaisanterie et songe à ses revendications. Le comte Gregory est de fort méchante humeur parce que la loi des préséances a été violée en faveur de ce M. Pierre Bussy qui n'est qu'un auteur dramatique. Longtemps il a gardé le silence. Il se décide à se pencher vers Mme de Maur, sa voisine de gauche, pour lui lancer dans l'oreille cette interrogation :

— On n'a plus de talent, n'est-ce pas, madame, une fois qu'on est entré à l'Académie ?

Mais la bonne dame de lui répondre en toute honnêteté :

— C'est déjà beaucoup d'en avoir avant, monsieur le ministre.

Susceptible, il y voit une allusion à son propre dénuement diplomatique, quand Mme de Maur ne pense qu'à s'inspirer de l'ordonnance du repas pour le prochain gala de l'ambassade de Berne.

Encadré de respectabilité, le comte de Foix, tout en soutenant la conversation, ne cesse de faire des yeux le tour de la table. N'a-t-il pas quatre jolies femmes à regarder,

Mme Aisery, Claire de Maur, Mrs. Hilden et surtout Clarisse Villevert, quatre jolies femmes qui ont fait assaut de toilettes sensationnelles et qui semblent, à la lueur des bougies et aux rayons lunaires, des hamadryades enchaînées aux arbres de la forêt, quatre jolies femmes, sans compter sa fille, et même sa femme, encore agréable en robe héliotrope et manteau de vison, et c'est bien l'avis de Pierre Bussy placé auprès d'elle. Cependant, c'est la star qui retient ses yeux. Lui aussi, comme le docteur Dominant, a observé sa nervosité croissante, mais en saurait-il, plus que le savant professeur, la cause ? Ne la cherche-t-il pas, cette cause, à l'autre bout de la table où Georges d'Aigues et Isabelle échangent sans doute de tendres propos ? Le comte Gregory a fini par s'apercevoir qu'il avait une voisine plaisante, – ce n'est pas Mme de Maur, – et qu'il était urgent d'intéresser l'Amérique en la personne de Mrs. Hilden à la crise albanaise, en sorte que, le tact de sir Brian Daffodil aidant, les deux fiancés ne sont plus dérangés. C'est pourtant Isabelle dont les lèvres remuent le plus souvent. Georges semble préoccupé, distrait. Il faut que la jeune fille multiplie les avances pour obtenir de lui des sourires et des mots flatteurs. Peu à peu il se dégèle et bientôt c'est lui qui fait la bouche en cœur et prend des airs sucrés. Visiblement sa voisine l'a séduit. Roger-Bernard croit assister à leur conversation et il n'en ressent aucun plaisir. L'aversion qu'il éprouve pour son futur gendre s'accentue ce soir au lieu de diminuer. Heureusement, celui-ci ne surprend pas au passage ces regards hostiles, haineux, presque terribles. Des effluves révélateurs vont-ils jusqu'à lui ? Voici qu'il se tait maintenant. À l'autre bout de la table Clarisse a-t-elle réussi à découvrir le couple qui l'intéresse ? Isabelle, ignorante et désappointée, garde à son tour le silence après plusieurs tentatives, elle qui se promettait tant de joie de cette divine soirée. Puis le duo interrompu recommencera et

continuera brillamment. Clarisse Villevert a suspendu momentanément ses contorsions, mais garde un visage tragique. Sir Brian Daffodil a remarqué la gêne momentanée des deux fiancés et il est entré en scène pour la dissiper :

— Avez-vous suivi par la T.S.F., miss Isabelle, la marche de votre Costes et de votre Bellonte, hier, au-dessus de l'Océan ? Ce sont de fameux ambassadeurs. Il paraît qu'à Paris la foule, massée sur la place de la Concorde, a chanté la *Marseillaise* pour se libérer de son attente et de son angoisse.

— Oui, sir Brian, répond la jeune fille au bavard professeur d'Oxford, j'ai interrogé les ondes au clair de lune. Nous avons un excellent appareil.

— Et que leur disiez-vous ?

— Je leur disais : « Chères ondes frémissantes, soyez dociles, et révélez-nous ce qui se passe là-bas, sur la mer, et plus loin encore, de l'autre côté de la mer. Ne me laissez pas me coucher sans savoir. Transmettez-nous les signaux… »

— Oui, comme autrefois les feux allumés de colline en colline apprirent à la Grèce triomphante la prise de Troie. Et les ondes vous ont répondu ?

— J'ai su vers une heure du matin qu'*ils* avaient atterri à New-York.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— Je ne sais pas. J'ai senti un frémissement intérieur, j'ai prié, mais j'aurais voulu casser quelque chose.

— Oh ! c'est encore mieux que le chant de la foule, cette veillée solitaire. Monsieur d'Aigues, vous avez une fiancée exaltée et je vous adresse tous mes compliments.

Georges d’Aigues incline la tête en signe d’approbation. Ses yeux aigus évaluent la jeune fille presque insolemment. Cependant, comme il est sensible à l’opinion d’autrui, son impression favorable en est accrue. Elle est, ce soir, appétissante avec ses beaux bras de terre cuite et toute son ardente jeunesse. De l’autre côté, Clarisse Villevert a surpris cette attitude, et c’est elle qui casse quelque chose, son verre plein du fameux Corton 1918 servi avec les perdreaux, qui coule sur la nappe et la tache de sang.

— Il faut venir me voir à ma clinique, insiste résolument le professeur suisse.

Mais il reçoit pour sa proposition une œillade féroce.

— Je vous assure que cette femme est dangereuse, murmure-t-il à l’oreille de Claire de Maur qui l’écoute à peine.

Cependant, par politesse, elle réplique dans un sourire d’extase :

— Il n’y a pas de femmes dangereuses, docteur. Et il me semble ce soir que le monde est devenu meilleur.

Que le monde s’améliorât subitement, cela ne ferait point ce soir l’affaire de la comtesse de Foix dont l’oreille fine a perçu le propos optimiste. Cependant la psychologie américaine, bafouée par le professeur d’histoire à l’Université d’Oxford, ne sera pas en défaut. Tandis qu’habituellement, au cours des banquets, la chaleur des vins et l’excellence des mets avivent de plus en plus la conversation et délient les langues, voici que peu à peu d’imperceptibles ombres se glissent entre les convives. Les

couples amoureux ont épuisé ce qui peut se dire par allusion en présence d'autrui et le désir d'une liberté de paroles plus complète ou de la moindre caresse les rend languissants… Mrs Harriett Rowsell suit la descente aérienne et acrobatique d'une araignée qui, réveillée par la lumière, descend d'une branche de sapin, suspendue au fil invisible qu'elle tisse au fur et à mesure, et ses voisins s'intéressent à ce manège inquiétant. Des moustiques, attirés par l'éclat des bougies, ont quitté la mare et frôlent les visages en se faisant précéder de leur obsédante et stridente musique de fifre aigu. Ces dames ont ramené sur leurs épaules les manteaux, sentant ou pressentant une humidité venue des bois ou des étangs dont la lune, en plein firmament, décèle les retraites où courent ses rayons comme des projecteurs indiscrets et insuffisants. Tout le mystère nocturne peu à peu se révèle. Ce n'est plus le décor d'une nature morte, c'est un entourage secret d'êtres vivants et inconnus, peut-être hostiles. Et voici que dans les arbres les chouettes qui s'interpellaient au loin se rapprochent.

— Ce sont des appels amoureux, explique le comte de Foix pour rassurer ses hôtes.

— On prétend dans le pays qu'ils annoncent la mort, réplique la comtesse qui ne veut perdre aucun atout pour son jeu criminel.

— Les deux interprétations sont exactes. C'est un ululement infiniment doux et qui tremble dans le clair de lune, mais les notes en sont poignantes et douloureuses, monotones et lugubres. Clarisse Villevert, surtout, en est très impressionnée. Elle voudrait se lever de table, courir se réfugier à l'autre bout.

— Calmez-vous, mademoiselle, la retient presque de force le docteur Dominant. Je vous soignerai énergiquement et vous guérirai. Il en est temps encore.

— Vous m'agacez, lui déclare-t-elle spontanément.

Encore doit-elle dompter son tempérament populaire qui lui inspirerait d'autres invectives.

— Elle est très malade, répète le professeur à l'oreille de Claire de Maur qui trouve au cri des chouettes une mélancolie délicieuse, accordée avec ses tristes amours déchirées.

La conversation devient générale. L'un ou l'autre raconte des faits inexplicables d'intersigne ou de télépathie.

Pour répondre à une interrogation de la comtesse Gregory s'informant de la mort de Lassalle dans la clairière de Crevin, Roger-Bernard, – sa femme ne l'avait-elle pas prévu ? – entreprend le récit tragique.

— Ma fille, tout à l'heure, a failli buter contre la pierre de l'inscription. Elle est là, à deux pas. Cette Hélène de Dönniges était une coquine.

— Vous exagérez, proteste Pierre Bussy, une comédienne, simplement. Elle avait joué tout enfant avec le roi Louis II de Bavière.

— Qui la battait. C'est le seul acte de bon sens qu'on puisse relever dans toute la vie de ce roi fou. Sa beauté était extraordinaire, mais elle en abusait. À Genève, à la promenade de la Treille, elle affichait ses flirts et on la citait aux jeunes filles comme exemple à ne pas suivre.

— C’était une femme fatale, conclut Mr. Hilden. Je l’imagine volontiers sous les traits de Mlle Clarisse Villevert qui tue beaucoup au cinéma.

— Oh ! reprend le comte de Foix, Hélène de Dönniges était trop habile pour opérer elle-même. Elle a fait tuer Lassalle après l’avoir séduit et après l’avoir humilié, ce qui, pour ce vaniteux, a dû être pire que la mort. Cette histoire ferait un beau film, avec Mlle Villevert dans Hélène de Dönniges.

Tous les yeux sont fixés sur la star. Et tous les yeux voient tout à coup le visage de la star se décomposer, tandis qu’elle pousse un cri pathétique :

— Là, là, montre-t-elle : il y a quelqu’un.

— C’est une voyante, marmonne le docteur Dominant.

Mais les convives entendent distinctement un pas qui glisse dans les taillis, homme ou bête.

— Halte ! ordonne à tout hasard Roger-Bernard qui s’est levé. Halte, ou je tire.

Il a sorti de la poche du smoking un minuscule revolver. Comme le bruissement à travers les branches continue, il fait feu en l’air, et ces dames se bouchent les oreilles. Le bruit s’arrête instantanément. Deux des serviteurs qui se sont précipités ramènent un malheureux paysan blême et terrifié.

— Que fais-tu là ? interroge le maître des lieux.

— De la contrebande, explique-t-il.

— Ah ! oui, la route d’en bas marque la frontière. Donnez-lui du perdreau et un verre de bourgogne. Au revoir, mon ami, et prends garde aux lumières une autre fois.

— Excellent ! excellent ! murmure la comtesse à son voisin, son complice, Pierre Bussy. Voilà qui favorise l'atmosphère de la *murder-party*. Roger-Bernard est très délicat. Ce coup de revolver prématuré est une attention conjugale. Ne perdons pas une minute.

Elle lève aussitôt la séance, tandis que les invités avalent en hâte café bouillant ou liqueurs. Pour leur laisser le loisir d'achever leur breuvage sans se brûler ou s'étouffer, elle se lance dans un petit discours préliminaire :

— Nous allons rentrer au château. *The murder-party* commence. Vous n'êtes plus chez moi. Vous êtes chez la toute charmante Mme Aisery qui va nous précéder et nous recevoir. Oui, mon mari a préféré cette substitution. Il prétend que je suis trop franche et trop brusque pour jouer la comédie criminelle. Et lui-même a refusé énergiquement de prendre un rôle. Dans le hall vous trouverez des documents qui vous instruiront de la situation supposée de Mme Aisery. Voici le couteau d'or qui sera offert en prime au meilleur détective. C'est un coupe-papier amusant. Et maintenant, chère madame Aisery, nous vous suivons.

Et le cortège prit le chemin du retour au clair de lune, tandis que les bougies achevaient de s'éteindre sur la table au-dessus des roses, accompagné par le chant des grillons et des criquets dans les herbes et par le ululement plaintif des hulottes et des chats-huants.

VII

MURDER-PARTY

Le retour est moins gai que l'aller. Trois couples amoureux manœuvrent savamment pour s'embrasser. Ah ! si la lune consentait à plus de discrétion ! Grace Aisery a donc pris la tête du cortège et s'éloigne à pas rapides, flanquée de M. d'Aubré, son sigisbée. Il la supplie, quand ils ont une avance suffisante pour être hors de vue, de s'arrêter une seconde et de se laisser effleurer, effleurer seulement, non sur les joues ni sur les yeux qui sont trop bien faits, ni sur la bouche qui est trop peinte, – elle peut se rendre compte qu'il est un homme bien élevé, – mais sur le coin de chair presque naturelle qui est entre le cou et l'épaule. Elle sourit et refuse, le plus gentiment du monde. À bout d'arguments, il trouve encore celui-ci :

— Mais puisque vous allez mourir.

— Ah ! c'est vrai, je l'oubliais. Alors, vous pouvez.

Claire de Maur retient au contraire lord Robert Musgrave après le départ des convives. Il ne se lasse pas de la contempler :

— Tout à l'heure je vous voyais mal, parce que vous étiez à côté de moi.

— Vous tourniez pourtant la tête.

— Pas assez. J'ai besoin de vous voir pour tant de mois, tant d'années perdues.

— Perdues ? Ah ! vous avez dit : perdues. Que je suis contente ! Embrassez-moi.

— Vous êtes ma jeunesse et j'ai peur de la briser rien qu'en la touchant.

— Osez, dit-elle en s'appuyant à lui.

Isabelle attend une caresse de son fiancé et, comme cette caresse se fait attendre, elle s'approche de lui jusqu'à le frôler. Il ne l'a jamais sentie plus attirante et plus attirée, plus savoureuse, et il se penche. Mais à peine redresse-t-il la tête qu'il aperçoit devant lui le visage décomposé, – autant, du moins, qu'un visage peut l'être sous le fard, et c'est plutôt l'expression des yeux agrandis – de Clarisse Villevert qui a échappé aux brillantes offres de Mr. Hilden et aux conseils du docteur pour se jeter dans sa direction. Heureusement, Isabelle ne se doute de rien. Ne se doute-t-elle de rien ? Sir Brian Daffodil, sans le savoir, sauve la situation en s'extasiant sans mesure, à son habitude, sur la beauté de la star :

— Oh ! dit-il, les rayons de la lune dansent de joie en vous éclairant. Regardez-les.

Elle est si accoutumée aux flatteries qu'elle ne répond même pas au disciple de Ruskin. Elle poursuit son idée fixe et ne veut pas lâcher Georges d'Aigues.

— Renseignez-moi, monsieur, sur ce nouveau jeu et conseillez-moi sur ma mort, réclame-t-elle sans raison, tandis que sir Brian recueille Isabelle.

La jeune fille est vaguement inquiète en voyant pour la seconde fois la star s'emparer de son fiancé. Elle s'est dressée, l'oreille aux aguets, comme un chevreuil à l'orée d'un bois où il découvre le chasseur. Le désir de savoir peut-il, à lui seul, étendre la perception des sens, – le désir et la peur ensemble ? À distance même, elle distinguera bien quelque chose de cet aparté. Rien qu'au son des voix, elle devinera.

— Tu es un misérable, murmure tout bas Clarisse Villevert. Je veux te parler. Tout de suite.

— Impossible, se dérobe-t-il.

— Si. Je dois faire la morte dans la chambre de ton Isabelle. Tu dois la connaître. Tu m'y rejoindras avant qu'on arrive.

— Non, non.

— Je veux. Sinon, je fais un éclat.

— C'est bien, j'irai.

Isabelle n'a pu entendre qu'un mot, et puis un autre, assez pour redouter un guet-apens. Son hâle et la douceur de la clarté lunaire ne permettent pas de distinguer sa pâleur. Quand son fiancé lui est rendu, elle se tait, ne pouvant se dominer assez pour ne pas livrer sa peine. Sa peine ou sa colère ? Son désespoir ou sa fureur ? Sir Brian Daffodil, qui ne cesse guère de parler, couvre du bruit et de la cadence de ses phrases bien nombrées la détresse de l'une et le double jeu de l'autre qui s'empresse maintenant auprès de la jeune fille dont il pressent l'irritation.

Ainsi rentre-t-on pêle-mêle au château où se trouvent déjà les nouveaux arrivants : M. de Maur l'ambassadeur, le consul général d'Italie à Genève, M. Ferrari, le sous-préfet de

Saint-Julien, M. Rieux, et deux petits secrétaires de la Délégation japonaise, frétillants et muets, sauf entre eux. Il a fallu toute l'audace internationale de la comtesse de Foix, hantée par la paix universelle, pour mêler Italiens et Albanais, Japonais et Américains.

Seul parmi les invités, manque M. Aisery, le directeur de la Compagnie aérienne Paris-Bagdad. Sir Brian Daffodil prend à partie la maîtresse de maison démissionnaire :

— Comme nous regrettons, madame, votre hospitalière personnalité ! Ainsi vous n'êtes plus chez vous dans cette princière demeure. Et il va s'y commettre des crimes. C'est affreux. Combien serons-nous de détectives ? J'aperçois un renfort important. Mais, vous et le comte, n'êtes-vous pas exclus ?

— Moi, oui. Roger-Bernard, non.

— M. Pierre Bussy vous a aidée pour le scénario. Mme Aisery joue un rôle. M. d'Aubré aussi, probablement. Et je gage que cette charmante et remuante étoile, Mlle Villevert, est désignée pour le principal. Y a-t-il encore d'autres acteurs ?

— Vous êtes curieux, sir Brian. Vous le verrez. Et d'ailleurs les acteurs ne connaissent que leur rôle. Les morts ne savent pas qui les a frappés. Et ils peuvent prendre part au concours.

— Comme c'est original ! Les morts prennent part au concours. Ils se réveillent d'eux-mêmes pour deviner. J'aime l'Amérique quand c'est vous qui me l'expliquez. Je participerai donc à votre *murder-party* pour gagner le couteau d'or. Mrs Harriett Rowsell pareillement. N'est-ce pas, Harriett ?

— Sans doute, puisque c’est un roman vécu. Je gage que le paysan surpris tout à l’heure devait être mêlé à l’action et que le comte l’a effrayé trop tôt. C’était une péripétie habilement combinée.

Et d’une voix fébrile la vieille romancière agitée explique aux Gregory impassibles et désireux avant tout de ne pas se montrer trop bornés dans la recherche des coupables, afin de communiquer à ces gens du monde une haute idée de la clairvoyance albanaise :

— Ne vous laissez donc pas donner le change. Je connais la comtesse. Je l’ai même connue jeune fille en Amérique. Elle a l’imagination détraquée. Elle a dû composer une histoire de cambriolage. Nous allons surprendre des ombres dans le jardin, et peut-être des monte-en-l’air sur la façade.

Isabelle, qui a dû recouvrer tout son sang-froid, s’adresse du ton le plus naturel à Clarisse Villevert :

— Je dois, mademoiselle, vous conduire dans ma chambre. Elle sera à votre disposition.

Les deux jeunes femmes se retirent ensemble, sous le regard prolongé de Georges d’Aigues qui paraît les vouloir suivre, qui les suit, qui revient sur ses pas, qui hésite. L’éclairage du hall est tamisé par la porcelaine transparente des vasques. Avant même que le drame fictif soit noué, les visages se tendent dans une curiosité chargée d’inquiétude, presque morbide, comme s’il s’agissait d’un drame réel. Le prélude joué dans la clairière de Lassalle a préparé les esprits.

Cependant les premiers arrivés ont consulté les documents réunis sur un plateau.

— Sommes-nous au complet ? interroge Ethel de Foix qui mène les opérations. Mme Aisery nous attend au salon, M. d'Aubré a disparu dans les coulisses. Mlle Villevert aussi. Ma fille l'accompagne, mais va revenir. Elles vont peut-être revenir toutes les deux. Où est le comte ? Il a fait les présentations. Je ne le vois plus. Ah ! le voici. Tout le monde se connaît maintenant. Ces jeunes secrétaires… C'est parfait, comme disent les photographes : on commence. Monsieur Hilden, voulez-vous nous lire ces papiers, ou les résumer ? Ou plutôt non, vous mettez l'accent américain sur le plus clair français du monde. Pierre Bussy, vous qui avez une si belle voix, lisez.

Le vieil auteur dramatique ajuste son monocle et se rapproche de la table éclairée par une lampe portative. Il prend en premier lieu sur le plateau un papier bleu semblable aux papiers de justice, et c'est en effet la copie d'un jugement fictif prononçant le divorce entre M. et Mme Aisery aux torts réciproques des époux.

— Ah ! dit Mme de Maur qui est crédule, je ne savais pas qu'ils divorçaient. Moi qui tout à l'heure ai demandé à Mme Aisery des nouvelles de son mari !

Elle entre dans le jeu toutes voiles déployées, comme une goélette dans un port par vent favorable. Sa réflexion obtient un joli succès, mais elle se défend :

— M. Aisery n'est pas venu ce soir. Il faut croire qu'il a ses raisons.

L'ambassadeur a souri, et pareillement le consul italien de Genève, comme s'ils étaient spécialement rassurés sur l'absence de M. Aisery.

Puis c'est un télégramme de M. Aisery, précisément : *Malgré divorce, vous prie instamment me recevoir ce soir ; vous promets calme absolu, danger vous menace.*

Suit un second télégramme, cette fois de M. d'Aubré. On l'attendait, et le voici : *En ce jour de libération suis de cœur avec vous, ferai impossible pour vous rejoindre ce soir même.*

— C'est l'essentiel, prononce d'un ton d'augure l'auteur dramatique, qui doit savoir à quoi s'en tenir, puisqu'il a composé le scénario. Mais il y a d'autres documents, des lettres, des lettres d'amour, et même une lettre anonyme.

— Lisez. Lisez.

Elles sont fort bien rédigées, et d'un même style appliqué. Dans les unes, M. Aisery ne peut se résoudre à ce divorce qu'il avait accepté et supplie sa femme de lui revenir, lui offrant une vie plus brillante, plus mondaine, mieux adaptée à ses goûts. Dans les autres, M. d'Aubré conjure son amie de hâter la procédure afin d'être à lui : il attend avec impatience l'heure où il pourra l'épouser. Depuis tant d'années elle est le but de ses pensées, de ses désirs. Il l'aimait déjà quand elle était jeune fille. Il veut à tout prix étouffer dans ses bras les années qui les ont séparés.

— Comme c'est émouvant ! déclare Mrs Harriett Rowsell.

Enfin, une lettre anonyme menace Mme Aisery des pires malheurs si elle épouse M. d'Aubré, car celui-ci n'est pas libre. Il est lié depuis plusieurs années avec une jeune artiste qui n'acceptera pas la rupture. Si l'on veut le lui prendre, elle se vengera.

— C’est là un rôle pour Mlle Villevert, explique à mi-voix à ses voisins le sagace docteur Dominant. Elle doit manier le revolver avec facilité. C’est une mélancolique anxieuse, que hante, sans nul doute, l’idée fixe du meurtre ou du suicide. Elle est à surveiller.

Le dossier est épuisé. Le drame est noué, on peut rentrer au salon. Mme Aisery y attend ses invités, puisque ce château est devenu le sien. Elle a eu le loisir, pendant cette lecture, de refaire son visage à souhait, et c’est une vision ravissante que cette femme encore jeune, en robe de mousseline blanche aux pavots jaunes et noirs, les joues roses et la bouche sanglante. Comment pourrait-il lui arriver malheur ? Surtout maintenant qu’elle possède un si beau château, dont elle fait les honneurs avec assurance. Par surcroît, elle se révèle comédienne excellente. Elle commente à la ronde le jugement de divorce qui vient d’être prononcé en sa faveur. *En sa faveur* est exquis. Ainsi une femme doit-elle naturellement traduire les torts réciproques. Elle annonce son prochain mariage avec M. d’Aubré.

Tout de même, cette scène de comédie provoque quelques sourires. Comment M. Aisery s’est-il prêté à la supercherie ? Il est vrai qu’il est absent : cela vaut mieux. Faut-il qu’il soit un mari indifférent, sinon complaisant ! Les chances de M. d’Aubré, dans la vie réelle, doivent être grandes, si, toutefois, elles sont encore à courir.

Cependant, tandis qu’on fait chœur autour de la belle Mme Aisery, des ombres ont passé devant les portes vitrées, – le salon est de plain-pied et donne sur la terrasse. Sont-ce les chauffeurs qui utilisent leurs loisirs et se promènent aux alentours ? Faut-il, au contraire, rapprocher ces allées et venues des menaces de la lettre anonyme ?

— Quand je vous disais, assure Mrs Harriett Rowsell, que c'est une histoire de cambrioleurs ?

— Mais non, c'est une aventure d'amour, proteste sir Brian.

— Je connais la comtesse, répète la romancière : elle a une imagination de préfet de police.

Un visage se colle à une vitre. Déjà il a disparu. L'un ou l'autre des assistants assure avoir reconnu la belle Clarisse Villevert.

— Ce doit être la maîtresse de M. d'Aubré, murmure quelqu'un.

— Vous croyez que la star est sa maîtresse ? questionne encore Mrs Rowsell, décidément mise au monde pour y jouer les ingénues.

— C'est le scénario, lui explique-t-on bénévolement. Mais on n'en est qu'aux suppositions, aux hypothèses.

— Ah bien ! Attendons.

Un serviteur entre au salon, – quel spectacle pour les gens de service, des filles de cuisine au maître d'hôtel, qu'une *murder-party !* – et présente à Mme Aisery une lettre sur un plateau.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle, comme si elle l'ignorait. Y a-t-il une réponse ?

— Oui, madame.

Grace Aisery déchire l'enveloppe et en retire le billet qu'elle parcourt des yeux, et qu'elle relit.

— Qui a apporté cela ?

— Une dame.

— Elle est là ?

— Oui, madame. Elle insiste pour être reçue par madame.

— Comment est-elle ?

— Un très beau manteau, madame.

— Bien. Faites-la monter dans mon petit salon et priez-la de m'attendre.

Elle connaît la maison, sa maison momentanée, et sait que sa chambre-boudoir est au premier étage. Quand le domestique s'est retiré, elle demeure songeuse. Que peut contenir cette lettre ? Le chœur bénévole s'inquiète pour elle. Chacun s'efforce de prendre part au jeu. Ne convient-il pas de se rappeler la menace contenue dans la lettre anonyme ?

— Qu'y a-t-il donc, chère amie ? – interroge Claire de Maur qui, depuis l'arrivée de son père après le dîner, s'est détachée de lord Musgrave accaparé par l'ambassadeur. Les deux hommes ne sont-ils pas liés depuis leur travail commun à Londres pendant la guerre ? – Qu'y a-t-il donc ? Vous voici triste subitement.

— Oui, une contrariété. J'attendais ce soir M. d'Aubré. Il me fait prévenir qu'il est retenu à Genève et ne peut me rejoindre. En ce jour de libération, sa présence m'eût été spécialement agréable. Mais pourquoi me fait-il prévenir par cette femme que je ne connais pas ?

— C’est en effet singulier, intervient Mme de Maur qui ne comprend que les situations nettes et n’a jamais soupçonné les amours de sa fille.

— Excusez-moi quelques minutes. Je vais la recevoir.

— Vous allez la recevoir quand vous ne la connaissez pas ?

— Je ne puis agir autrement.

— Vous oubliez la menace contenue dans la lettre anonyme.

— Quelle lettre anonyme ? Ah ! c’est vrai : dans mon bonheur, je l’avais oubliée. Les lettres anonymes sont sans importance.

— Pas toujours.

— D’ailleurs, pour que René ait confié ce billet à cette dame…

— René ?

— M. d’Aubré : pardon. Il s’appelle René.

Mme Aisery a failli rougir, adorablement.

Le fard ne le lui a pas permis, ou l’a caché. Comme il semble aisé d’écrire des pièces ! Tous les personnages trouvent aisément les répliques dans un drame qu’ils ignorent et auquel ils participent si naturellement. Claire prend la place de sa mère :

— M. d’Aubré vous engage-t-il à la recevoir ?

La maîtresse de maison improvisée se penche vers la jeune fille :

— Lisez, vous.

— À haute voix ? répond Claire malicieuse.

— Ah ! non, proteste-t-elle mollement.

Claire de Maur, pour mettre au courant toute la compagnie, lit tout de même à haute voix ces mots : *Mon amour, je ne puis venir ce soir. Je t'expliquerai. Attends-moi bientôt. René.*

— Il vous tutoie déjà, observe-t-elle en riant.

— C'est la première fois.

Puis, sortant un instant du rôle, elle murmure à l'oreille de son amie :

— Vous savez : il n'osait pas écrire ce papier pour le scénario. Il en estimait le texte trop compromettant. Le tutoiement surtout le chiffonnait. Pauvre M. d'Aubré ! Les hommes ne sont pas bien hardis.

— C'est pourquoi il convient quelquefois de les encourager, ajoute Claire qui pense à lord Musgrave.

— Qu'est-ce que vous complotez toutes les deux ? proteste le docteur Dominant.

Mme Aisery reprend aussitôt la pose :

— Mlle de Maur a compris, à la lecture du billet, que je ne pouvais pas ne pas recevoir cette dame.

— Oui, il faut tirer la chose au clair. M. d'Aubré n'a pas pu lui confier un tel message sans l'accréditer.

— Claire, je vous en prie, remplacez-moi. Quelques minutes, et je reviens.

À peine a-t-elle disparu, s'est-elle envolée comme une apparition, que retentit le timbre de l'entrée. On entend un bruit de voix, une discussion violente, et brusquement la porte du salon s'ouvre, livrant passage à un homme en manteau et chapeau qui a bousculé le domestique :

— Laissez-moi, laissez-moi. Grace, où êtes-vous ?

Et l'assistance reconnaît avec stupéfaction M. Aisery. Que vient-il faire chez sa femme après le divorce ? Chacun de se reporter à ce télégramme où il demandait à être reçu et promettait d'être calme. Lui aussi joue au naturel, et pareillement le valet de chambre qui s'est avancé :

— Madame a donné des ordres.

— Quels ordres ?

— Jeter monsieur à la porte, s'il s'avisait de venir.

— Me jeter à la porte ? Mais je viens pour la sauver. Où est-elle ? Je vous en prie, dites-moi où elle est.

On fait cercle autour de lui, tandis qu'Émile, le valet de chambre, cherche à l'appréhender :

— Voyons, cher ami, dit Mr. Hilden qui est lié avec lui.

Il se débat, il crie, il vocifère (un peu trop : il force le rôle) :

— Mais répondez-moi donc. Où est ma femme ?

— Elle n'est plus votre femme.

— Où est Grace ? Il faut absolument que je lui parle, et tout de suite.

— Elle n’est pas là, assure Mrs Rowsell pour détourner l’orage.

— Comment, elle n’est pas là ? Vous n’êtes pas réunis chez elle en son absence. Ne cherchez pas à me tromper. M. d’Aubré est-il venu ?

— Non, dit Claire de Maur : M. d’Aubré n’est pas venu. Il s’est même excusé de ne pouvoir venir ce soir.

— Je serais plus rassuré, s’il était venu. Mais dites-moi où est Grace, je vous en supplie !

Personne ne se décide à renseigner cet homme qui n’a plus en ces lieux sa place, puisque le jugement de divorce a été prononcé. Tout le monde connaît ce jugement de divorce. C’est la pièce initiale du drame fictif. La présence de M. Aisery constitue à elle seule le danger auquel fait allusion son télégramme. Heureusement, son rival, son successeur, a été empêché de se rendre au château – personne n’a oublié la lettre d’excuses mystérieusement apportée par une dame, – sans quoi les deux adversaires se seraient rencontrés. Déjà Émile a réclamé du renfort, afin d’expulser le mari dépossédé (et le jeu un peu exagéré risque un instant de tourner au comique), quand à nouveau le klaxon d’une automobile annonce une arrivée, et c’est immédiatement à la porte une sonnerie impérieuse et prolongée.

Qui peut venir à pareille heure ? Du coup l’intérêt rebondit. Toute l’assistance braque les yeux sur la porte, et les deux serviteurs qui s’étaient emparés de M. Aisery relâchent leur étreinte. M. d’Aubré entre à son tour, et son air paisible, heureux, contraste avec l’aspect furibond du mari qu’il a supplanté et qu’on maintient à grand’peine. Il a laissé dans

l'antichambre son manteau et son chapeau. Il est en smoking, une fleur à la boutonnière, élégant, fier, triomphant.

« — N'est-il pas stupéfiant, murmure M. de Maur à l'oreille de lord Musgrave, de constater comme nous sommes tous des comédiens nés ? Sur un scénario de quelques lignes, ces messieurs brodent à merveille, même les domestiques.

— Tous, répond l'Anglais, sauf les diplomates… »

Cependant la représentation, mi-dirigée, mi-improvisée, continue sans arrêt et sans défaillance. La trame en est réglée, mais les paroles ne sont pas rigoureuses et chacun des interprètes peut broder jusqu'à un certain point à sa fantaisie, comme dans les charades d'autrefois pourvu qu'il ne ralentisse pas l'action.

M. d'Aubré a cherché partout le visage de Mme Aisery. Il est étonné de ne la point voir.

— Où est-elle donc ? réclame-t-il.

— Vous enfin ! s'est écrié M. Aisery, se débattant toujours.

— Pourquoi « enfin » ?

— Parce que vous conjurerez le malheur qui menace ma femme.

— Elle n'est plus votre femme. Que faites-vous ici ?

Les deux hommes s'affrontent, et voici que le drame imaginaire les révèle mieux à eux-mêmes que la vie quotidienne. Dans la vie quotidienne, ils sont liés d'amitié. Or ils se dévisagent d'un œil farouche et la haine engendrée par

une rivalité inavouée et qui gisait au fond d'eux-mêmes, dans les ténèbres intérieures, apparaît subitement à la surface. En ont-ils conscience ou se contentent-ils d'admirer leur jeu réciproque ?

Claire de Maur, – puisque Mme Aisery l'a chargée de la remplacer auprès de ses hôtes, – intervient avec le plus parfait naturel pour les séparer :

— Je vous en prie, messieurs.

Puis, se tournant vers M. d'Aubré :

— Grace ne vous attendait pas.

— Elle n'a donc pas reçu mon télégramme ?

— Si. Mais vous lui avez envoyé ce billet pour la prévenir que vous ne pouviez la rejoindre au dernier moment. Tenez, Grace l'a posé sur ce guéridon. Lisez.

— Oh ! s'écrie M. d'Aubré, c'est mon écriture. Mais je n'ai pas écrit cela à Grace. Qui a porté cette lettre ?

— Une femme que Mme Aisery reçoit en ce moment dans son boudoir.

— Une femme ?

— Clarisse, votre maîtresse, vocifère M. Aisery. Vous êtes un misérable.

« — On se croirait à la Tour de Nesle », glisse un des secrétaires de la Délégation japonaise dans l'oreille de l'autre, car ils sont tous deux imprégnés de notre culture romantique.

Et M. d'Aubré de s'effondrer :

— Clarisse est ici !

Il se relève, se précipite hors du salon, suivi par M. Aisery. Ils disparaissent presque ensemble. On entend l'escalier craquer sous leurs pas. Une porte s'ouvre au premier étage. Le bruit d'une discussion parvient jusqu'en bas. Une voix aiguë de femme y est mêlée. Puis un coup de feu retentit dans tout le château, suivi d'un cri, de deux cris de désespoir.

L'auditoire, demeuré immobile après la fuite, a été secoué par la détonation. Déjà les invités, prenant part au drame, se jettent sur la trace, se poussent, se bousculent à leur tour dans l'escalier. On croirait une meute lancée à la poursuite du gibier et qui, le gibier tiré, veut du moins prendre part à la curée chaude. Les jeunes ont pris de l'avance : Mr. et Mrs. Hilden, les Japonais, le fringant et rapide sous-préfet, le prompt consul italien. Ils sont serrés de près par le gros de la troupe, l'ambassadeur de Berne et Mme de Maur, le couple Gregory, le docteur Dominant qui veut à tout prix gagner des rangs pour faire des constatations, Mrs Rowsell qui croit encore à l'intervention inopinée de cambrioleurs et sir Brian Daffodil qui s'extasie sur la fureur de l'amour. Claire a pris la main de lord Robert Musgrave comme si elle était effrayée par ce tumulte et avait besoin d'un réconfort. Ils acceptent d'être en retard, pourvu que ce soit ensemble.

La comtesse de Foix est restée au salon la dernière, avec Pierre Bussy, son complice.

Ils connaissent le dénouement de la pièce puisqu'ils l'ont composée, en sorte que la suite des événements les intéresse beaucoup moins.

— Parfait, dit-elle. Mme Aisery est une comédienne remarquable. Cette petite Claire de Maur, qui est charmante, l'a aidée sans être informée de rien. Sans elle, l'action risquait d'être suspendue. Elle nous a donné une précieuse collaboration. M. d'Aubré joue avec assez de naturel. Quant à M. Aisery, il a failli tout compromettre par ses excès de langage. Un homme du monde garde plus de courtoisie.

— Je crois, chère amie, qu'il a voulu trop échauffer sa froideur habituelle, et aussi qu'il n'était pas très satisfait de son divorce.

— Mais c'est fictif, voyons, c'est fictif.

— On croit que c'est fictif. Et l'on est pris au piège. Un de mes amis a simulé ainsi un divorce afin que sa femme pût reprendre la disposition de ses biens qu'entravait un trop rigide contrat. Les deux époux devaient ensuite se remarier. Et la femme une fois libre a gardé sa liberté.

Le mensonge et la vérité se touchent de si près ! M. Aisery, croyez-moi, enrage de laisser sa femme à M. d'Aubré qui, dans la réalité, fait à celle-ci dès longtemps la cour.

Et le vieil auteur dramatique demeure un instant songeur. Ce drame qui n'est, en somme, qu'esquissé, qui ne comporte qu'un plan et des directives, surpasse en intérêt toutes les pièces jouées. Pourquoi ? Mais parce que les acteurs sont confondus avec les spectateurs, parce que chacun a l'impression qu'il pourrait y prendre part, parce qu'on ne distingue plus nettement ce qui est imaginaire de ce qui est réel. Et si la réalité prenait tout à coup la place de la fiction ? N'est-ce pas ainsi que cela se passe dans la scène des comé-

diens qu'Hamlet a fait venir au château d'Elseneur ? Hamlet donnait déjà une *murder-party*.

— Vous m'en direz tant ! reprend la comtesse qui le tire brusquement de sa méditation. Rejoignons nos détectives.

— Ils sont partis sur la piste comme des chiens courants.

— Attrapons-les. Mais où est passé mon mari ? Je ne le vois plus depuis un instant.

— Il est sorti tout à l'heure pour aller fumer dehors. Je crois que notre *murder-party* l'assomme.

— Il ne me l'a pas caché. Mais il est correct. Il va rentrer.

Elle ne s'enquiert pas de sa fille qui doit être égarée dans les corridors en compagnie de son fiancé et qui se heurtera sûrement à la troupe déchaînée dans le château à la recherche du crime et de l'assassin. Un autre souci la tracasse :

— Vous n'avez plus rien entendu, Pierre Bussy ?

— Plus rien, madame, depuis ce piétinement de pas au premier étage.

— Mais le second coup de feu. Ne trouvez-vous pas qu'il se fait bien attendre ?

— Il faut le temps de gagner la seconde chambre mortuaire, celle d'Isabelle. Elle est au bout de la galerie.

— Oh ! le temps est déjà dépassé, je crois.

— Pas encore, chère amie, pas encore. La mort ne va pas si vite !

Ils tendent l'oreille, et ils restent tous deux immobiles, figés, sur le premier palier de l'escalier, à guetter une détonation, tandis que la meute s'est engouffrée tout entière dans la chambre d'Ethel où doit râler le premier cadavre…

VIII

LES VICTIMES

Quel est donc le spectacle qui attend la troupe des détectives improvisés ? Faut-il croire que la seule pensée de la mort, même fictive, impressionne les faibles hommes à ce point ? Le bruit des voix qui montait dans l'escalier et faisait un grand brouhaha s'est éteint presque subitement. On n'ose pas pénétrer dans la chambre de la comtesse de Foix. Les Américains, les Japonais se sont arrêtés sur le seuil. Cette chambre n'est éclairée que par la galerie. On croit apercevoir un corps étendu sur le divan, un autre écroulé à terre. Y aurait-il deux victimes ? Cependant on n'a entendu qu'un seul coup de feu.

— Donnez donc de la lumière, réclame le docteur Dominant.

Quelqu'un tourne le commutateur. Par le plafonnier, un jour cru éclaire brusquement la pièce. La lampe posée sur la table et qui avait dû être seule allumée a été renversée dans la lutte. Mme Aisery est couchée en effet de tout son long sur le divan et son corps souple et toujours en mouvement s'impose une rigidité cadavérique qui doit être bien fatigante. Elle porte sur le flanc une plaie béante d'où le sang a jailli à flots. Si l'on regarde de très près, on s'aperçoit que la blessure est peinte sur un papier calque collé à la robe. La charmante robe de mousseline blanche aux pavots jaunes et noirs aura été épargnée. Il suffira, tout à l'heure, pour la ressusciter, d'ôter une épingle invisible. Le visage a fait de son

mieux pour oublier la vie. Le fard des joues disparaît sous une couche de poudre de riz fraîchement étendue et habilement distribuée afin d'imiter la pâleur de la mort. Pour une fois, le bâton de rouge s'est détourné des lèvres. Les yeux sont clos, les mains sont repliées sur la poitrine comme pour opposer une suprême résistance ou retenir un dernier souffle. Tout l'être s'abandonne maintenant aux regards indiscrets de l'Amérique, du Japon, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de l'Albanie, de la Suisse, sans compter la France, et les assistants s'aperçoivent en un instant de la somme de défenses que représentent dans la vie ordinaire les gestes, les regards, les paroles, la mobilité d'une femme, pour contenir les convoitises et les désirs dont elle se sent entourée et contre lesquels elle n'est protégée que par elle-même. Mme Aisery n'est plus, on peut s'en donner à cœur-joie. Ah ! si elle était morte, elle inspirerait le respect. Mais chacun sait qu'il est au spectacle.

Un spectacle qui peu à peu dégénère en inquiétude. Sir Brian Daffodil rompt le silence général :

— Ah ! que j'aimerais embrasser une morte si jolie ! Est-ce défendu ?

— Essayez, dit quelqu'un.

Il s'approche en tapinois, tandis qu'un sourd grognement sort du tapis, et il reçoit sur le nez, au bon moment, une chiquenaude si adroitement donnée que la prétendue morte ne paraît pas avoir remué. Personne ne s'en est aperçu, sauf l'intéressé qui a dû renoncer à sa tentative et qui, de bonne humeur, cherche une citation de la Bible :

— Les aveugles verront, et les morts sortiront de leur tombeau… Ne vous fiez pas à celle-ci.

Claire de Maur, un peu en arrière, murmure à lord Robert Musgrave :

— Si c'était moi ?

— Ce ne sera pas vous avant moi, Claire.

— J'aimerais, pour que vous emportiez mon souvenir librement partout où vous irez.

— Je vous emporte vivante.

— En esprit. Pourquoi pas tout entière ?

— Vous savez bien que c'est impossible.

Le docteur Dominant constate :

— Pourquoi a-t-elle ôté son fard ? Elle aurait dû le garder. Une morte fardée, c'est plus curieux, et plus moderne. Le sang se retire, non la peinture.

Un imperceptible sourire d'ironie passe sur le visage de Mme Aisery à cette réflexion. Cependant elle a accaparé l'attention de tous ces détectives à la manque. Ils n'ont vu qu'elle en arrivant, et n'ont même pas pris garde à son mari qui gît à ses pieds. Est-il mort aussi, celui-là ? On aurait entendu un second coup de feu. Non, il est tout recroquevillé sur lui-même, écrasé, anéanti, et c'est l'image évidente du désespoir. Il a grogné tout à l'heure, quand sir Brian Daffodil s'est trop approché. Parbleu ! il a tué sa femme, il peut bien en éprouver du remords. Le divorce n'empêche rien, et il y a autant de crimes passionnels depuis que la loi a été promulguée. On n'arrête pas le flot des violences humaines. Au fait, l'a-t-il tuée ? Est-il véritablement l'assassin ? Pourquoi M. d'Aubré n'est-il pas là ? Voilà qui est singulier. On les a vus sortir ensemble du salon, l'ancien mari et le futur. Ils se

sont dépassés l'un l'autre à l'assaut de l'escalier. Ils sont entrés simultanément dans la chambre. Une voix de femme s'est mêlée à l'éclat de leurs voix furieuses. Et c'est alors que l'un ou l'autre a tiré. Qui ? Ce ne peut être que M. Aisery. Mais où est son arme ? Et pourquoi M. d'Aubré s'est-il sauvé ?

Décidément le scénario est assez obscur. Il laisse place, comme il convient dans une *murder-party,* à diverses interprétations. Pierre Bussy connaît son métier de dramaturge. Il a compliqué à souhait les événements.

— Personne n'est-il entré par la fenêtre ? interroge Mrs Rowsell, qui s'attend toujours à une intervention du dehors et souhaite l'atterrissage d'un monte-en-l'air.

— Dans tous les cas elle est ouverte, répond Mr. Hilden.

— M. d'Aubré s'est peut-être jeté, propose le comte Gregory désireux de marquer un point en faveur de la clairvoyance albanaise.

L'un ou l'autre se penche au dehors, comme si cette hypothèse pouvait être admise, ou peut-être par simple politesse envers un petit pays auquel on ne pense pas assez et qui exige des égards. Le clair de lune éclaire la terrasse où le corps serait tombé. Au loin, brillent les feux innombrables de Genève.

— Mais il y a des lettres éparses, montre Claire de Maur sur la table.

— Et aussi des photographies, mademoiselle, ajoute le galant sous-préfet qui passe, la bouche en cœur, d'une dame à l'autre, heureux de se frotter au grand monde.

On se précipite sur ces documents, sur ces pièces à conviction. On se les passe de mains en mains. Ce sont des lettres d'amour adressées par M. d'Aubré, – René, – non à Mme Aisery qu'il devait épouser et dont il se disait épris dès avant le premier mariage de celle-ci, mais à la célèbre star, à Clarisse Villevert. Il est aisé de deviner la destinataire aux allusions nombreuses faites à des films, à des rôles, à des robes, à des factures. Les photographies portent des dédicaces non moins compromettantes. Ainsi devient-il évident que M. d'Aubré, malgré ses protestations auprès de la belle divorcée, avait une liaison déjà ancienne. Ses lettres ne sont pas également tendres. Il en est qui contiennent des reproches, des accusations d'infidélité, et aussi des expressions de lassitude, des velléités de rupture.

Pierre Bussy a dû peiner longtemps sur toute cette correspondance amoureuse. À moins qu'il ne se soit servi de ses archives. À vrai dire, elle est plutôt parcourue que lue. Dès les premières lignes, chacun des détectives rivaux a compris la suite. On ne peut prolonger indéfiniment le supplice de M. et Mme Aisery, l'un dans sa pose de désespoir, l'autre dans son état mortuaire.

Qui donc a porté ces lettres dans la chambre-boudoir de Mme Aisery ? La dame mystérieuse envoyée soi-disant par M. d'Aubré pour avertir celle-ci d'une prétendue impossibilité de se rendre à son appel. Cette dame ne peut être que Clarisse Villevert. Quel dialogue s'est échangé entre les deux femmes puisque Mme Aisery a commis l'imprudence de recevoir sa rivale ? Clarisse a livré la correspondance de son amant et l'a étalée aux yeux de la malheureuse fiancée de M. d'Aubré. Elle voulait sans doute la convaincre de ses droits antérieurs et l'amener à renoncer à son projet de mariage. La conversation s'était-elle muée en scène violente ?

Du salon on l'aurait entendue. Les deux femmes avaient dû causer sans élever la voix. Elles avaient même fumé, tout au moins l'une d'elles : on le pouvait présumer aux cendres de cigarettes. Elles avaient été dérangées par l'arrivée subite de M. Aisery et de M. d'Aubré. Mais il devient alors malaisé de conjecturer la suite. M. d'Aubré s'est-il enfui seul, ou avec Clarisse Villevert ? Les probabilités, dans tous les cas, désignent le mari comme l'assassin.

Cet examen des lieux, des personnes, des documents, si long à formuler, n'a duré en réalité que quelques minutes à peine. Il n'est pas terminé – du moins pas terminé pour tous les assistants, car il en est dont l'imagination est plus lente à se mouvoir, – quand un second coup de feu se fait entendre, plus faible que le premier, soit qu'il provienne d'une arme de plus petit calibre, soit que la distance en ait atténué la résonance.

— Ah ! ah ! – ne manque pas d'expliquer aussitôt sir Brian Daffodil qui est loquace et ingénieux, sans craindre de perdre le couteau d'or, prix du détective vainqueur, en faisant part à tout le monde de sa supériorité psychologique, – ah ! ah ! M. d'Aubré vient de tuer sa maîtresse pour venger sa fiancée.

— À moins que ce ne soit le contraire, réplique Mr. Hilden avec scepticisme.

— Non, non, ce ne peut être le contraire.

— Et pourquoi donc ?

— La comtesse nous a réservé pour la fin le spectacle touchant de miss Clarisse Villevert mourante. Une actrice de cinéma doit savoir mourir à merveille. C'est une attention

délicate à quoi je reconnais une parfaite maîtresse de maison.

On l'écoute à peine, on cherche à s'orienter. De quelle pièce, à l'autre bout de l'étage, est partie la détonation ? On abandonne Mme Aisery qui ne fait plus recette à son mari qui doit être fort mal, tordu sur un coussin, à ses pieds, et la meute se lance sur cette nouvelle voie saignante, en donnant de la voix avec ensemble comme un lancé de chiens courants dans la forêt à la poursuite d'un cerf. Elle prend le vent, elle hésite. Une pièce ouverte ne contient personne. Où peut être la seconde victime ?

— Par ici ! par ici ! appelle le comte de Foix qui presse contre lui sa fille Isabelle, comme s'il la voulait protéger contre un danger imaginaire et sans doute contre ce Georges d'Aigues à qui elle est promise et contre qui, nul ne l'ignore, il a des préventions.

Il a donc fini de fumer au dehors, il rentre en ligne, on peut se fier à son flair de chasseur. Et, docilement, la troupe se dirige de son côté, bousculant presque au passage Georges d'Aigues qui remonte du hall et qui a le visage bouleversé comme s'il jouait aussi un rôle dans le scénario. Cette figure explique l'attitude du comte et de sa fille. Sans doute une discussion de famille. Cette pauvre Isabelle est prise entre son père et son fiancé. Mais personne en ce moment n'y attacherait la moindre importance. Sir Brian a seul remarqué la scène au passage, avec Claire de Maur qui est fine et lord Musgrave qui a une vision rapide et directe. Les autres n'ont rien vu.

Devant la chambre d'Isabelle, qui est à l'angle du château et qui est grande ouverte, se tient, appuyé au chambranle de la porte, M. d'Aubré qui fait mine de sangloter :

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

— Qu'y a-t-il ? lui demandent les premiers arrivés, et c'est le jeune sous-préfet de Saint-Julien avec les petits délégués japonais qui bondissent comme des chats.

— Elle est morte, déclare-t-il d'une voix de mélodrame.

À cette voix de mélodrame comment ne pas reconnaître l'assassin que le remords accable ? Ainsi est-il sorti de la pièce, épouvanté par le spectacle de sa victime.

Ce spectacle, il faut bien que chacun l'affronte. On se presse pour l'affronter coude à coude, le courage collectif étant supérieur au courage individuel.

Sir Brian Daffodil, qui a passé au premier rang et ramène toutes choses à la littérature et à l'histoire, scande en anglais le fameux passage de *the Ballad of Reading Gaol* :

— *Yet each man kills the thing he loves…*

— Ce n'est pas vrai, proteste Claire de Maur placée derrière lui.

— En ce monde chacun tue ce qu'il aime, répète en français le professeur d'Oxford. Voyez plutôt : M. Aisery a tué sa femme, et M. d'Aubré sa maîtresse.

— Qu'en savez-vous ? Et puis, tout cela n'est qu'un jeu.

Et la jeune fille se tourne vers lord Musgrave pour le prendre à témoin du scandale, sans remarquer que son père l'observe avec mélancolie. Son secret, le prodigieux secret de sa vie, le laissera-t-elle deviner ? Il faut donc toujours se composer le visage, paraître froid quand le cœur est brûlant, donner l'image de la mort quand le sang charrie la jeunesse

et le désir ! L'image de la mort, ne va-t-elle pas la voir pour la seconde fois sur le corps brisé d'une jeune femme ?

La chambre d'Isabelle est à peine éclairée par une lampe à l'abat-jour d'albâtre, assez pour livrer son mystère. Sur le lit est étendue Clarisse Villevert, une mince blessure à la poitrine, dans la région du cœur, et d'où le sang a coulé à peine. On dirait plutôt une brûlure. A-t-elle réussi à préserver sa toilette ? Ou peut-être ce sang ne se distingue-t-il pas très nettement sur la robe grenat. De la main crispée le revolver est retombé à côté d'elle. En plus grande comédienne que Mme Aisery, elle n'a pas simulé la pâleur. Les joues ont gardé leur fard, et les lèvres leur rouge éclatant.

Les Japonais la comparent à une ancienne et célèbre actrice de chez eux, Sada Yacco, experte à modeler sa figure.

— N'avais-je pas raison ? triomphe le docteur Dominant. La star connaît son métier. Voilà une morte d'aujourd'hui.

— Chut ! murmure Mme de Maur. Vous allez la réveiller.

Et Mrs Harriett Rowsell :

— Ne la flattez pas trop. Elle vous entend.

— Mais je le dis pour qu'elle m'entende, reprend le catégorique médecin. Jamais, au théâtre, on n'a contrefait si habilement, je veux dire si naturellement la mort. Ma parole, on s'y laisserait prendre ! Tout y est : la contraction des traits, les yeux mi-clos, le nez serré, les lèvres à demi ouvertes où l'on croit voir affluer un filet de sang. Ne trouvez-vous pas ?

Sa voix ne rencontre pas d'écho. Sa description réaliste a augmenté la belle horreur du spectacle, comme les applau-

dissements accentuent un geste heureux, une intonation émouvante. Il ajoute enfin ce dernier commentaire :

— Pour moi, c'est un suicide. La pose de la main qui a lâché l'arme l'indique, et la sorte de recul instinctif que je relève sur le visage. Je parie pour le suicide. Et vous avouerez que sur un visage mort le fard et le rouge sont du plus extraordinaire effet.

Chacun s'extasie à voix basse sur une comédie aussi parfaite.

Comédie si parfaite que les spectateurs s'en trouvent gênés, cessent d'ouvrir la bouche, se sentent la gorge oppressée, ont hâte de se retirer sur la pointe des pieds. D'ailleurs, il n'y a rien d'autre à constater dans la chambre : aucun tiroir n'est ouvert, aucun papier n'est offert. Ce qui s'est passé ici n'a pas été précédé, comme là-bas, d'une conversation, d'une scène. Une poursuite, un peu trop prolongée pour la vraisemblance, et puis ce coup de feu. Sans doute un crime, et non pas un suicide, comme le prétend le docteur Dominant, prompt aux affirmations et trop sûr de son diagnostic. On discutera tout à l'heure sur les diverses hypothèses.

La plus bouleversée est Isabelle. Elle est soutenue par son père qui ne lâche pas son bras. Quelle tendre amitié unit le comte à sa fille, quand on le croyait si blasé, si indifférent, si égoïste et pareil à ces seigneurs du dix-huitième siècle qui se moquaient ouvertement de tous les liens ! M. d'Aigues, resté à la porte, n'a jeté qu'un furtif coup d'œil, comme s'il redoutait de s'approcher. Sûrement, quelque mésentente s'est révélée entre les fiancés. Mais c'est là une autre histoire dont on s'occupera une autre fois. Mieux vaut d'ailleurs ne pas s'en mêler. Claire de Maur, qui a de l'affection pour elle,

a vainement tenté d'appeler un sourire sur les joues d'Isabelle. Celle-ci demeure absorbée, comme si elle continuait de voir la morte.

— Ne trouvez-vous pas, déclare Mrs Rowsell à son vieux flirt inconstant, sir Brian Daffodil, que la star a exagéré ? Elle était à faire peur.

— C'est ce qu'il faut, lui répond sir Brian. La mort est épouvantable.

Le comte Gregory exulte. Il aime les visions tragiques. Il y est accoutumé. Dans son pays, elles sont banales. À Genève, elles lui manquent.

— Et maintenant, appelle la comtesse de Foix qui rassemble ses invités comme un pâtre ses chèvres égaillées dans les prairies, au salon. Le jeu est terminé. Nous allons savoir qui est le vainqueur de la *murder-party*, qui a gagné le couteau d'or.

IX

ON A TRICHÉ

Ne convient-il pas de fêter avec du champagne la résurrection des morts et le prix du tournoi criminel ? C'est une soirée vraiment très réussie, et qui marquera dans les annales mondaines. On s'y est terriblement amusé, et la comtesse de Foix en reçoit de tous ses hôtes les plus cordiales félicitations. Il était temps qu'on renouvelât ces réunions si aisément insipides, pour l'agrément desquelles on recourt inévitablement au bridge ou à la danse. Voilà un jeu moderne, et combien il nous faut remercier l'Amérique de son exportation : encore une dette ajoutée à tant d'autres ! Voilà un divertissement inédit, cette chasse au meurtre à travers un château livré aux investigations comme une forêt pleine de gibier ! Une chasse privée, c'est bien cela. Et le salon de Crevin, par son animation, rappelle ces demeures seigneuriales en bordure des bois de Chantilly, de Compiègne ou de Fontainebleau, où les belles dames en tricorne et amazone, et les beaux messieurs en habit de couleur, après l'hallali et la curée chaude, excités par la poursuite, par les émotions des obstacles à franchir et par les péripéties de l'inégal combat, se sentent plus ardents à vivre, comme si l'odeur du sang leur montait au cerveau, et jettent les uns sur les autres des regards plus brillants et plus chargés de convoitise.

— J'en suis malade, proteste néanmoins Mme de Maur, qui n'est qu'une bonne Française moyenne, qui a des goûts

casaniers et paisibles et à qui le souci d'une ambassade cause tant de tourment !

Sa fille Claire sourit d'un air énigmatique. Elle n'a pas d'avis sur cette *murder-party :* elle n'y a vu que l'occasion de se rapprocher de lord Robert Musgrave et sa joie débordante s'ajoute au plaisir général. Mrs Harriett Rowsell regrette ses cambrioleurs et ne cesse de les introduire dans ses interprétations du scénario qui doit à coup sûr contenir des pièges. La comtesse Gregory se déclare enchantée d'un passe-temps qui lui rappelle, – mais elle omet de le dire, – les violences ancestrales. À côté d'elle, Mrs. Hilden, peu bavarde pendant le dîner, se rattrape subitement de ses silences en répondant aux flatteries excessives de sir Brian Daffodil qui a découvert sa beauté. Le sous-préfet de Saint-Julien déclare à qui veut l'entendre qu'il ne pourra plus rentrer sans ennui dans sa morne sous-préfecture. Les Américains, les Japonais, difficiles à ébranler, ont été cette fois secoués vigoureusement, comme à un match de boxe ou de football, et ils estiment que c'est là une façon tout aimable de vivre en société. Le consul italien évoque le souvenir de Benvenuto Cellini et les crimes audacieux de la Renaissance. Mais Georges d'Aigues a l'air de bouder dans un coin et sa fiancée ne quitte pas le voisinage du comte, comme si elle se mettait sous sa protection. Quand elle conduisait son cabriolet, elle montrait plus de hardiesse et d'autorité. Décidément, il s'est passé quelque chose entre ces jeunes gens. Ne mettons point le doigt entre l'arbre et l'écorce : c'est la consigne observée à leur égard.

Cependant le jury a pris place sur de confortables fauteuils devant la cheminée vide. La nuit d'été est si douce que les fenêtres auraient pu demeurer ouvertes. Mais les per-

siennes n’ont pas été fermées et le clair de lune pénètre à l’intérieur, ajoute une pâle lumière diffuse à celle des lampes disséminées. Le jury ? il n’est composé que de deux juges, les deux complices, les deux collaborateurs, les deux auteurs du scénario : la comtesse et Pierre Bussy l’académicien. Ils ont bâti un vrai drame, souple, divers, humain, et c’est là encore une nouveauté : ils sont sortis des grossières inventions policières. À tour de rôle, chaque invité recomposera ce même drame d’après ce qu’il a vu, entendu, surpris, imaginé. Le vainqueur recevra le couteau d’or en récompense : le vainqueur, c’est-à-dire celui qui aura rétabli les faits dans toute leur vérité.

Les hypothèses sont diverses. Et tout d’abord, qui a tué Mme Aisery ? Son ancien mari dépossédé par le jugement de divorce, ou la maîtresse de son futur mari ? Se serait-elle supprimée elle-même dans la douleur d’apprendre que M. d’Aubré la trahissait par avance et lui offrait de l’épouser quand il n’était pas libre ? La chambre sanglante d’Isabelle ne contient pas moins de mystère : Clarisse Villevert a-t-elle été exécutée par son amant dont elle avait supprimé la fiancée ou s’est-elle suicidée par désespoir amoureux ?

On discute à perte de vue dans le salon, par petits groupes exaltés, tout en sablant le champagne du comte. Exquis, ce Pommery 1911 : une année merveilleuse ! *Ils* n’en ont pas en Amérique. Pour les récompenser d’avoir exporté en France leur *murder-party*, nous devrions bien leur en envoyer quelques caisses. Non, non, mieux vaut les garder. Ils en ont perdu l’habitude, ils ne sauraient plus l’apprécier. Pourtant, Mr. Hilden, et même, il faut l’avouer, Mrs. Hilden, en font une consommation abondante. Ils se rattrapent sur la fameuse loi de prohibition. La quantité s’ajoute à la qualité. Et les petits secrétaires de la Délégation japonaise ne cèdent

pas leur part. Quant à l'Albanie, elle donne à plein collier, ou plutôt à bouche que veux-tu.

L'examen a commencé. Il est public, et l'auditoire peut comparer les interprétations. Chacun est même libre de s'en inspirer, et c'est là un léger inconvénient. Mais le jury est impassible ; il ne manifeste pas son opinion ; il la réserve, en sorte qu'on ne peut surprendre aucun signe approbateur ou désapprobateur.

Sir Brian Daffodil s'est avancé le premier. Mais il a visiblement hâte de se débarrasser de cette petite corvée pour aller rejoindre sa nouvelles passion momentanée, son flirt d'un soir, d'un demi-soir ou d'un quart de soir, car il est aussi changeant que subtil. Mrs. Hilden, dont la robe lui plaît autant que le visage net et lisse comme un pétale de fleur, lui fait oublier, – pour un court instant, – ses préventions contre l'Amérique. Il les retrouvera : ses idées sont moins mobiles que ses sentiments et il a tous les préjugés, mais aussi toutes les traditions intellectuelles.

— Oh ! dit-il, la solution de cette pièce admirable, qui a eu pour cadre le plus beau château de cette région, avec un prélude passionnant dans la clairière où fut blessé Lassalle pour les beaux yeux d'une jeune fille, je la trouve dans une ballade de mon pays, *the Ballad of Reading Gaol*. N'est-ce pas, miss Claire de Maur, que j'ai raison ?

— Non, non, intervient la jeune fille, vous n'avez pas raison.

— Écoutez plutôt : *Yet each man kills the thing he loves.*

— Traduisez, traduisez, réclame celui-ci, réclame celui-là, – ils sont en petit nombre, – qui ne savent pas l'anglais.

— Eh bien ! je traduis : *En ce monde chacun tue ce qu'il aime.*

— Ce n'est pas vrai, proteste Claire de Maur à nouveau, comme si elle s'était souvent posé la question à elle-même et l'eût écartée à la façon d'un cauchemar.

— Vous parlez par énigme, dit le comte de Foix qui paraît vouloir reprendre sa charge de maître de maison abandonnée pendant le jeu.

— L'énigme est facile à résoudre. Œdipe l'eût résolue du premier coup. Le mari a tué sa femme parce qu'il l'aimait encore, et l'amant a tué sa maîtresse parce qu'il ne l'aimait plus.

Sur quoi, le professeur d'histoire à l'Université d'Oxford se retire en sautillant pour s'en aller rejoindre Mrs. Hilden au fond du salon. Celle-ci ne le quitte qu'un instant et va répéter la leçon devant le jury. Subit-elle déjà son influence, ou plutôt, n'ayant pas d'imagination, a-t-elle trouvé plus commode d'adopter une opinion toute faite ? Les enfants des autres ne coûtent point de peine.

Mrs Harriett Rowsell n'a pas renoncé à son hypothèse. Elle ne s'est jamais embarrassée des réalités. La fenêtre de la chambre-boudoir où s'est passé le premier fait divers était ouverte. Les assassins ont dû s'introduire par là. Ils ont tué les deux femmes et, dérangés, n'ont pas eu le temps de voler leurs bijoux. M. Aisery et M. d'Aubré sont arrivés trop tard pour sauver les victimes. On ne se tue pas par amour : on se quitte et l'on souffre. Ou l'on vit toute son existence avec un cœur brisé. Et, ce disant, la vieille dame jette un regard langoureux sur sir Brian qu'elle poursuit depuis trente-trois ans

et qui, bien conservé et vivace, roucoule auprès d'une jolie Américaine dont il déteste les origines.

La comtesse Gregory, impressionnée par ce récit inventif et sans bases, n'ose pas rejeter l'idée d'un cambriolage. Mais, comme elle ne sait pas mettre dans son appréciation les couleurs roses, mauves et gorge-de-pigeon qui donnent tant d'agrément aux contes de la romancière, elle recueille des sourires discrets, – discrets parce que personne ne souhaite accabler l'Albanie dont les revendications ont déjà si peu de chances de succès à la Société des Nations.

En somme, les interprétations se ressemblent toutes plus ou moins. Elles ne varient que de peu. Il n'y a guère de divergences que sur le premier crime. Les uns attribuent le meurtre de Mme Aisery à M. Aisery, les autres à la maîtresse de M. d'Aubré. Quant à la mort de la star, elle ne saurait être vraisemblablement attribuée qu'à M. d'Aubré. Vraisemblablement, M. d'Aubré ne peut prendre à son compte la première victime.

Cependant Claire de Maur et lord Musgrave n'ont pas craint de se rencontrer dans l'hypothèse d'un suicide de Clarisse Villevert. Prêtent-ils, dans l'immense joie de s'être retrouvés pareils après tant de mois séparés, une attention suffisante aux regards de l'ambassadeur qui les observe et que la trahison d'un si fidèle et ancien ami atteindrait presque aussi profondément que la douleur paternelle ?

Les dépositions de M. Aisery et de M. d'Aubré sont forcément incomplètes. Par un phénomène rare dans l'histoire de la criminalité, ils ignorent s'ils sont coupables. L'un des éléments les plus curieux, les plus amusants de ces *murder-party,* c'est que les acteurs ne connaissent qu'une part de leur rôle, celle qu'il leur est indispensable de connaître. Ils

reçoivent un petit schéma écourté qui ne les renseigne pas sur l'ensemble du drame. Et c'est pourquoi ils peuvent prendre part au concours, sous certaines réserves.

Qui a tué Mme Aisery ? M. Aisery et M. d'Aubré ne le savent pas. Seulement, ils ne doivent rien apprendre au public, hors ce qui a été soumis à l'examen de celui-ci. On les a vus monter l'escalier ensemble, disparaître ensemble dans le boudoir, on a entendu un bruit de voix, – leurs voix plus une voix de femme, – puis la détonation. Comparaissant devant le jury, voici qu'ils s'accusent l'un l'autre, afin, sans doute, de divertir la galerie.

— C'est vous qui avez tué votre femme par fureur jalouse, explique en souriant René d'Aubré. Puisque j'étais aimé d'elle, je n'avais aucune raison de tirer sur elle.

— Dans tous les cas, vous vous êtes sauvé lâchement.

— Pour empêcher ma maîtresse, mon ancienne maîtresse, de faire un scandale dans la maison de ma fiancée.

— Et vous êtes allé la tuer dans une autre pièce ! Joli moyen d'éviter un scandale !

— Qui vous dit que je l'ai tuée ?

— Vous devez le savoir.

— Eh bien ! je n'en sais rien.

Cette confrontation est du meilleur comique. Poussé dans ses derniers retranchements, M. d'Aubré livre quelques détails compromettants sur le second meurtre, celui qui s'est accompli dans la chambre d'Isabelle.

— J'ai failli tout faire rater. Figurez-vous que je me suis perdu dans le château, m'étant mal orienté. Mlle Villevert était sortie de la chambre de Mme Aisery si précipitamment après le coup de feu, que je ne l'ai plus revue. Elle aurait, je crois, dû m'attendre afin de me servir de guide. Mais il lui faut beaucoup de préparations pour contrefaire la morte. Je ne connaissais pas les lieux, j'avais compté sur elle. C'est ainsi que j'ai entendu le second coup de feu. Clarisse Villevert avait tiré dès qu'elle avait perçu mes pas précipités dans la galerie. Quand je suis entré, elle avait déjà pris la pose sur le lit, cette pose que vous avez pu tous admirer et qui était vraiment effrayante de réalisme. C'est une grande artiste. Je lui ai dit en plaisantant : « Vous êtes trop pressée, mademoiselle. Vous avez donc bien envie de mourir que vous ne me laissez pas le temps de vous tuer… »

— Ah ! ah ! c'était donc vous ! s'écrient ceux qui ont joué sur lui.

— Mais non, j'ai dit cela au hasard. Je ne suis pas informé du secret. Elle ne m'a pas répondu, ne voulant pas risquer de déranger une attitude si bien étudiée. À peine a-t-elle un peu remué. J'ai regagné mon poste à l'entrée. Et vous êtes arrivés en trombe.

Tout le monde cherche des yeux la seconde ressuscitée, cette Clarisse Villevert à qui va le triomphe de la soirée, tandis que parade dans les groupes la première, Mme Aisery, qui s'est remis abondamment du fard sur les joues et du rouge sur les lèvres. Elle a même pris le temps de polir et teindre ses ongles. Personne ne croirait qu'elle a été morte. Il y a en elle une telle surabondance de vie ! La délicieuse robe de mousseline blanche à pavots jaunes et noirs ne porte aucune trace de sang. Il n'a pas été bien difficile d'ôter les épingles

du papier calque. Mais où donc est la star ? N'est-elle pas encore redescendue ? Tient-elle à se ménager un retour sensationnel, aussi sensationnel que la tragique mise en scène ? On n'a pas le temps de se le demander, parce que le docteur, le professeur Dominant, s'est avancé devant le jury avec une telle autorité, une telle puissance affirmative que, de toute évidence, il doit détenir la vérité. Ce n'est pas en vain qu'il exerce depuis tant d'années ses facultés psychologiques sur des clientes de tous les mondes et de tous les continents. Les innombrables neurasthéniques qui ont passé par sa clinique n'ont pas manqué de lui révéler le mystère des passions, des nerfs, des tempéraments, du sang, les réflexes, les réactions, les refoulements, tout ce qui intervient dans le mécanisme humain et, sert de soubassement invisible à nos actes.

— Je vais, dit-il comme s'il commençait un cours devant des élèves attentifs, – et d'emblée son auditoire l'entoure en effet, – je vais vous expliquer exactement la suite des événements qui se sont déroulés devant vous. Je crois les avoir rétablis dans leur enchaînement logique. Mme Aisery a donc quitté le salon pour recevoir dans sa chambre-boudoir, au premier étage, la dame inconnue qui se prétendait une messagère de M. d'Aubré, son futur mari, et qui avait remis comme gage une lettre de celui-ci informant sa fiancée de son impossibilité de venir. Lettre d'ailleurs reçue par elle-même antérieurement et qu'elle utilisait. Cette dame inconnue, Mlle Clarisse Villevert, est, – chacun l'a deviné, – une ancienne maîtresse de M. d'Aubré qui veut s'opposer au mariage de son amant. Pour empêcher ce mariage, elle a apporté avec elle la correspondance amoureuse de celui-ci, les photographies dédicacées, et elle étale ces documents significatifs aux yeux de Mme Aisery. Pendant ce temps, nous avons vu entrer au salon M. Aisery agité, cherchant son ex-femme pour la protéger contre un danger imminent. Sans

doute avait-il été informé de la liaison. Puis ce fut le tour de M. Aisery, conformément à l'annonce de son télégramme, et dans l'ignorance de ce que tramait sa maîtresse. Dès qu'il fut mis en présence du billet qui était bien écrit de sa main, mais non pas adressé à Mme Aisery, il a compris à son tour la menace. Cependant Mme Aisery a reçu la dame inconnue : elle est avec Clarisse Villevert. Un malheur est à craindre. Les deux hommes s'élancent ensemble, volent ensemble au secours de la même femme, leur femme, la femme d'hier pour l'un, la femme de demain pour l'autre. Que se passe-t-il alors dans la chambre-boudoir ? Mlle Villevert, qui n'a pas réussi à convaincre Mme Aisery et à obtenir son désistement, devant cette intervention subite se rend compte que la partie est perdue pour elle. Sa rivale est sauvée ; elle-même, après une telle démarche, sera rejetée par son amant. Dans son exaspération et son désir de vengeance, – et comme elle est venue armée, soit qu'elle ait l'habitude de l'être à cause des sorties nocturnes, soit qu'elle ait prémédité sa vengeance, – elle tire sur Mme Aisery, et la tue.

— Ah ! ah ! approuve ou s'étonne l'auditoire que passionne ce récit, vous lui attribuez donc le premier crime.

— Sans doute. Et aussi le second.

— Comment, le second ?

— Le second attentat, parce qu'il n'y a pas eu de second crime. Après avoir tiré sur Mme Aisery, elle s'enfuit, poursuivie par son amant, tandis que le mari s'écroule auprès du cadavre… Quelles paroles échangent-ils ? Il lui crie son mépris et sa haine. Elle tourne son revolver contre elle-même et se tue. Il n'y a pas eu de second crime, je vous l'ai dit : c'est un suicide.

— Bravo ! Bravo !

Le jury s'est levé d'un commun accord. Et la comtesse de Foix remet solennellement au gagnant le couteau d'or.

— Vous l'avez bien gagné, docteur. Notre scénario est exactement conforme à votre récit. N'est-ce pas, Pierre Bussy : pas une erreur.

— Pas une : c'est de la divination…

— Oh ! proteste-t-il avec mollesse, l'habitude, simplement, de lire dans les âmes et d'interpréter les visages.

Mme Aisery, un peu froissée de voir l'attention générale se retirer d'elle si vite, – mais elle préfère le succès d'un homme à celui d'une femme, – raconte alors plaisamment la scène du boudoir :

— Mlle Clarisse Villevert, est arrivée chez moi fort en retard. J'avais commencé de préparer seule la mise en scène : ranger ou plutôt déranger sur la table les lettres et les photographies. Elle avait tant d'éclat, – mais où est-elle donc ? – que je ne pouvais détacher mes yeux de son visage. Avant de simuler la mort, elle me donnait une prodigieuse image de jeunesse et de beauté. Elle riait, montrant ses belles dents humides. Mais elle était très agitée. Elle avait hâte de retourner dans la chambre d'Isabelle pour se préparer à bien mourir. Dès qu'elle eut tiré le coup de revolver par la fenêtre, elle s'enfuit si vite que M. d'Aubré s'est perdu. Le désarroi de M. d'Aubré se comprend. Il ne connaissait pas le château. C'est très ennuyeux de faire la morte, conclut-elle. On y prend des courbatures. Manque d'habitude. Je ne recommencerai pas.

En effet, elle est vivante et remuante comme une anguille dans une eau claire. Mais tous les yeux cherchent l'autre ressuscitée, cette Clarisse Villevert dont ils ont gardé la vision tragique sur le lit d'Isabelle. Pourquoi n'est-elle pas encore descendue ? On lui a laissé le temps convenable pour se rajuster et apparaître dans sa nouvelle gloire après son macabre triomphe. Elle devrait être là. Tant de félicitations, tant d'applaudissements, tant d'admiration la guettent ! La voir marcher sera même un soulagement. Elle était vraiment effrayante. On ne peut demeurer sur cette image. De toutes parts on la réclame. Pour un peu, on l'appellerait sur l'air *des lampions* ou tel autre refrain connu.

— Je vais la chercher, dit le comte de Foix brusquement.

Et c'est en effet son devoir de maître de maison. Enfin elle va revenir, au bras de celui qui, jadis, dit-on, la lança. Mais c'est une histoire d'hier, colportée par des on-dit et qui n'est probablement qu'un des innombrables potins de Paris. Quelle entrée sera la sienne ! Mme Aisery ne compte plus, ni Claire de Maur qui accapare décidément lord Robert Musgrave, ni la jolie Mrs. Hilden qui écoute en riant, – le rire découvre de belles dents voraces, – les compliments poétiques de sir Brian Daffodil, ni cette Isabelle qui s'efface volontairement en l'absence de son père, dans le désaccord trop visible qui l'écarte de son fiancé. Les Japonais, les Américains, les Albanais, l'ambassadeur de Berne, le consul italien, le sous-préfet de Saint-Julien, tous en un mot, et surtout les hommes, se préparent à lui faire une enthousiaste ovation. La porte qui donne sur le hall est percée de mille regards qui veulent voir au delà, comme une cible trouée par de bons tireurs. Mais voici qu'une voix appelle du haut de l'escalier, une voix forte et comme angoissée, celle du comte de Foix :

— Docteur, docteur, venez vite !

Que se passe-t-il donc ? Un accident, un malaise, un évanouissement, quelque fantaisie peut-être de femme nerveuse.

— J'y vais ! crie le professeur Dominant, avide de jouer un rôle.

Et comme l'un ou l'autre veut le suivre, il commande avec autorité :

— Que personne ne bouge ! Moi seul, pour l'instant.

Il monte lestement l'escalier, bien qu'il compte parmi les poids lourds. Sa profession le pousse, et plus encore sa curiosité. Il disparaît au premier étage. Quelques minutes s'écoulent, chargées d'inquiétude. Les commentaires vont leur train :

— La pose l'aura engourdie.

— Elle sera tombée.

— Elle a dû s'épouvanter elle-même et se sera fait peur dans la glace en se relevant, soupire le sous-préfet.

Et Mme Aisery d'ajouter :

— Quand elle m'a quittée tout à l'heure, dans le boudoir de la comtesse, son agitation était extrême. Elle ne tenait pas en place. Je lui ai même demandé : Qu'avez-vous ?

— Une crise de nerfs, sans nul doute, pronostique Mrs Rowsell.

— Alors je devrais monter, intervient la maîtresse de maison. J'ai toute une petite pharmacie dans une armoire, à

cause de la distance de Genève. Je m'étonne que mon mari n'y ait pas songé.

Comme elle s'apprête à sortir à son tour du salon, Georges d'Aigues s'approche d'elle :

— Je vous accompagne.

Quel zèle subit ! Ne ferait-il pas mieux de s'occuper d'Isabelle, dont le trouble ne peut lui échapper ? Cette querelle d'amoureux va-t-elle se prolonger indéfiniment ?

La porte du salon s'est donc ouverte, mais la comtesse ne va pas au delà. Son mari et le docteur reparaissent ensemble sur la galerie. Ils causent à voix basse en redescendant les marches. Pourquoi, si elle est malade, le professeur Dominant n'est-il pas resté auprès d'elle, laissant le comte de Foix apporter seul la nouvelle ? Tous ces pourquoi se pressent sur la bouche des assistants et nul n'ose interroger, tant les deux hommes paraissent gravement absorbés dans leur discussion. Et même, comme si l'on faisait le vide devant eux, la comtesse et Georges d'Aigues qui étaient sur le seuil refluent à l'intérieur du salon.

— Qu'y a-t-il donc ? demande-t-elle enfin, la première.

Et derrière elle tout le monde s'est précipité. C'est comme une grappe humaine agglomérée. Les visages reflètent tous la même anxiété, le même pressentiment, les mêmes alarmes, comme une expression collective et multipliée. Au drame fictif chacun a compris subitement, sans que personne ait parlé, que se substituait un autre drame, mystérieux encore, mais véridique. Et le docteur Dominant n'étonne personne quand il prononce sur un ton un peu solennel :

— Mlle Clarisse Villevert est morte.

Une stupeur suit cette déclaration. Georges d'Aigues tente de forcer le passage, mais le comte l'arrête d'un ton bref :

— Attendez.

Il insiste.

— Non, non et non.

— Non, répète le docteur, venu à la rescousse.

Cependant les objections affluent de toutes parts.

— Ce n'est pas possible !

— On ne meurt pas ainsi pour avoir joué à la mort.

— Que s'est-il passé ? Le cœur sans doute ?

— Je crois à un accident, veut expliquer le comte de Foix.

Mais il s'attire cette réplique immédiate et catégorique du célèbre clinicien :

— Aucun doute n'est possible ; j'affirme, moi, que c'est un suicide.

X

CONSTATATIONS JUDICIAIRES

Un suicide ? Pourquoi la star se serait-elle tuée en plein succès, en pleine jeunesse, et dans tout l'éclat d'une beauté reconnue jusqu'en Amérique où, sur ses portraits, les firmes les plus célèbres la réclamaient ? C'est la réflexion qui jaillit ou qui jaillirait de toutes les bouches si le docteur ne l'avait prévue et ne la brisait sans retard :

— Suicide inévitable. Restez donc, monsieur d'Aigues, et écoutez comme tout le monde. Personne n'a le droit de monter vers elle sans ma permission. Pendant tout le dîner, j'avais observé Mlle Villevert. Elle montrait une nervosité maladive. L'odeur des fleurs sur la table, à peine sensible à nos narines à cause du plein air, lui était insupportable. Elle ne pouvait tenir en place et sa tête retombait de droite et de gauche presque mécaniquement. Elle était la proie d'une idée fixe. Elle faisait de la mélancolie anxieuse, à n'en pas douter. Mon diagnostic est en la circonstance infaillible. Je lui avais proposé une visite à ma clinique. Déjà, c'était trop tard. J'avais signalé son cas à ma voisine, Mlle de Maur.

— C'est exact, reconnaît Claire.

— Je vous ai même dit textuellement : cette femme est dangereuse et il conviendrait de la surveiller.

— En effet, vous me l'avez dit, mais je n'y attachai pas d'importance.

— J’avais remarqué pareillement sa fébrilité, approuve Mr. Hilden qui était placé, à table, à sa droite et dont elle n’avait même pas daigné écouter les propositions flatteuses et avantageuses pour un engagement outremer.

— Vous voyez combien j’avais raison, conclut le docteur. Je ne croyais pas avoir raison si vite.

Il triomphe sans retenue, avec ostentation. C’est pour lui, mais pour lui seul, un réconfort dans un malheur qui ne le touche pas directement et lui vaudra une réputation de prophète. Au contraire, la comtesse de Foix se sent personnellement atteinte par ce fait divers imprévu : elle avait invité un numéro sensationnel pour corser l’intérêt de sa soirée, et ce numéro sensationnel a poussé l’indiscrétion jusqu’à dépasser tout ce qu’on en pouvait attendre. Cette *murder-party* qui finit en catastrophe, quand elle en pensait retirer un surcroît de renommée mondaine, quelle malechance ! Elle aurait dû se renseigner sur la santé de ses hôtes. Mais aussi, l’on n’accepte pas d’invitation quand on traverse une crise de neurasthénie aiguë. Ainsi juge-t-elle sans pitié la fameuse victime authentique.

Cependant, une poussée se produit vers la porte. On veut sans retard voir la morte véritable après avoir tant admiré la fictive. Ainsi la perfection qu’elle avait montrée sur le lit funèbre ne provenait-elle que de la réalité ! Devançant Georges d’Aigues soucieux, qui semble avoir renoncé à forcer le passage, comme s’il était accablé d’ennui ou comme s’il avait la migraine, les Américains et les Japonais sont parmi les premiers que tente la pathétique comparaison. Mais le comte de Foix, sur un ton de commandement qui est sans réplique, arrête le flot déferlant :

— Que personne ne monte ! ordonne-t-il. Ce n'est plus un spectacle. La chambre doit demeurer en l'état jusqu'aux constatations judiciaires. Seul le docteur, s'il le veut bien, gardera la malheureuse, avec une de ces dames, s'il est parmi elles une infirmière accoutumée à la vue de la mort.

Mme de Maur se propose. Elle a servi dans un hôpital de Boulogne pendant la guerre, avant de rejoindre son mari qui était demeuré à l'ambassade de Londres avec M. Paul Cambon. C'est une de ces femmes sans brillant, ménagères avant tout, mais qui excellent dans les rôles subalternes et sont toujours prêtes à rendre service humblement sans en tirer avantage.

— Je prierai à côté d'elle, a-t-elle ajouté.

— Rien ne presse, approuve le clinicien qui ne se soucie guère de veiller un cadavre. J'ai tout essayé pour la ranimer. La mort a dû être instantanée : la balle a pénétré dans la région du cœur.

Il s'étend sur quelques détails techniques destinés à montrer, à étaler sa compétence, et qui font tressaillir ces dames.

— Qu'allez-vous faire ? demande la comtesse, très contrariée et offusquée, à son mari sur qui l'assistance a maintenant les yeux fixés, comme s'il était le chef et dût conduire les opérations. Nous ne pouvons conserver indéfiniment cette… cette pauvre femme.

— Eh bien ! mais, explique Roger-Bernard, je vais téléphoner à la gendarmerie de Saint-Julien de venir immédiatement constater le décès. Émile, le valet de chambre, l'appelle en ce moment pour moi. Ensuite, il ira réveiller le maire de Bossey, notre commune.

— Pourquoi ?

— Pour qu'il donne le permis d'inhumer. Puis je téléphonerai encore au département de la police de Genève afin qu'on envoie cette nuit même, s'il est possible, une voiture d'ambulance ou un fourgon automobile. Ainsi Mlle Clarisse Villevert pourra-t-elle, je l'espère, être ramenée dans la nuit.

— A-t-elle chez elle quelqu'un, un parent, une parente à qui il conviendrait d'annoncer sa mort avec ménagement ?

— Je l'ignore.

— Une mère, intervient Mr. Hilden. Et même deux.

— Comment, deux ?

C'est la première occasion de détente depuis la fatale nouvelle. Des sourires, dont tous ces visages tendus avaient grand besoin, s'esquissent comme une vague éclaircie dans un jour pluvieux.

— Oui, développe le journaliste américain, je suis allé interviewer à sa villa des Eaux-Vives Mlle Clarisse Villevert pour lui demander ses impressions d'Amérique.

— Avant le départ ?

— Sans doute. S'il fallait attendre le débarquement, je serais en retard. La première fois j'ai été reçu par une vieille dame corpulente qui m'a dit être sa mère et qui m'a éconduit. La seconde, c'était une autre vieille dame maigre et distinguée qui m'a introduit et m'a pareillement décliné sa maternité. J'ai demandé à la star : « Laquelle ? » – Elle m'a répondu : « La seconde. J'ai dû renvoyer la première : elle buvait. » Nous avons ri ensemble. Mais j'oublie mes obligations.

Il se lève et réclame le téléphone. Le comte l'occupe : il a au bout du fil la gendarmerie de Saint-Julien à qui il explique en peu de mots clairs ce qui s'est passé.

— C'est bien, explique-t-il après avoir raccroché l'appareil : l'adjudant vient en personne avec un brigadier. Saint-Julien n'est qu'à six ou huit kilomètres. Sur leurs motocyclettes ils ne tarderont pas à arriver. Ils prendront en passant le maire de Bossey. Dans une demi-heure à peine ils seront tous ici.

— Voulez-vous me permettre ? demande Mr. Hilden qui s'est approché et veut succéder au comte de Foix dans le petit cabinet téléphonique placé dans le hall.

— Non, non, j'en ai besoin maintenant pour la police de Genève.

— Laissez-moi passer avant vous.

— Mais pourquoi donc, je vous prie ?

— Je désire appeler ma secrétaire et lui dicter quelques dépêches pour mes journaux d'Amérique.

— C'est bien assez tôt demain. Inutile d'ébruiter si vite cette affaire.

— Mille regrets, mais je suis obligé. Il y a trop d'intérêts en jeu.

— Quels intérêts ?

— Ceux des grandes firmes cinématographiques. Mlle Clarisse Villevert décédée, et décédée en de si tragiques circonstances à la fin d'une *murder-party,* ce qui augmente la valeur de la publicité, les films où elle a joué prennent ins-

tantanément une valeur exceptionnelle. Je tiens à prévenir l'une ou l'autre.

— Où vous avez des actions.

— Sans doute. Déjà pour Rudolph Valentino l'opération a merveilleusement réussi.

— Il est possible, monsieur, mais je ne puis vous prêter mon téléphone cette nuit pour un tel usage.

— Oh ! comme vous êtes arriéré ! Alors, je vais partir immédiatement. Voulez-vous prier qu'on avertisse mon chauffeur.

— Je le regrette encore, mais je ne puis vous laisser partir.

Et se tournant vers l'assistance qui, en majorité, l'approuve, il ajoute dans un sourire qui montre à quel point il garde son sang-froid et sa lucidité :

— Vous êtes tous mes prisonniers. Excusez-moi. La justice doit trouver ici tous les témoins sans exception, afin de reconstituer, si elle le désire, la suite des événements au cours de cette soirée.

— Mais puisque c'est un suicide, s'étonne le docteur Dominant qui, lui aussi, désirerait se retirer.

— Ou un accident.

— Non, non, aucun doute ne peut subsister.

— Suicide ou accident, il s'agit de mort violente. La gendarmerie, pour se rendre compte, peut interroger les uns ou les autres au besoin. Mais dites-moi, docteur, tenez-vous essentiellement au suicide ? N'accepteriez-vous pas, pour le

public et la justice, la version de l'accident ? Mlle Villevert qui, d'après le scénario, doit se tuer, joue avec une arme à feu dont elle connaît mal le maniement bien qu'elle assurât le connaître à merveille. Elle tourne cette arme contre elle pour se préparer à la pose qu'elle doit prendre avant de tirer par la fenêtre et le coup part sans qu'elle ait cru presser la détente.

Il donne ces explications avec détachement comme s'il ne tenait pas outre mesure à les imposer.

— Pourquoi farder la vérité ? riposte l'intransigeant docteur.

— Pour diminuer le tragique de l'aventure, pour ne pas attrister une famille.

— Les deux mères. Non, non, la vérité, toute la vérité.

— Soit, accepte le comte presque indifférent.

— Cette demoiselle, ajoute la comtesse qui accepte mal le dénouement inattendu de sa *murder-party*, aurait pu se tuer ailleurs que chez moi.

— Vous lui en offriez une trop belle occasion, madame, intervient lord Musgrave qui a peu goûté le jeu et ne l'aurait même pas goûté du tout sans la présence de Mlle de Maur.

Claire, affectueusement, s'est approchée d'Isabelle qui, le cœur blessé par sa mésentente, apparue aux yeux de tous, avec son fiancé, – mésentente qui a dû suivre immédiatement le dîner, – s'est trouvée plus désemparée devant l'événement tragique et en a été plus bouleversée. Mais la jeune fille se dérobe à son amicale étreinte comme si elle était hantée d'une préoccupation unique. Elle s'est glissée auprès de son père et lui murmure :

— Georges n'est pas là.

— Ah !

Le comte fait le tour de la pièce d'un regard perçant et prompt et s'adresse à Mme de Maur :

— Vous voulez bien monter vers la morte, madame.

— J'y allais. J'ai pris mon chapelet dans mon manteau.

— Et vous, docteur ?

— Je conduirai Madame l'ambassadrice afin de la rassurer. Et je resterai avec elle, si toutefois elle l'exige.

— Je n'aurai besoin de personne, docteur. Ceci me tiendra compagnie.

Et elle montre les grains de bois noir.

— Je vais avec vous, dit le comte.

Mais il se ravise. Georges d'Aigues est rentré. Par où ? depuis quand ? Il s'avance vers lui. Justement le jeune homme venait à sa rencontre. Il est pâle, contracté, livide. Est-il impressionnable à ce point ? Les deux hommes se regardent dans les yeux. Ils se détestaient, ils se haïssent.

— Je désire vous parler, monsieur, dit Georges d'Aigues à voix basse.

— Ce n'est pas le moment, répond le comte, presque ironique, en l'entraînant toutefois dans un coin du salon.

— Oh ! un mot suffira.

— Dites.

— Le revolver a été changé.

Roger-Bernard a pris une seconde pour répliquer :

— Vous venez de la chambre de Clarisse ? De quel droit ?

— Du droit de l'amant. Je n'ai plus rien à cacher.

— C'est très grave. Vous avez touché l'arme. Et si l'on vous accuse ?

— Je vous dénoncerai.

— Vous êtes fou.

Puis, avec désinvolture, le comte ajoute :

— Essayez donc.

Suit un lourd silence. Georges d'Aigues conclut :

— Je me tairai devant les gendarmes pour ne pas faire d'esclandre. Mais je veux une explication.

— Inutile.

— Et une sanction.

— Oh ! oh ! vous plaisantez !

— Si. Je les veux. Je rentrerai quand les autres seront partis.

— Soit. Aussi bien convient-il de régler votre rupture avec Isabelle.

— Il ne s'agit plus d'Isabelle.

— Pour moi, il s'agit toujours de ma fille. Votre compte, à vous, se réglera ensuite.

De loin, les hôtes désœuvrés du château, – la pièce n'est-elle pas finie ? la bonne, c'est-à-dire le scénario imaginé par la comtesse et Pierre Bussy, parce que l'autre, qui ne contient pas d'énigme à déchiffrer, n'est guère intéressante, – ont suivi le dialogue sans l'entendre. Mais n'est-il pas aisé d'en rétablir le sens ? Georges d'Aigues a voulu justifier auprès de son futur beau-père son désaccord avec Isabelle. C'est une justification qui lui tient au cœur étrangement, à en juger par l'émotion de son visage, le feu de son regard, toute la violence à peine réprimée de son attitude. Tandis que le comte garde cette possession de soi, cet air un peu méprisant, cette autorité qui portent la marque du grand seigneur.

Isabelle, plus que tout autre, s'est passionnée pour cette scène qu'elle ne pouvait surprendre. Quoi de plus naturel ? Ses fiançailles, sans doute, sont en jeu. Le désaccord est plus grave que les habituelles querelles amoureuses. Claire de Maur, que son douloureux amour séparé rend clairvoyante et compréhensive pour toutes les peines sentimentales, fait une seconde tentative auprès de sa jeune amie.

— Isabelle, vous êtes distraite, écoutez-moi.

— Oh ! pardon, Claire.

— Conduisez-moi dans votre jardin.

— La nuit ?

— La lune n'est pas couchée. Nous y verrons comme en plein jour, ou presque. Et nous y cueillerons des fleurs pour recouvrir le corps de cette malheureuse.

— Je veux bien.

Et les deux jeunes filles disparaissent ensemble. Le jardin est près du château, au-dessus des vignes qui descendent

vers la ferme de l'Hôpital et la plaine de Genève. Il y fait clair en effet. C'est une clarté atténuée, adoucie, plus mystérieuse et légère que celle du jour. Elle caresse les objets au lieu de les profaner. Elle semble ne pas avoir assez de force pour les pénétrer et se contente de les effleurer délicatement. Les étoiles sont à peine visibles à cause de cette lumière de la lune qui fond l'éclat de leurs petites lampes suspendues, mais les feux de la terre, ceux de la ville des Nations au loin, s'opposent avec avantage à ceux du ciel.

— Oh ! des roses, des roses, soupire Claire enivrée.

Elle se souvient d'en avoir cueilli dans les parcs de Richmond et de Kew, en compagnie de celui à qui elle a dédié sa vie sans jamais pouvoir la lui offrir toute.

Des roses de toutes sortes, de toutes nuances, de toutes odeurs, et aussi de hauts glaïeuls en forme de roseaux ou de lances, violets ou roses, jaunes ou rouges, et encore des capucines, des anémones mauves et blanches : elles peuvent charger leurs bras nus de cette offrande pour la jeunesse et la beauté de la morte.

Au salon l'attente se prolonge, s'éternise et, après le vif divertissement de cette *murder-party* si ingénieusement combinée, après l'agitation provoquée par le décès subit de la star, après cette série de sensations qui ont brutalement secoué ces gens du monde, si vite blasés et amateurs de jeux violents où ils pensent rencontrer précisément cette secousse, on commence de s'ennuyer. Ces gendarmes devraient bien arriver tout de suite afin qu'on puisse décemment prendre congé. L'inquiétude gagne aussi l'un ou l'autre. Le voisinage d'un cadavre est pénible à supporter, même hors de vue. Et ces chouettes qui jettent près des fenêtres leurs appels lugubres ! Mr. Hilden s'énerve : il tient à ses dé-

pêches et à ses opérations financières. Le sous-préfet de Saint-Julien se demande si le bruit que ne manquera pas de faire cette aventure ne risque pas de nuire à son avancement. Lord Robert Musgrave, depuis la sortie de Claire, est mélancolique. La comtesse de Foix est outrée du manque d'égards que représente ce suicide dans son château.

En vain, sir Brian Daffodil, si loquace à son habitude et que le voisinage même de la mort ne peut retenir, entreprend-il une petite conférence de circonstance sur ce Thomas de Quincey qui composa un traité en l'honneur de *l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*. Il en est resté à la *murder-party* et le drame fictif, plus que le réel, l'occupe encore.

— L'assassinat, développe-t-il devant Mrs Harriett Rowsell, les Gregory et les deux Japonais, peut atteindre la perfection de l'art. C'est la thèse de Thomas de Quincey. Surtout l'assassinat politique. Il y a trois siècles, ce fut une épidémie comparable à une constellation. Mon audacieux compatriote nous parle de sept splendides ouvrages : les assassinats de Guillaume d'Orange, des trois Henri français, le duc de Guise, Henri II et Henri IV, le duc de Buckingham, celui de Gustave-Adolphe et celui de Wallenstein. À vrai dire, il ajoute celui de Gustave-Adolphe qui fut tué à la bataille de Lutzen. Mais il n'en est pas à un meurtre près. Meurtre, quel mot impropre ! Un meurtre n'est pas préparé, il est grossier et spontané ; l'assassinat réclame des combinaisons. C'est par là qu'il touche à l'œuvre d'art.

— Que parlez-vous d'assassinats ? intervient le docteur qui redescend de la chambre mortuaire où il a laissé Mme de Maur avec son chapelet. C'est un suicide. Un suicide que j'avais annoncé, que j'aurais évité si cette dame s'était

présentée à ma clinique il y a quelques semaines, ou même quelques jours.

— Pardon, docteur, réplique sir Brian, elle avait auparavant tué Mme Aisery.

— Ah ! vous parlez de la *murder-party*.

— Sans doute. De quoi voudriez-vous que nous parlions ?

De nouveau la conversation retombe. Quelqu'un, – et c'est Mr. Hilden agacé qui ne sait comment calmer ses nerfs, – propose un bridge.

— Vous avez déjà le mort, coupe net le comte de Foix qui, décidément, garde assez de scepticisme pour faire des mots et qui règne sur ses prisonniers.

Les deux jeunes filles apportent quelque distraction en revenant, leurs bras nus chargés de gerbes de fleurs. Les parfums du jardin pillé et la fraîcheur de la nuit les enveloppent invisiblement. Elles sont restées comme imprégnées et caressées par le clair de lune. Leurs robes blanche et vert d'eau, leurs cheveux blonds, leurs démarches pareillement élancées, s'harmonisent pour composer une diversion heureuse aux pensées de deuil, bien que leurs visages soient empreints de mélancolie.

— Oh ! s'écrie le professeur d'Oxford en les voyant entrer, voici le printemps de Botticelli. Quels modèles pour un Dante-Gabriel Rossetti ou pour un Burne Jones ! Sur quel autel domestique déposerez-vous cet hommage naturel ? Les dieux sont morts.

— Sur une morte, répond Claire de Maur pour le ramener à la réalité.

Mais, comme elle invite son amie à monter avec elle dans la chambre où repose Clarisse Villevert, Isabelle, trop sensible, refuse. Elle n'est donc plus la fière amazone au cabriolet rouge et gris ?

— Non, non, je vous laisse aller seule.

Son père, qui semble toujours la couver des yeux, vient à son secours :

— Posez ces fleurs sur un divan, mademoiselle. Après les constatations, vous pourrez entrer dans la pièce et parer la malheureuse.

— Allons fumer dehors, propose au consul italien Mr. Hilden qui tourne comme un fauve en cage.

Les deux hommes s'apprêtent à sortir quand le ronronnement assourdissant des motocyclettes annonce l'arrivée de la gendarmerie. Le valet de chambre introduit eu effet l'adjudant et le brigadier, et entre eux, comme un malfaiteur surpris, le maire de Bossey, Eugène Replumaz, paysan timide et gauche, tiré du lit où il dormait à poings fermés après une rude journée au service de la batteuse. Les soldats ont sur le corps toutes leurs buffleteries et le maire, autour de la ceinture, son écharpe tordue et mal nouée. En service commandé, les premiers ont gardé leur képi sur la tête, mais le maire quitte et remet sans cesse son chapeau dont il ne sait que faire. Tous trois se sentent gênés parmi ces habits et ces robes de soie, ces plastrons et ces épaules nues, bien plus encore un peu plus tard lorsque leur hôte leur aura décliné les noms et qualités de l'assistance, ambassadeur, ministre, consul, académicien, étrangers de toutes nations, sans compter leur sous-préfet qu'ils reconnaissent avec plaisir parmi tant de visages nouveaux.

— Quel beau film ! murmure Hilden. Un crime dans le grand monde.

Le docteur Dominant qui a entendu le foudroie du regard :

— Un suicide, monsieur.

— Mais je pense à un film, docteur.

— Il ne convient pas d'y penser en ce moment.

Le suicide est son œuvre propre, sa création pour ainsi dire. Personne n'a le droit d'y toucher. Déjà, le comte de Foix s'est permis de parler d'accident. Pourvu qu'il n'ait pas la malencontreuse idée de faire naître un doute dans l'esprit de la gendarmerie ! Les présentations faites, le maître de maison, s'étant approché de ses nouveaux hôtes avec sa courtoisie habituelle, les invite à se rafraîchir après leur course nocturne. Mais ceux-ci ne veulent rien accepter. Ils ont hâte de se débarrasser de leur corvée. Le comte de Foix va donc droit au but :

— Avant de vous conduire auprès du cadavre, je dois, messieurs, vous mettre au courant des faits.

Il explique le mécanisme d'une *murder-party* et, si claires que soient ses explications, elles rencontrent un terrain défavorable. Un tel jeu dépasse l'imagination de ces simples gens à qui suffit leur tâche quotidienne, et qui ne savent pas raffiner. Tout de même, l'adjudant qui a le jugement sain et direct se rend compte que ce n'est point là un passe-temps très catholique. Mlle Clarisse Villevert, célèbre au cinéma, devait prendre part, au jeu. On l'a trouvée morte sur le lit où elle était censée représenter une morte en effet. La fiction s'était

changée en réalité. La jeune actrice s'était tuée avec l'arme dont elle devait tirer un coup par la fenêtre ouverte.

— Il ne faut pas jongler avec les armes à feu, conclut l'adjudant.

C'est un blâme pour ce divertissement mondain qui côtoie le danger.

— Un simple hasard malencontreux, réplique le comte, et que je vous expliquerai tout à l'heure, sur les lieux.

Cependant l'adjudant ajoute cette réflexion :

— Il faudrait un médecin ici. Vous m'avez téléphoné, monsieur, qu'il y en avait un dans l'assistance.

Le docteur Dominant se fraie un passage, se pousse au premier rang. Il guettait l'occasion :

— C'est moi. Mlle Villevert était une malade, une obsédée, une mélancolique anxieuse. Pendant toute la soirée elle n'a pas cessé de donner les signes les plus révélateurs de ses troubles mentaux, au point que j'avais prédit ce malheur. Mes voisins de table en peuvent témoigner.

Claire de Maur et Mr. Hilden ne font aucune difficulté pour l'appuyer.

— Alors, dit l'adjudant qui décidément ne s'en laisse pas accroire, vous n'auriez pas dû permettre à cette demoiselle de garder une arme.

Le médecin, furieux de cette leçon, répond aigrement :

— Elle ne m'avait pas demandé mes soins. Au contraire, elle les avait repoussés.

— Ce n'est pas une raison.

Poursuivant son enquête, l'adjudant continue son questionnaire :

— Qui a vu le dernier cette dame avant le suicide ?

M. et Mme Aisery expliquent avec abondance la scène de la *murder-party* qui s'est passée dans la chambre de la comtesse de Foix. De là Clarisse Villevert, après avoir tiré le premier coup de revolver, s'était sauvée en hâte, paraissant très agitée. M. d'Aubré, après avoir rappelé son titre à l'ambassade de Berne, raconte à son tour que la star devait le conduire dans la chambre où elle simulerait la mort. Elle ne l'avait pas attendu, déjà fébrile en effet. Il n'avait pu la rejoindre qu'au moment où elle venait de tirer le second coup de feu. Il lui avait parlé, croyant qu'elle jouait son rôle, mais elle n'avait pas répondu, ce dont il ne s'était pas inquiété, n'ayant aucun soupçon.

— Vous ne vous êtes pas approché d'elle ?

— Ma foi non !

Le maire, qui voudrait bien ne pas voir se prolonger une si ennuyeuse visite, propose d'aller voir. Et le cortège monte l'escalier pour gagner la chambre mortuaire, le comte de Foix en tête, suivi des gendarmes dont les bottes font craquer les marches, du maire et du docteur Dominant. Mais voici que toute l'assistance les accompagne, et même les accompagne en se bousculant, sauf Claire de Maur et lord Robert Musgrave qui demeurent en arrière, cherchant la solitude à deux, et Isabelle qui, le cœur à vif, ne peut supporter ce spectacle et reste avec les fleurs. Georges d'Aigues, cette fois, s'est glissé en bonne place, serré de près par les Japonais, les Américains, l'italien, les Albanais. La comtesse de

Foix suit la troupe sans plaisir avec Mrs Rowsell et sir Brian dont la verve s'est éteinte et dont la curiosité ne s'attache volontiers qu'aux images agréables. Elle déplore une fois de plus cette importune aventure qui clôt si mal une séance récréative. Pierre Bussy, l'auteur dramatique, pense à l'utilisation opportune de l'aventure pour une prochaine pièce et n'en veut rien perdre. Ainsi les invités se pressent-ils derrière les personnages de justice et d'état civil.

Dans la chambre, à la clarté d'une lampe atténuée par l'abat-jour, Mme de Maur, tranquillement assise auprès du lit, égrène son chapelet et prie pour cette âme légère envolée d'un si beau corps. C'est elle que l'on voit en premier lieu. Impitoyable, l'adjudant tourne le commutateur, et la lumière du lustre tombe, comme une pluie de feu, sur la star étendue dans sa robe grenat où les taches de sang sont à peine visibles, mais qui a été un peu brûlée par la poudre. La petite déchirure, dans la région du cœur, n'aurait pas causé grand dégât apparent sans cette brûlure de l'étoffe. Tournée un peu de côté, le visage aux traits purs qui fut la gloire de l'écran a gardé son fard, mais ce fard est réduit à deux ronds presque rouges sur les joues. Une pâleur de cire a déjà gagné le front, le cou, les bras, les beaux bras nus. De la bouche maquillée sort un peu de bave. Les yeux mi-clos n'ont plus d'expression. À travers les paupières se distingue la prunelle sans regard. Comment, tout à l'heure, a-t-on pu croire à une comédie, même admirablement jouée, à une imitation, même parfaite, et d'ailleurs facilitée par la réduction de l'éclairage ? La mort est inimitable, et les plus grandes tragédiennes n'en donnent qu'une transposition théâtrale qui sent l'artifice. Elle est autrement crue et dure quand elle a été violemment projetée dans un être. Un arbre foudroyé garde le signe de l'orage.

Cependant une sorte de hoquet fait retourner le comte de Foix qui fixe dans les yeux son futur gendre, Georges d'Aigues, atterré. Nul autre n'y a pris garde, tant la vision est obsédante et cruelle. Le docteur Dominant est déjà à sa place, la première, fournissant au maire et aux gendarmes les raisons médicales et les preuves matérielles du suicide, leur expliquant ensuite la pose de la main et le trajet de la balle. Avec l'aide de l'adjudant impassible, il soulève le corps inerte.

— Voyez, ajoute-t-il, comme la main tient l'arme. La déflagration de la balle tirée à bout portant est visible sur la robe et même sur la peau. Sans quoi on distinguerait à peine la blessure. Le revolver est de petit calibre, d'un usage facile.

L'adjudant de gendarmerie a pris l'arme et l'examine avec attention.

— C'est un browning, dit-il, on a tiré deux balles sur six.

— En effet, intervient le comte de Foix qui ne détache pas son regard des yeux de Georges d'Aigues, la première balle a été tirée par Mlle Villevert dans la chambre de ma femme occupée par Mme Aisery. Mme Aisery figurait dans la pièce la première victime. La balle a été tirée par la fenêtre.

— C'est parfait, approuve l'adjudant. Mais vous ne devriez tout de même pas vous servir pour votre histoire d'un revolver chargé.

— Vous avez mille fois raison, répond encore le comte. Le malheur aurait pu être évité…

— Il était inévitable, coupe le médecin.

— Voici ce qui s'est passé. Le revolver à barillet qui devait servir avec des cartouches à blanc n'a pas été retrouvé

au dernier moment. Il a fallu lui substituer celui-ci, un browning qui ne tire qu'à balle. J'ai hésité avant de le confier à Mlle Villevert, mais elle m'assurait en riant qu'elle en connaissait à merveille le maniement, par les scènes de violence et de meurtre qu'elle avait jouées dans ses films où l'on ne prenait pas tant de précautions, et par l'obligation où elle était d'être armée pour rentrer à la campagne.

— Oh ! recommence le docteur Dominant, ces sortes de malades sont ma spécialité professionnelle. Sans le revolver, elle se serait jetée par la fenêtre. Quand l'idée du suicide les hante, rien ne peut les arrêter.

L'adjudant de gendarmerie a suivi toute la discussion d'une oreille attentive. Sa responsabilité est couverte par tous les témoignages et par la démonstration du médecin.

Il se tourne donc vers le maire qui voudrait bien s'aller mettre au lit :

— Monsieur le maire, vous pouvez donner le permis d'inhumer. M. le docteur signera.

Et les autorités judiciaires sortent de la chambre. Les constatations sont terminées. L'assistance s'est déjà enfuie devant la mort véritable. Elle n'a pas attendu les explications techniques. Elle a laissé le comte de Foix et le professeur Dominant les donner aux gendarmes. Une mort de théâtre lui aurait suffi. Seul, Georges d'Aigues a écouté jusqu'au bout le comte de Foix sans perdre un seul mot.

Au bas de l'escalier, la comtesse s'excuse du dérangement causé. Mais les gendarmes la rassurent :

— Oh ! Madame la comtesse, cela nous arrive souvent. De jour ou de nuit.

— Souvent ?

— Une fois par mois environ, pour des gens de Genève qui se tuent au Salève. Ils dégringolent d'un rocher. Involontairement ou volontairement. L'autre nuit, tenez…

Ils se lancent dans les faits divers. Le suicide du château de Crevin n'a rien que de banal. Il ne tire son importance que des lieux et de la personnalité de la star. Sans quoi il passerait inaperçu.

— J'ai téléphoné au département de justice et police à Genève, reprend le comte de Foix. Il réclame le permis d'inhumer avant d'envoyer chercher le corps. Auriez-vous l'obligeance de le confirmer par le téléphone, afin qu'on vienne cette nuit même. Mlle Clarisse Villevert ne peut rester dans la chambre de ma fille.

— Ah ! non, appuie sa femme qui a hâte d'être débarrassée d'un hôte aussi incommode.

— Il y a des difficultés, à cause de la douane et de l'heure. Bientôt minuit. Cependant le commissaire de police qu'on a réveillé et qui me connaît m'a promis de laisser passer au fourgon la frontière suisse, sous réserve de l'approbation du Conseil. Il préviendra lui-même les Pompes funèbres de Genève qui expédieront un convoi et transporteront la malheureuse…

— Chez elle ? Dans sa villa ?

— Non, dans la chambre mortuaire du cimetière de Plainpalais où le garde de nuit sera alerté.

— Parfait. Roger-Bernard. Je vous reconnais là. Vous vous débrouillez à merveille dans les circonstances difficiles.

Il vous aurait fallu de grandes charges pour mettre en évidence votre valeur. Cela, je l'ai toujours pensé…

Car elle a hâte d'être débarrassée d'un si lourd voisinage. Il sourit, un peu tristement, comme s'il avait conscience d'avoir mérité ce compliment conjugal, et même comme s'il planait bien au-dessus. La vanité des hommes n'est-elle pas illimitée ?

Pendant cette conversation dans le hall, Claire de Maur apparaît avec toutes les fleurs cueillies dans le jardin. Son visage émerge à peine de leurs gerbes, car Isabelle s'est une fois de plus refusée à la suivre. Pendant que sa mère que le flot vite retiré des visiteurs n'a point troublée continue de prier, elle dispose les glaïeuls et les roses, les capucines et les anémones autour du corps étendu, et jusque sur les pieds et la poitrine. Après quoi, elle se penche et baise pieusement le front déjà glacé. Puis elle éteint le plafonnier, pour ne plus laisser que la lueur faible de la lampe sur la jeune morte ainsi parée.

Les motocyclettes sont reparties dans un grand vacarme. C'est un soulagement pour le château. Maintenant enfin chacun est libre de prendre congé. Aussitôt les appels des chauffeurs se succèdent. Une à une, les automobiles viennent se ranger devant le portail. Mr. Hilden s'est précipité le premier, enlevant sa femme au milieu d'un discours de sir Brian choqué. Cette nuit même, l'Amérique sera informée du suicide de la star célèbre et aussi de la plus-value des films où elle a joué. Mme Aisery a fait signe à M. d'Aubré de prendre place entre elle et son mari. Lord Musgrave a offert de reconduire Claire de Maur, mais l'ambassadeur a refusé, d'ailleurs avec un sourire aimable et diplomatique. Le lord

malheureux en est réduit à la société de sir Brian qui a évité soigneusement Mrs Harriett Rowsell.

— Je vous plains, dit celle-ci à la comtesse de Foix.

— Pourquoi donc ?

— À cause de cette demoiselle qui vous reste pour compte.

— On va venir de Genève la chercher cette nuit même.

— Ah ! tant mieux ! Quel débarras ! Mais qu'elle était donc jolie avec toutes ces fleurs qu'a répandues sur elle, comme un parfum, Claire de Maur ! Je suis retournée la voir à cause de la poésie. La beauté ne protège pas du malheur, ni l'amour qu'on laisse échapper dans sa jeunesse.

Elle pense au fuyant sir Brian qu'elle ne rattrapera jamais. Le docteur Dominant qui la doit emmener s'impatiente, car il a vingt ou trente visites inscrites pour le lendemain.

— Venez-vous ? demande-t-il à Georges d'Aigues.

Mais le jeune homme refuse. Il a sa conduite intérieure. Il rentrera à Genève par ses propres moyens.

— C'est bien ! c'est bien ! appuie le médecin un peu lourdement, pour bien montrer qu'il a compris.

Nul n'a pu ignorer, au cours de la soirée, la brouille des deux fiancés ; une dernière tentative de réconciliation suivra sans nul doute le départ du dernier invité.

Les voilà partis.

— Vous êtes enfin délivrée, dit Roger-Bernard à sa femme.

— Pas encore. Je les aurais volontiers tous gardés jusqu'à l'arrivée du fourgon de Genève.

— Il faut compter près d'une heure encore.

— Cette morte à mon étage me dérange odieusement.

— Oh ! sa chambre est éloignée et je ne vous savais pas si impressionnable.

— Je ne suis pas impressionnable et je vais me coucher. Ce dénouement de notre *murder-party* si bien machinée m'a coupé bras et jambes.

— Et Isabelle ?

— Eh bien ! cédez-lui pour cette nuit votre chambre. Et, si vous le voulez bien, je vous offrirai l'hospitalité dans la mienne.

— Volontiers, chère amie. Je fume un cigare avec Georges d'Aigues en attendant le convoi.

— Ne vous disputez pas ; il a eu, toute la soirée, une attitude si étrange !

— Oui, les choses vont mal entre eux. J'arrangerai cela. Et si c'est la rupture, tant pis. Isabelle s'en consolera. Voulez-vous qu'elle vous tienne compagnie pendant que j'attends le convoi ?

— Non, non : je suis lasse et me couche. Qu'elle en fasse autant.

Georges et Isabelle, en tête à tête, ne s'adressent pas la parole. Roger-Bernard s'approche de leur groupe :

— Venez-vous, propose-t-il à Georges presque aimablement.

Pour une fois, il semble désirer de ne pas lui être désagréable.

— Je vous attendais, monsieur.

Isabelle, les yeux presque égarés, les voit s'éloigner ensemble. Ils font le tour du rond-point, ils franchissent la grille, ils disparaissent sous les arbres. Peu à peu les lumières du château s'éteignent, sauf celles de la chambre où la comtesse harassée et agacée ensemble se déshabille et celle où dort sans réveil Clarisse Villevert dans la dernière parure que lui composent toutes les fleurs coupées au jardin. Mais le corps de logis réservé à l'office retentit de bruits de vaisselle, de rires et de commentaires. On y passe au crible les événements. Une *murder-party* n'inspire pas le respect des patrons.

La demie de minuit a sonné à l'église de Bossey. Une *murder-party* n'est jamais très longue, même avec un dénouement modifié. La lune n'est pas encore couchée. C'est une nuit claire, infiniment douce, une nuit de légende, une nuit où les chouettes s'appellent tristement pour faire l'amour.

XI

DIALOGUE AU CLAIR DE LUNE

Le comte de Foix, suivi de Georges d'Aigues, s'est engagé sur le sentier qui longe la mare et aboutit à la clairière où Ferdinand Lassalle fut blessé pour le caprice d'Hélène de Dönniges.

— Où allons-nous ? a protesté le jeune homme en faisant mine de s'arrêter.

— Loin du monde, a répondu Roger-Bernard toujours au bord de l'ironie.

— C'est assez. Je veux parler.

— Non, non, personne ne doit nous entendre.

— Vous avez peur ?

— De vous ? Ne dites donc pas de sottises.

Ils parviennent ainsi au lieu choisi par le comte. Dans la clairière, la table a été mal desservie. La nappe qui est restée se découpe en carré blanc sous la clarté de la lune, avec son surtout de fleurs qui se fanent et les coupes oubliées. Sans doute, les serviteurs ont-ils été distraits par le drame du château, le double drame, le faux et le vrai. Ce décor vide revêt la sorte de mélancolie qui s'attache aux lendemains ou aux débris de fêtes. Le reflet des branches de sapin ou de chêne dessine des ombres fantastiques sur ce carré lumineux. Un

feu d’herbes sèches et de bois mort achève de s’éteindre à l’autre bout de la prairie.

— Maintenant, déclare Georges, comme son guide suspend la marche, je puis, je veux parler.

— Ah ! non, monsieur, vous commencerez par répondre à mon interrogatoire.

— Je n’ai que deux mots à dire. Clarisse ne s’est pas tuée. On l’a tuée, et vous êtes l’assassin.

Le comte, ainsi interpellé et accusé, garde tout son calme, n’esquisse même pas un geste de protestation et répond de son ton le plus naturel, comme s’il était à son cercle et qu’il entendît critiquer la pièce à la mode :

— Que vous êtes donc pressé, monsieur ! Nous parlerons de cela tout à l’heure. Répondez-moi.

— Non, non. Le revolver a été changé.

Soudainement, Roger-Bernard lui prend le bras d’une étreinte violente et de tout près lui jette dans la figure à voix presque basse, mais autoritaire :

— Taisez-vous, monsieur. Tout à l’heure, devant les gendarmes, vous avez gardé le silence. Si vous aviez eu la conscience nette, vous eussiez parlé. Vous savez très bien que vous êtes le coupable.

— Le coupable, moi ? se défend Georges surpris par ce brusque changement d’attitude.

— Oui, vous. Et en voilà assez. Je vous ordonne de me répondre. Sans quoi, c’est moi qui ferai justice.

— Vous n’avez plus votre revolver.

— Qu'en savez-vous ?

Et il joue avec une arme qu'il tire à demi de la poche.

— Oh ! celui-ci n'est pas dangereux !

Georges d'Aigues voudrait ricaner, mais les yeux de son adversaire, dans la nuit claire à demi, ont un regard si terrible qu'il se sent malgré lui médusé. Et déjà le comte l'enserre avec ses questions pressées.

— Quand je vous ai rencontré dans la galerie où je commençais à m'inquiéter de l'absence de ma fille, vous sortiez de la chambre d'Isabelle, n'est-il pas vrai ?

— Oui. Et après ?

— Vous aviez le visage décomposé comme si vous veniez de commettre un crime, le vrai crime.

— Un crime, moi ? Ah ! n'intervertissons pas les rôles.

— Contentez-vous de répondre. Que s'était-il passé entre Isabelle et vous ? J'ai le droit de le savoir.

— Ce qui s'était passé ? Une scène de votre fille.

— Pourquoi ? pour quelle raison ? Parlez. Je connais ma fille. Elle est aussi raisonnable qu'ardente. Elle est incapable de vous avoir adressé des reproches sans motif. Expliquez-vous donc.

— Je n'ai rien à ajouter. Je n'ai pas à subir cet interrogatoire.

— Vous le subirez et vous répondrez, reprend le comte dont l'ascendant croît à chaque résistance de son interlocuteur. Je vous contraindrai bien à répondre.

— Avec ce revolver chargé de cartouches à blanc ?

— À coups de poing, s'il le faut.

— Assez, monsieur.

— Alors, si vous refusez de parler, écoutez, et je saurai bien interpréter votre visage, si déloyal et fourbe qu'il soit, ce visage qui a séduit ma chère fille abusée. Je la regardais pendant le dîner ; elle vous buvait des yeux, la malheureuse. Elle n'avait pas voulu me croire quand je la suppliais de se défier de vous. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui. Mais il s'agit de voir clair, et je verrai clair. Après le dîner, tout a changé entre Isabelle et vous. Pourquoi ? Dites-moi donc pourquoi ? Faut-il que je vous prenne à la gorge pour en faire jaillir des paroles ? Ou faut-il que je vous crie à la face le complot que vous aviez formé avec votre maîtresse pour dépouiller ma fille ?

Pendant cette rafale, Georges s'est ressaisi :

— Assez de menaces, monsieur ! Je suis de taille à me défendre s'il est nécessaire. Vous ne m'obligerez pas à parler davantage. Ce qui s'est passé entre Isabelle et moi, vous devez le savoir, puisque c'est à cause de cela que vous avez tué.

Le comte de Foix est-il frappé de l'argument ? Un instant c'est lui qui semble désarçonné, immobile, inquiet, les yeux et les oreilles aux aguets comme s'il croyait percevoir ou entendre le glissement d'une ombre à travers les arbres.

— Taisez-vous, ordonne-t-il, écoutez.

Mais le jeune homme a deviné qu'il reprenait avantage et il n'entend pas lâcher l'offensive :

— À moins que ce ne soit par jalousie et par haine. Vous aussi, vous avez été l'amant de Clarisse.

— Taisez-vous donc.

— Oui, son amant avant moi. Je vous ai supplanté.

— Pauvre garçon ! Après beaucoup d'autres ! Et vous pensiez me supplanter avec mon argent, avec la dot de ma fille. Pourquoi donc ne m'avez-vous pas dénoncé si je suis le meurtrier ? Pourquoi ? Je vais vous le dire.

— Parce que vous êtes le père d'Isabelle.

— Allons donc ! Parce que le coupable, c'est vous. Parce que vous savez très bien que vous êtes à ma merci, et que je puis quand il me plaira vous livrer à la justice.

— Moi ?

— Oui, vous-même. Quel intérêt avais-je à supprimer cette femme ? Tandis qu'elle venait de vous défendre d'épouser Isabelle. Elle contrecarrait vos ambitions, elle se mettait en travers de votre destin. Elle disparue, la plus belle alliance de nom et de fortune vous était acquise. À qui profitait donc le crime, sinon à vous seul ? Le plus sot juré le comprendrait. Vous êtes sorti le dernier de la chambre où Clarisse se préparait à son rôle.

Cette fois, c'est Georges d'Aigues qui se défend :

— Quand j'en suis sorti, Clarisse n'y était pas.

— Où était-elle donc ?

— Où son rôle l'appelait. Chez Mme Aisery, à l'autre bout du château.

— Mais elle devait revenir.

— Je n'étais plus là.

— Qui le saura ?

— Je suis redescendu. Je ne l'ai plus revue que morte.

— Toutes les circonstances vous désignent. Je les assemblerai pour vous confondre, si vous prétendez m'appeler en justice.

Mais le jeune homme, loin de s'avouer vaincu, affiche de la magnanimité :

— Je ne vous dénoncerai pas, monsieur, je vous le répète, parce que vous êtes le père d'Isabelle. Ne cherchez pas plus longtemps à me donner le change. Car vous vous êtes dénoncé vous-même. C'est votre revolver qui a servi au meurtre. Vous l'avez substitué à celui que j'ai vu, de mes yeux vu, chez Clarisse et qu'elle m'a montré, dont elle m'a menacé même en riant.

— Quelle erreur !

— Le sien, dont elle devait faire usage en tirant par la fenêtre, deux fois, une chez Mme Aisery, une dans la chambre qu'elle occupait, était un revolver à barillet, chargé de cartouches à blanc inoffensives, comme vous avez dit au gendarme que c'était l'usage pour ces *murder-party*. Ah ! que vous avez donc bien expliqué tout cela à l'adjudant ! Je vous écoutais, confondu de tant d'habileté immédiate. Votre arme à vous, c'était un browning qui ne se charge en effet qu'avec des balles. Vous l'avez mis en place quand vous êtes monté le premier chez la morte, vous l'avez glissé entre ses doigts inertes, avant d'appeler le docteur Dominant.

— Quelle imagination vous avez, monsieur !

— Imagination ? Pourquoi le gendarme a-t-il constaté qu'on avait tiré deux balles avec l'arme laissée aux mains de Clarisse ?

— Une chez Mme Aisery et une autre contre elle-même.

— Vous oubliez une troisième, celle que vous avez tirée ici, dans cette clairière, à la fin du dîner pour effrayer un contrebandier. Sortez donc de votre poche le revolver à barillet qui devait servir à la *murder-party* et vous constaterez, j'en suis certain, qu'il y manque une cartouche à blanc, celle tirée par la morte chez Mme Aisery. Vous voyez bien que je vous tiens, monsieur, j'ai la preuve.

— Où la prendrez-vous ? Essayez donc de la venir chercher. Et je vous défie d'oser me dénoncer, car vous serez arrêté avant moi.

Est-ce un aveu du crime ? L'ombre qui glissait entre les arbres et dont le comte de Foix, depuis quelques instants, redoutait la présence, gêné par cette intuition dans la lutte, surgit brusquement dans la clarté pâle de la lune inclinée sur l'horizon. Isabelle est maintenant à côté de son père, tout près.

— Toi, va-t'en, lui dit-il brutalement. Tu n'as rien à faire ici.

Elle n'a pas répondu. Mais elle tend à Georges d'Aigues l'arme qu'elle vient de retirer du smoking de son père. Va-t-elle trahir celui-ci au profit de son fiancé ?

— Tenez, monsieur. Voici votre preuve. C'est moi qui ai tué cette femme.

— Tais-toi.

— À quoi bon se taire ? La justice est là, tôt ou tard.

Puis elle se tourne, méprisante, vers celui qu'elle aimait :

— Courez vite m'accuser, monsieur. Hâtez-vous si vous voulez en avoir le bénéfice. Parce que je compte y aller ce matin.

— Malheureuse enfant !

Georges interdit a reçu l'arme.

— Isabelle, murmure-t-il enfin. Pourquoi me traitez-vous ainsi ?

Il s'éloigne de quelques pas, comme s'il acceptait en effet d'emporter l'arme compromettante. Le père et la fille entendent le bruit d'un caillou ou d'un objet lourd qui troue la surface liquide. Le revolver a été jeté dans la mare qui borde la clairière et dont les eaux noires sont profondes.

— Monsieur, dit Georges au retour, en lui désignant Isabelle, vous saurez la garder.

Et à la jeune fille :

— Adieu, Isabelle. En une nuit j'ai tout perdu.

« Sa maîtresse et sa fiancée, quand il pensait les garder toutes deux ! » interprète intérieurement avec dédain le comte de Foix.

Que toutes choses peuvent changer en un instant, et les pensées et les cœurs ! Isabelle l'a laissé partir. Puis elle se jette dans le sentier où il a disparu. La lune est déjà si près de l'horizon que ses lueurs percent mal par endroits la voûte

plus ou moins épaisse des branches. À plusieurs reprises la jeune fille appelle :

— Georges ! Georges !

Mais il ne répond pas. Il ne revient pas en arrière, soit qu'il n'ait pas entendu ces appels réitérés qui retentissent dans la paix nocturne, soit que le sang de Clarisse, trop frais versé, les sépare.

Roger-Bernard a rejoint sa fille :

— Laisse-le donc. C'est lui le coupable et non toi. Lui et moi.

— Père ! soupire-t-elle en s'appuyant contre lui, son suprême refuge dans sa détresse. Vous vous laissiez accuser pour moi ! Demain vous m'accompagnerez.

— Où ?

— À la justice.

— Non, petite fille, non. Ou je prendrai le meurtre à mon compte, ou tu garderas le silence.

— C'est impossible. J'ai besoin de me dénoncer.

— Dis-moi, d'abord, à moi, ce qui s'est passé, tout ce qui s'est passé, et que je soupçonne seulement. Je ne suis entré dans ta chambre qu'un instant avant… avant…

— Avant le crime. N'osez-vous donc plus prononcer ce mot ? Tout à l'heure je vous entendais vous défendre, comme si vous étiez l'assassin.

— Je voulais savoir ce que savait M. d'Aigues.

— Pour me couvrir.

— Naturellement.

Il a pris un des sièges abandonnés au bord de la table desservie qui porte encore des fleurs fanées et des coupes vides. Là il s'assied et avec une douceur autoritaire il oblige sa fille à prendre place sur ses genoux. Elle s'appuie à son épaule et pleure. Après lui avoir un instant caressé les cheveux, il lui relève le visage :

— Essuie tes larmes, petite. Allons, un effort et commence.

En effet, elle n'a pas le droit de se dérober.

— Vous avez honte de moi, père.

— Mais non, pas du tout.

Son scepticisme ne le quitte en aucune occasion. Il semble ne pas prendre le terrible événement au tragique. Isabelle est presque déconcertée par cette compréhension trop rapide et dédaigneuse des choses humaines, comme s'il s'était penché sans vertige sur tous les abîmes. Mais elle se sent rassurée devant un confesseur d'avance indulgent et chez qui la tendresse paternelle, jamais exubérante et toujours sûre, ne paraît pas atteinte. Surtout elle s'appuie à une force.

— Alors, père, écoutez-moi, sans me regarder. Là, je suis bien. Je parlerai presque bas. Vous m'aiderez au besoin.

— Mais oui, mais oui, petite fille.

Il l'encourage, comme s'il lui demandait un secret d'amour. Depuis le crime, il dépasse tout ce qu'elle attendait de lui. Et voici qu'elle entreprend le récit douloureux.

Pendant tout le dîner, Georges d'Aigues s'était montré, après quelques instants d'hésitation au début, plein de gentillesse et de grâce, d'égards et d'amabilité. Il lui avait demandé de fixer enfin la date de leur mariage. Il faisait mille projets d'avenir pour lui être agréable, lui proposant Palanza au bord du lac Majeur ou la villa d'Este au bord du lac de Côme pour leur voyage de noces. Jamais il ne s'était montré plus passionné et persuasif, plus gai aussi. Leurs voisins ne les dérangeaient pas, respectaient leur accord. Ils avaient vécu une heure radieuse. Elle ne se doutait de rien, elle ne soupçonnait rien.

Doutes et soupçons eussent d'ailleurs fondu devant tant de charme.

— Pourtant, l'interrompt son père, je t'avais mis plus d'une fois en garde, et tout à l'heure encore lorsque nous fermions le cortège pour nous rendre à la clairière. Singulière salle à manger. Ne t'avais-je pas montré ce monsieur qui marchait devant nous à côté de la demoiselle ?

— J'avais les yeux bandés.

— Tu n'es plus une enfant, Isabelle. Tu connais un peu le monde.

— On l'oublie si vite, avec toutes ses vilenies, quand on…

— Oui, quand on aime. Je n'ai jamais compris ces aberrations de l'amour. Moi, j'ai toujours pris une coquine pour une coquine. Mais cela n'empêche peut-être rien. Achève, je t'en prie.

À la fin du repas, tout le monde s'était levé pour regagner par groupes le château où devait commencer la *murder-*

party. Clarisse Villevert, de l'autre bout de la table, s'était précipitée sur eux presque avec furie, et s'approchant de Georges, l'isolant, avait exigé sous un prétexte absurde de lui parler à part.

C'était un rendez-vous qu'elle donnait, qu'elle exigeait impérieusement et sans retard. Elle avait épié les fiancés à travers le surtout de fleurs.

— Pourquoi les espionner, Isabelle ?

— Dans sa colère elle parlait fort, et il s'efforçait de la contenir. J'ai surpris quelques mots seulement, assez pour comprendre qu'il y avait un lien entre eux. Lequel ? Je voulais sa-voir. J'avais le droit de le savoir puisqu'il était mon fiancé.

— Imprudente !

N'était-elle pas chargée précisément de conduire la star au premier étage et de lui montrer au bout de la galerie sa chambre qui devait servir à la représentation ? Ainsi l'avait-elle introduite chez elle :

— J'étais si angoissée, continue la jeune fille, qu'elle aurait pu deviner ma détresse. Elle n'était occupée que d'elle-même et de sa jalousie que ses regards furieux me révélaient. « Je vous laisse maintenant, lui ai-je dit, vous êtes chez vous. – C'est bien, mademoiselle, » m'a-t-elle répondu sans me remercier. Le duel commençait entre nous. Au lieu de me retirer et de rejoindre nos invités au salon, j'ai gagné à pas de loup mon cabinet de toilette qui n'est séparé de la chambre que par une tenture. À peine m'étais-je installée derrière cette tenture que Georges est arrivé. J'ai assisté à leur scène. Je n'en ai pas perdu une syllabe. Ah ! j'aurais mieux fait de m'en aller ! Mieux valait mille fois demeurer dans

l'ignorance, ne pas savoir de quelle bassesse un homme est capable.

— Ah ! non, cet homme, tu l'aurais épousé.

— Et après ? Je ne serais pas une criminelle. J'aurais été trompée, dupée, dépouillée comme tant d'autres femmes qui, tout de même, ont vécu et qui, souvent, ont aimé.

— Oui, la science se paie, surtout la science humaine. Mais ne revenons pas en arrière, petite Isabelle. Tu as voulu savoir, tu as été renseignée. Dis-moi tout ce que tu as appris. C'est nécessaire.

— Tout ? C'est impossible à répéter. C'est trop cruel.

— Essaie.

— J'essaierai. La révélation ne s'est pas fait attendre. Ils se sont immédiatement tutoyés. Elle l'a accueilli avec des reproches amers sur sa conduite à mon égard, et dans quels termes grossiers, mon Dieu ! « Oui, lui a-t-elle déclaré comme il avait dû s'approcher pour l'embrasser, tu veux me lécher après ton Isabelle. Eh bien ! tu peux attendre. Tu m'avais juré qu'elle était laide… » J'atténue, par respect pour vous et pour moi. Et comme il m'a défendue ! « N'est-elle pas laide à côté de toi ? » a-t-il répondu. « Laide, peut-être, mais elle te porte à la peau. J'ai bien vu, j'en suis sûre. » J'ai compris de quel ignoble marché j'avais été l'objet. Et je ne sais pas, dans cette conversation, lequel des deux s'est montré le plus vil, d'elle qui voulait s'assurer la garde de son amant et en même temps lui rappelait crûment ses engagements financiers, ou de lui qui rusait, qui tâchait d'obtenir un délai et l'autorisation de me faire un semblant de cour afin de ménager ma susceptibilité et mon orgueil. Ah ! père, vous m'avez rappelé tout à l'heure que je n'étais plus une enfant.

Oui, j'ai surpris autour de moi bien des paroles équivoques et pressenti bien des passions hors du mariage et de la vie régulière. Mais cela, non, vraiment, je ne l'avais pas imaginé. Moi qui étais venu à Georges si spontanément, si loyalement, moi qui vous l'avais imposé, à ma mère et surtout à vous mal disposé envers lui, moi qui le savais sans fortune et qui étais heureuse de lui apporter toutes les facilités de vivre et de réussir dans sa carrière, moi qui croyais en lui et qui confondais cette croyance avec mon amour, de quelle hauteur je me trouvai précipitée dans ces bas-fonds !

Elle s'arrête dans ses atroces confidences pour se cacher le visage contre la poitrine paternelle. Il ne la presse pas de reprendre son récit. Il la tient pressée contre lui, mais il garde au coin des lèvres ce sourire désabusé de l'homme que rien n'étonne plus, qui a trop de mépris pour être jamais étonné. La joue qu'il caresse est aussi douce que le renard blanc du manteau :

— Tu n'es pas trop fatiguée, Isabelle ? Tu n'as pas froid ?

Elle fait signe que non sans relever la tête. Comme il se préoccupe de sa santé, quand il devrait être tout entier absorbé par les abominables révélations ! Elle se décide à reprendre sans qu'il l'y ait invitée. La nuit sera longue encore. La passeront-ils dans cette clairière ?

— Attends, l'arrête-t-il comme elle va continuer de parler.

Il la dépose délicatement sur un siège voisin. Il se lève et il tend l'oreille pour surprendre au loin le moindre bruit. Les chouettes se sont tues, mais un chien aboie dans une ferme lointaine.

— Tu n'entends rien, Isabelle ?

— Non, rien.

— Le char funèbre n'est pas encore là. Il ne sera pas là avant un quart d'heure au plus tôt. Nous aurons le temps de rentrer pour le recevoir. Achève maintenant.

Et il reprend sa place avec sa fille sur les genoux, serrée contre lui. Elle n'a plus que lui : il faut qu'elle sente sa force et son amitié. Il devine tout s'il ne croit à rien.

— Et alors, petite ? Et alors ?… comme tu me demandais quand tu étais une enfant et que je te racontais une histoire.

Comment peut-il évoquer des souvenirs puérils en des circonstances aussi graves ?

— Alors, se décide-t-elle ainsi invitée, ils ont scellé leur pacte avec des baisers. Je les entendais, eux aussi. Ah ! la promesse que cette femme a obtenue de lui, non, non, vraiment, c'est impossible à dire.

— Dis tout de même, dis tout bas.

— Le jour même de nos noces, il devait la revoir. Comprenez-vous ?

— Les canailles !

— C'est elle qui l'a renvoyé de ma chambre. « Non, non, assez, Georges, assez ! On va venir. Je suis en retard. Attends-moi un instant. Je cours chez Mme Aisery tirer mon coup de revolver. Un rôle, c'est sacré. Où est mon arme ? – Là, sur ce guéridon. – Si tu me trahissais, c'est toi que j'abattrais, mon petit Georges. – Prends garde : elle est chargée. – Oh ! des cartouches à blanc. Rassure-toi. – Je ne te

crains pas. Tu m'aimes trop. – On ne sait jamais. C'est ton Isabelle que j'aimerais viser. » Ils ont ri ensemble, ils ont ri de moi. Puis elle est partie. Alors…

Elle s'arrête net. Ce qui doit suivre l'épouvante.

— Alors ? répète son père qui la presse un peu plus fort sur sa poitrine.

— J'ai soulevé la tenture. Georges était assis. Il ne me voyait pas, il ne m'avait pas entendue. Il riait encore. Puis ce rire s'est glacé. Il s'est dressé, tout blanc, comme cette nappe, là, sur la table. Il a essayé de biaiser, pour connaître ce que je pouvais savoir : « Vous ici, Isabelle ? – Chez moi, ai-je répondu. Qu'y veniez-vous faire ? – Vous chercher. » Il a eu l'audace de trouver cette réponse. Il espérait encore, sans doute, conjurer le péril, garder sa fiancée avec sa maîtresse, entretenir sa maîtresse avec l'argent de sa femme. Mon amour, mon pauvre cher amour est tombé à mes pieds comme un vêtement usé. Je ne l'ai plus trouvé en moi…

Pourquoi le comte de Foix a-t-il de nouveau au coin des lèvres son diabolique sourire ? – « Et tout à l'heure, songe-t-il avec mélancolie, tu l'appelais sur le chemin. Tu l'appelles encore. On ne se débarrasse pas si vite de ce maudit amour et le mépris ne le tue pas… » Isabelle n'a pas vu ou pas compris cette expression qui l'eût terrifiée. Comme elle se tait, hésitant davantage dans son récit à mesure que le dénouement approche, il l'interroge :

— Rappelle-toi exactement, petite, les paroles que tu lui as adressées.

— Exactement ?

— Oui, autant que possible. J'ai besoin de tout savoir.

— Pour me juger.

— Oh ! non, pour t'absoudre. C'est déjà fait.

— Vous ne savez rien encore du… du crime.

— Mais je l'ai vu, Isabelle, je l'ai vu.

— C'est vrai. Ne soyez pas si indulgent. La justice ne le sera pas.

— Nous en parlerons plus tard, Isabelle. Pour le moment, il n'y a que moi. La justice, c'est moi.

— Il n'y a pas que vous.

— Mais si.

— Et moi, père, et moi ? Croyez-vous que je vais m'absoudre aussi ?

— Mais certainement. C'est pour cette raison que je te force à tout retirer de ta mémoire. Je veux te libérer de ton fardeau.

— Pour le porter ?

— Pour le prendre au besoin, sans doute.

— Je ne veux pas.

— Allons, allons ! sois raisonnable, et ne me cache rien…

Elle s'est redressée pendant ce dialogue. Et même elle quitte les genoux de son père.

Elle reste debout devant lui, décidée à ne rien omettre. Sa robe fait une tache claire dans l'ombre grandissante à me-

sure que la lune décroît et son visage semble luire. Elle a repris toute son énergie pour achever :

— J'ai dit : « La comédie, c'est pour elle, ce n'est pas pour nous. J'ai tout entendu. Allez-vous-en, monsieur, je vous chasse. – Vous avez mal compris, Isabelle. – J'étais là. – À nous écouter ? C'est indigne de vous. – J'étais chez moi, monsieur, je sais maintenant ce que j'étais pour vous. – Isabelle, vous vous trompez. Je vous jure que vous vous trompez. Les apparences… – Ne mentez pas, monsieur, c'est inutile. Allez-vous-en. Mais allez-vous-en donc immédiatement ou j'appelle. » Il a compris qu'il fallait partir. Cependant il s'est retourné sur le seuil pour me demander : « Et vous ? – Je descendrai quand vous ne serez plus là. – Je ne vous parlerai plus ce soir, Isabelle, mais il ne faut pas de scandale. Demain, je vous expliquerai… – Allez-vous-en. » Il est enfin parti. Je n'en pouvais plus. Mais je ne voulais pas m'évanouir. Il me restait une autre exécution à accomplir.

Comme elle s'arrête une fois encore, son père, à son tour, se lève. Le rappel tragique approche. Il veut être plus près d'elle pour la secourir quand la lueur du crime reparaîtra dans ses yeux.

— Eh bien ! Isabelle, la voici qui revient de tirer son coup de pistolet.

— Qui ?

— Mais la star, la maîtresse de M. d'Aigues, cette Clarisse Villevert. Elle est allée jouer son rôle. Ça, elle ne l'a pas omis. C'est la dernière chose qu'oublie une artiste. Le pli professionnel. Elle a donc opéré chez Mme Aisery, elle s'est dépêchée, elle n'a pas attendu, comme elle l'aurait dû tout de même, l'entrée de M. Aisery et de M. d'Aubré, – de

M. d'Aubré, ignorant des lieux, qu'elle devait entraîner à sa suite et conduire dans ta chambre. Son amant lui tenait terriblement à cœur pour qu'elle ait commis cette faute qui a failli faire rater la *murder-party* chère à ta mère. La voici donc qui revient. Elle croit retrouver son Georges qui l'attend. Elle est pressée de le retrouver, car elle doit le renvoyer pour se coucher sur ton lit et jouer à la morte. Elle ouvre la porte, elle entre. Au lieu de M. d'Aigues, c'est toi qui es là. N'a-t-elle pas poussé un cri de surprise ? Mais non, nous l'eussions entendu.

— Oui, père, c'est bien ainsi que cela s'est passé. Épargnez-moi la fin.

— Je t'ai mise sur la voie, petite. Et maintenant, à toi.

— Elle a refermé la porte de ma chambre avant de se jeter en avant : « Georges, vite, encore un… et pars… »

— Un quoi ?

— Oh ! vous ne devinez plus.

Isabelle a un geste de dégoût :

— Un baiser.

— J'aurais dû le deviner en effet. Elle n'a pas dit : « Pars. » Elle a dit : « F… le camp. »

— Vous étiez donc là ?

— Pas encore.

— Alors, seulement, elle m'a découverte. Elle a dit comme Georges, pardon, comme M. d'Aigues : « Vous ici, mademoiselle. – Oui, madame, vous ne m'attendiez pas. – Je n'ai pas le temps de vous recevoir. Je vais me coucher. – Sur

mon lit ? Je vous le défends. – Oh ! oh ! mais j'y coucherai seule, pour une fois… » Oui, elle a osé plaisanter ainsi. Elle me traitait en complice. Elle riait. Et elle a sauté sur mon lit. Je me suis rapprochée d'elle et je lui ai ordonné de s'en aller. – « Quelle figure vous avez ? m'a-t-elle répondu, toujours avec ce rire insultant, mais comprenant tout de même que cela devenait sérieux. – Il faut vous en aller, et tout de suite, ai-je repris. J'étais là tout à l'heure. – Dans un placard ? – Non, dans mon cabinet de toilette. J'ai entendu la conversation où vous me vendiez. – Espionne. – Vous n'êtes qu'une drôlesse, allez-vous-en. – Ah ! ah ! on est fâché. Eh bien ! je ne m'en irai pas. Je suis ici deux fois chez moi. Après le père, le mari. – Que voulez-vous dire ? – Que j'ai pris ton Georges après ton papa. – Taisez-vous, menteuse, et filez. – Demande-le à ces messieurs. Appelle-les. Fais du bruit. » Elle me tutoyait insolemment. C'est alors, père, que vous êtes arrivé.

Elle n'ira pas plus avant. Elle ne se sent pas le courage d'aller plus avant. C'est donc lui qui complétera son récit, puisqu'il devient un témoin :

— Oui, achève-t-il, j'avais vu redescendre M. d'Aigues le visage décomposé. J'ai pressenti quelque scène de rupture entre vous. Je m'en serais réjoui si je n'avais redouté une intervention de cette Clarisse. Inquiet de toi, je suis monté à pas de loup dans ta chambre. La violence de vos deux voix m'a tout de suite frappé. Quand je suis entré, elle t'insultait en ricanant.

— Elle vous a appelé par vos prénoms.

— Oui, Roger-Bernard en me tutoyant moi aussi, et dans quels termes presque orduriers ! Tu lui as ordonné de se taire. Elle a continué. Exaspérée, à bout de patience, provo-

quée et défiée, tu as pris dans ma poche le revolver que tu m'avais vu manier ici même, à la fin du repas, pour effrayer un pauvre homme, et tu as tiré à bout portant, sur le lit. Si vite !

— Taisez-vous, père, taisez-vous.

Isabelle se cache les yeux devant l'image évoquée. Elle revoit sur le lit sa victime étendue. À voix basse elle murmure :

— Elle n'a pas bougé. Un tressaillement très court. Le rire, pourtant, avait eu le temps de s'évanouir. Elle avait pris une figure grave, mais pas épouvantée. C'était moi qui avais peur. Je tremblais si fort que j'ai lâché l'arme. Vous l'avez ramassée. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir sur ce que j'avais fait, sur ce que j'ai fait si vite, tellement vite, parce que vous m'avez prise violemment par le bras : « Tu vas me suivre, m'avez-vous ordonné. Je te défends de dire un mot, de faire un geste. Tu m'obéiras, entends-tu. » – J'entendais à peine. Vous avez répété : « Entends-tu, Isabelle, tu m'obéiras. » Et j'ai fait signe que je vous obéirais. Je n'avais plus de volonté. Je n'étais plus rien. Je ne me reconnaissais plus. C'était une autre personne qui me remplaçait. Et vous m'avez entraînée dans le cabinet de toilette. C'était le moment. Quelqu'un est entré dans la chambre.

— M. d'Aubré.

— Il a dit quelque chose, puis il est ressorti. Un instant après, tout le monde s'est précipité.

— Et nous sommes sortis du cabinet de toilette pour nous retrouver sur la galerie ayant l'air de sortir, nous aussi, de la chambre où Mme Aisery figurait la première morte, devançant la troupe qui suivait la *murder-party*. Quoi de plus

naturel ? Tout le monde nous a vus. J'ai même appelé tout le monde. Tout le monde en rendrait témoignage.

— Oui, vous pensez à la justice.

— Mais non, il n'y a pas lieu d'y penser, puisque c'est un suicide. Cet âne de médecin l'a décidé quand j'avais arrangé dans ma tête la version de l'accident.

— Ah ! père, je ne peux plus mentir. Je vous ai obéi toute la soirée.

— Il faut m'obéir encore, petite.

Elle s'est retournée vers le château. À travers les arbres, elle croit voir la fenêtre de sa chambre qui est éclairée. Là repose la morte sous les fleurs qu'elle a cueillies avec Claire de Maur au jardin. Jamais elle n'y pourra rentrer.

Son père, à nouveau, l'entraîne :

— Le convoi peut arriver d'un moment à l'autre. J'ai cru entendre son klaxon à la croisée de la route de Genève avec la route de Saint-Julien. Nous avons le temps : la montée de Bossey est dure.

La lune éclaire à peine l'étroit sentier. Il a passé son bras autour de la taille de sa fille. Si quelqu'un les rencontrait, il les prendrait pour des amoureux.

— Père, soupire-t-elle, vous ne parlez plus. J'ai peur.

— Mais, petite, c'est fini. Il n'en faut plus parler. Jamais. À personne. Je t'ai acquittée.

— Pas moi.

XII

LA NOTE À PAYER

Le convoi funèbre n'est pas encore là. Il a dû s'arrêter à la frontière, proche la route nationale, en face de la ferme de l'Hôpital, pour se mettre en règle avec les douanes suisse et française au retour. Le comte de Foix, qui est rentré au château pour s'informer, tandis que sa fille l'attend au dehors, revient avec une pèlerine sur son smoking trop léger et un manteau pour Isabelle, car la fraîcheur augmente à mesure que la nuit avance. Ce n'est plus déjà la douce soirée d'été qui avait permis le dîner dans la clairière.

Elle s'est assise sur le rebord de pierre qui contient le bassin en face de la grille d'entrée, de l'autre côté du chemin. Un jet d'eau qui jaillit au centre retombe en pluie fine avec un monotone bruit cristallin. Elle a grand besoin de ce manteau, car elle frissonne.

— Va te coucher, petite, dans ma chambre.

— Je ne puis pas, répond-elle, *elle* est toujours là, dans la mienne.

Il a réfléchi pendant leur courte séparation, mais à sa manière qui est concrète et pratique. Une anecdote qu'il a contée à ses voisines pendant le repas lui est même revenue à la mémoire, l'histoire de ce lord anglais qui avait assommé au cours d'une orgie le garçon de service et qui, informé de sa brutalité à son réveil, se contenta de dire : « Mettez-le sur

la note. » Il y a toujours une note à payer. Comment se réglera celle-là ?

Isabelle a la même pensée, mais sous une forme différente.

— Père, dit-elle après un silence, où dois-je aller ce matin ?

— Ce matin ? Tu vas dormir.

— Mais non. Vous m'avez compris. Où dois-je aller me dénoncer ? À Saint-Julien, n'est-ce pas ?

Il attend un instant avant de répliquer, assez pour que la coupable se croie approuvée et par un revirement humain prenne sa propre défense :

— Je ne sais pas comment j'ai pu… j'ai pu tuer. Elle était là, sur mon lit, qui me narguait. Elle m'avait tout pris, mon fiancé mon amour et…

— Et moi, tu l'as pu croire.

— Non, ma foi en vous. Elle tenait à la main cette arme qui devait lui servir à simuler la mort. C'est peut-être la vue de cette arme qui m'a donné l'idée. Mais je n'ai pas réfléchi. Ce fut presque foudroyant, prendre votre revolver et tirer. Je n'ai su qu'après ce que j'avais fait. C'est donc si simple, si facile de… de tuer ? Si simple, si court, et l'on est une autre femme pour la vie. Et l'on a perdu sa jeunesse.

De nouveau, elle se cache le visage. Mais son père lui prend les mains et l'oblige à le regarder en face :

— Et tu veux aller t'accuser ? Mais écoute-moi donc, petite. Je suis ton père et j'ai le droit d'ordonner. Je t'interdis

de parler, à qui que ce soit, de ce qui s'est passé ici cette nuit. Le docteur Dominant l'a déclaré : c'est un suicide.

— Mais nous, père…

— Nous, nous avons nos devoirs. Je vais te les dire. Cette femme, d'ailleurs, est sans intérêt.

— Vous l'avez… vous l'avez aimée, père.

— Moi ? quelle idée !

— Vous n'avez pas protesté, quand…

— Ce ne sont pas là, d'habitude, des sujets de conversation entre une fille et son père.

Et, de nouveau, le diabolique sourire apparaît au coin des lèvres. Déjà, plus grave, il reprend :

— Puisque nous en sommes là, eh bien ! quoi ! elle a été ma maîtresse, il y a quelque temps, lors de ses débuts.

— Et vous l'avez aimée.

— Mais non. Elle manquait par trop d'éducation.

— On peut donc ne pas aimer et…

— Sans doute, par curiosité, par désir, par caprice, par ennui.

— Par ennui ?

— Surtout par ennui. Aux hommes qui occupent de hautes charges, on est indulgent pour leur vie privée. Ils en rachètent les faiblesses par l'importance de leurs services publics. Moi, j'ai été écarté de tout dans notre société actuelle. Il ne faut pas me juger, petite.

Elle a un haut-le-corps de protestation :

— Oh ! père, comment pouvez-vous le penser ? La justice ne remonte pas. Elle descend.

— Comme tu as bien dit ça, Isabelle ! Je t'avais toujours prévenue que tu m'admirais trop.

— Pas assez… Cette nuit…

— Eh bien ! cette nuit, tu croyais trop en moi. Et ce que t'a révélé cette femme sur ton père a achevé de t'exaspérer.

— C'est vrai.

— Les hommes sont rarement admirables. Surtout pas moi. Mais il s'agit de toi. Eh bien ! écoute, tu dois m'écouter. Oui, malgré mes faiblesses. Peut-être à cause d'elles qui m'ont fait mieux comprendre la vie. Tu portes un vieux nom, moins ancien que ta mère le prétend, assez pour qu'il t'impose des obligations. Tu ne vas pas le compromettre dans cette histoire.

— Père, c'est déjà fait. Je l'ai déshonoré.

— Pas du tout. Tu t'es vengée, un peu énergiquement. Cette femme méritait d'être châtiée. Elle t'avait provoquée. Ah ! si j'étais entré dans ta chambre un instant plus tôt ! Je l'aurais mise à la porte, avec son M. d'Aigues. Cela aurait suffi. Ce ne sont pas nos anciennes relations qui m'eussent gêné un seul instant, je te prie de le croire, du moment qu'il s'agissait de ma fille. Mais tu ne m'en as pas laissé le temps. Enfin, ce qui est fait est fait. Mettons le point final.

— Non, non, c'est impossible.

— En voilà assez, Isabelle ! Si tu me désobéis, j'irai prendre ta place, et l'on me croira. Ou j'accuserai M. d'Aigues qui aura du mal à se défendre. Je raconterai qu'il a jeté dans la mare le revolver révélateur. Cela fera un débat sensationnel. Tu ne veux pourtant pas que je t'enferme dans ta chambre…

— Dans ma chambre…

— Dans la mienne, puisque l'autre est occupée… comme une folle et que je prévienne le docteur Dominant afin qu'il constate que tu as eu la cervelle dérangée par le suicide de Mlle Villevert ? Le docteur Dominant te découvrira sûrement de l'obsession. Ce suicide est sa création médicale ; il ne permettra à personne d'y porter atteinte. Ne proteste plus. C'est inutile. Cette fois, j'invoque mon autorité paternelle et je saurai la faire respecter.

Comme il peut changer à son gré ! Comme son scepticisme habituel peut se transformer en conviction absolue et en commandement !

— Un… crime… doit se réparer, balbutie Isabelle.

— Oui, nous paierons la note. Je descendrai à Genève dans la journée régler les obsèques et les prendre à mon compte. Cela paraîtra naturel, en raison de l'issue lamentable de cette *murder-party*. Je m'informerai de l'état des héritiers, des deux mères, et je les indemniserai. Cela encore paraîtra naturel en raison de notre fortune et passera même pour de la bienfaisance.

— Et moi, père, et moi ? supplie la pauvre voix tremblante.

— Toi ? J'espère que tu te remettras de cette… de cette bagarre. Tu es assez jeune pour l'oublier.

— Jamais.

— On dit ça, mais on oublie. Tu voyageras. Le voyage est excellent pour la douleur, la tristesse, le chagrin, l'inquiétude. Mais tu ne vas pas devenir neurasthénique. Et plus tard, nous te marierons à un autre homme que ce M. d'Aigues.

— Me marier… avec mon secret !

— Il y en a bien d'autres que toi. Si l'on savait toutes choses !

— Non, non, père, c'est impossible. Si j'étais plus croyante, je vous demanderais d'entrer au couvent.

— Pour ça ?

Le dédain a repris le dessus chez le grand seigneur qui montrait tant d'autorité un instant auparavant.

— Oui, réplique-t-elle, pour expier.

C'est là un mot qui ne touche pas son père détaché de toute vie surnaturelle. Mais il n'a pas le loisir de lui répondre. Le corbillard automobile débouche au tournant du chemin de Bossey.

— Rentre, Isabelle. Je m'occuperai de tout.

— Non, non, je ne vous quitte pas.

— Tu ne vas pas la revoir ?

Il ne comprend pas ce caprice, mais déjà le klaxon du fourgon réclame l'entrée de la grille. Sa présence au château

est nécessaire. Dès lors, il ne s'occupe plus d'elle. La voici redevenue libre de ses mouvements, de ses actes.

Grâce au permis d'inhumer, délivré par le maire sur l'attestation de la gendarmerie et du médecin, joint à la complaisance de la police de Genève, le transport s'effectuera sans difficulté jusqu'à la chapelle mortuaire du cimetière de Plainpalais en territoire suisse. Il ne reste plus qu'à déposer le corps de la star dans le cercueil qui a été apporté. On se rend dans la chambre d'Isabelle. Celle-ci a précédé les employés des pompes funèbres. Elle a osé rentrer chez elle, regarder sa victime, demeurer même quelques minutes seule avec elle. Quel dialogue a pu s'échanger entre les deux femmes, la morte et la vivante, celle-ci plus pâle et plus effrayée que l'autre qui a gardé sur les joues des plaques de rouge et une sorte de sourire cruel succédant au rire évanoui ?

— Va-t'en, lui conseille son père qui dirige les opérations.

Mais elle assiste à la mise en bière et même elle dispose les fleurs du jardin autour du cadavre. Son père la considère avec stupéfaction. Lui qui ne s'étonne de rien, est surpris du changement qui s'est opéré en elle. Il est presque satisfait de constater ce retour au courage et à la résolution.

« C'est bien, pense-t-il. Elle a du ressort. La dépression est déjà passée. Elle se remettra. »

Tandis que l'on installe le cercueil dans le fourgon, elle se rapproche de son père qui lui voit un visage illuminé et décidé. « Ces diables de femmes, songe-t-il encore, on ne les connaît jamais. Que va me dire celle-ci ?… »

— Père, dit Isabelle, j'ai trouvé.

— Et quoi donc ?

— Ma punition. Elle n'est pas très sévère, pas assez, mais elle me soulage.

— Tiens-toi tranquille.

— Je me tairai. Mais je partirai. Dès demain.

— Oui, en voyage, c'est mon avis.

— Pour toujours. J'ai mon brevet d'infirmière. J'irai aux colonies, au Maroc ou ailleurs, soigner les blessés, les malades, les contagieux. Plus loin encore, si je puis : à l'une de ces missions des Indes où l'on soigne la peste et la lèpre, si l'on veut de moi.

— Tu es folle, Isabelle.

— Mais non, père, j'ai… tué.

— Tais-toi. Je t'ai acquittée.

— Par vos relations j'aurai un poste immédiat.

— Et moi ? proteste-t-il.

— Vous ?

— Mais oui, moi. Tu m'as oublié.

Il sourit de son air désabusé, comme s'il plaisantait, mais ne voulait pas sérieusement la contrarier dans cette nouvelle lubie. Le regard illuminé, en effet, d'Isabelle a pénétré plus profond, jusqu'au cœur. En un instant, elle a deviné le divorce invisible qui peut séparer un mari et une femme vivant ensemble de la façon la plus unie ou tout au moins la plus paisible aux yeux du monde, et tout ce qu'il peut y avoir de désespéré sous des apparences de détachement et

d'ironie. Elle se rapproche un peu plus de lui et murmure d'une voix câline :

— Père, si votre enfant vous manque, il faut bien que vous expiiez aussi un peu, pour moi, pour m'aider.

Il ne répond pas, il n'a pas le temps de répondre. Le colis funèbre est chargé, et le chauffeur est sur son siège. Déjà le moteur ronfle. Le fourgon part. La grille est refermée. Il n'y a plus trace de crime, ni de suicide au château débarrassé.

Le comte de Foix y rentre avec sa fille qu'il a prise par la main, dont il presse la main. Ce sera sa seule réponse.

— Va vite te coucher, petite. Et n'aie pas d'inquiétude.

— Je crois que j'en ai peut-être un peu moins, depuis tout à l'heure. Et maman ?

— Ta mère ? je monte chez elle. Elle doit dormir. Je lui dirai à son réveil que tout s'est très bien passé, mais que tes fiançailles sont rompues et que tu as besoin de changer d'air…

— De changer d'air pour toujours…

Il monte chez sa femme, et sur l'escalier il se rappelle la conversation qui a précédé l'exécution de la fameuse *murder-party*. Il y avait manifesté une horreur sacrée pour les crimes passionnels, voyant même dans l'amour une circonstance aggravante. Et voici qu'il vient d'absoudre le crime passionnel de sa fille. Mais a-t-on jamais fini de comprendre la vie humaine, d'essayer de la comprendre ?

— Ah ! c'est vous, l'accueille Ethel couchée, enfin ! Je n'ai pu m'endormir encore. Ce sinistre fourgon a fait un vacarme ! Est-il parti ?

— Il doit être à Bossey en ce moment. Nous l'entendrons encore, dans un instant, quand il passera au bas des vignes et quittera la route nationale pour prendre le chemin de Genève. Et puis ce sera fini.

— Tant mieux. Quel dénouement absurde pour ma soirée ! Il nous vaudra dans les journaux une fâcheuse réputation. Nous passerons pour avoir le mauvais œil.

— N'exagérez rien, Ethel. On en parlera quelques jours. Mais les discours européens que ne manqueront pas de prononcer M. Briand, M. Henderson ou M. Curtius, à la Société des Nations, feront oublier bientôt votre *murder-party* et le suicide de cette malheureuse.

— La star. J'avais eu tort de l'introduire chez moi. Il ne faut jamais prier des gens qui ne sont pas de notre monde. Mais vous avez été très chic, Roger-Bernard. Je vous ai admiré pour votre sang-froid et votre calme tout à fait distingués.

« Elle aussi ! pense-t-il, son diabolique sourire revenu. Elle n'a rien soupçonné et ne soupçonnera jamais rien. Elle ne connaîtra pas plus sa fille que son mari… »

Et il se réjouit de partager un secret, – un secret de cette envergure ! – avec Isabelle, avec sa chère Isabelle demain perdue, en présence de sa femme ignorante. Celle-ci, cependant, s'efforce de lui être agréable :

— Vous aviez raison, Roger-Bernard. Je m'incline, mais tardivement.

— En quoi donc, chère amie, avais-je raison ?

— Ce jeu est un jeu barbare, et il convient de le laisser à l'Amérique.

— La *murder-party ?*

— Oui.

L'automobile funéraire passe maintenant au bas des vignes. C'est le dernier rappel qui va diminuant. Clarisse Villevert morte s'en va parmi les fleurs dans la nuit.

Impressionnée, la comtesse reprend :

— Vous me l'aviez prédit : on ne badine pas avec la mort.

Roger-Bernard, ironique, regarde sa femme et se contente de lui rappeler la phrase qu'elle-même a déjà dite :

— Elle n'était pas invitée…

Paris, juillet, – Le Maupas,
octobre 1930.

NOTE

Si la lignée directe des comtes de Foix s'arrête à Mathieu de Castelbon qui mourut sans postérité, le nom est porté encore aujourd'hui par le comte Louis de Foix dont le fils unique, Henry, est mort pour la France le 9 avril 1917, apportant à sa race ce suprême témoignage d'honneur, et dont la fille a épousé le comte de Pins. C'est une branche collatérale qui s'est perpétuée sans arrêt à travers les siècles. Je tiens à exprimer ici mes remerciements au dernier héritier du nom qui ne s'est pas opposé à l'usage fictif que j'en fais pour mon personnage principal, cherchant pour lui la plus éclatante noblesse et croyant l'avoir trouvée dans une race éteinte, dont une branche n'a pas cessé de fleurir.

H.B.

Paris, ce 15 décembre 1930.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, FlorenceP, Coolmicro/